

ANNIE

SOMMAIRE

Prologue	4
DIDIER	6
Chapitre 1	7
Chapitre 2	13
Chapitre 3	18
Chapitre 5	30
Chapitre 6	35
Chapitre 7	42
Chapitre 9	50
Chapitre 10	57
Chapitre 11	62
Chapitre 12	68
Chapitre 13	73
Chapitre 14	76
Chapitre 15	80
Chapitre 16	84
Chapitre 17	89
Chapitre 18	93
Chapitre 19	98
Chapitre 20	102
Chapitre 21	107
Chapitre 22	109
ULRICH	115
Chapitre 23	116
Chapitre 24	121
Chapitre 25	125
JUDITH	128
Chapitre 26	129
Chapitre 27	134
Chapitre 28	137
Chapitre 29	142
Chapitre 30	147

Chapitre 31	151
Chapitre 32	156
Chapitre 33	161
Chapitre 34	164
Chapitre 35	170
Chapitre 36	174
Chapitre 37	179
Chapitre 38	185
Chapitre 39	189
Chapitre 40	194
Chapitre 41	199
Chapitre 42	205
Chapitre 43	208
Chapitre 44	216
Chapitre 45	220
Chapitre 46	225
Chapitre 47	231
Chapitre 49	242
Épilogue	250

Prologue

Elle gisait par terre, sur le sol poussiéreux. La petite fille leva les yeux. Il faisait jour dehors. Elle se refusa à pleurer. Peut-être que Lucas viendrait la voir ? Que faisait-il en ce moment ? Ce matin encore, elle avait prié, espéré pouvoir sortir d'ici, être libérée. Elle avait faim. Dans quelques minutes, ils lui apporteraient à manger, l'homme ou la femme. Elle avait hâte et pourtant, elle ne voulait pas les voir. Elle préférait rester seule même si elle avait peur dans l'obscurité.

Elle avait rêvé de sa mère, cette nuit. Comme elle lui manquait, parfois. Où pouvait-elle être ? Que lui était-il arrivé ? Et surtout pourquoi ne venait-elle pas la sauver ?

L'homme lui avait dit que sa mère s'était débarrassée d'elle et qu'elle ne l'aimait plus parce qu'elle était une méchante petite fille. C'était faux, elle n'avait jamais rien fait de mal. Mais elle avait dû, pourtant mal se comporter. Sinon, elle ne se retrouverait pas prisonnière dans cette cave.

C'était mieux que le placard. Elle ferma les yeux et espéra de toutes ses forces que Lucas viendrait. Elle l'aimait beaucoup. Il était toujours très

gentil avec elle. Mais il était triste aussi. Des pas résonnaient. La petite fille serra les dents. C'étaient eux, l'homme et la femme. Ils arrivaient. Elle pria qu'ils ne la battent pas, qu'ils ne lui fassent rien d'humiliant. Mais c'était inévitable. La lumière l'éblouit. Elle resta les yeux fermés.

Elle ne voulait pas les voir. Une brûlure sur sa joue, une gifle.

— Sale petite peste, tu t'es mouillée, il va falloir te changer !

La femme. La fillette détestait le son de sa voix. Elle pensa à Lucas. Peut-être qu'il viendrait la consoler ? Elle se sentit empoignée.

— Vilaine fille, tu mérites d'être punie !

Elle ferma les yeux et se perdit quelque part dans sa tête pour fuir la douleur qui déchirait son corps.

DIDIER

Chapitre 1

Didier Gastrier commença cette nouvelle journée, ce vendredi de l'année 2017, comme un homme heureux. Il ignorait que sa vie basculerait bientôt dans l'horreur. Il se leva à six heures, se doucha et prit son petit-déjeuner. Il embrassa son fils et sa femme. Ulrich se rendait au lycée. Il débutait à huit heures trente. Ce dernier allait doucement sur ses seize ans. Didier voyait son fils comme un garçon équilibré sain de corps et d'esprit. Il partit au travail, le cœur léger.

Mais au fur et à mesure que la journée avançait, il eut un étrange pressentiment. Didier essaya de l'oublier. Un effet du stress, sans doute. Il en aurait bien parlé à l'un de ses collègues, mais ceux-là ne prenaient pas le temps pour ce genre de conversation. Ils mangeaient à un rythme de lance-pierre puis fonçaient se replonger dans leur tâche qu'ils avaient laissée, comme si leur vie en dépendait.

Didier préférait aller à son rythme. Il détestait avoir à se presser pour déjeuner. Il rentrerait plus tard du boulot. Il passerait plus de temps avec Ulrich et Judith ce *week-end*. Il espéra que son fils ne

demeurerait pas la moitié de la journée sur l'ordinateur. Didier craignait le moment où il serait fixé sur son smartphone toute la journée les yeux braqués sur l'écran, à faire il ne savait quelles activités. Étrangement, le garçon ne leur en avait pas encore demandé un. Mais il restait beaucoup d'heures d'affilée sur le PC. Didier aurait bien voulu le voir sortir un peu plus. Judith lui disait que ça ne durerait pas.

Il se demandait aussi si Ulrich ne passait pas trop de temps sur les réseaux sociaux. Une fois en passant derrière lui, il avait vu une page *Facebook* que son fils regardait. Judith ne paraissait pas s'en soucier.

— Il est grand, maintenant. On ne peut pas être là tout le temps dans son dos. La seule chose qu'on réussirait à faire, c'est de l'éloigner de nous.

Didier savait que sa femme avait raison. Il se demandait parfois si tous les pères s'inquiétaient ainsi pour leurs enfants. Didier essaya de se concentrer sur le travail et de ne plus y penser. Mais quelque chose le tracassait salement. Plus il tentait de pousser pour découvrir ce que c'était, plus il tombait sur quelque chose de flou. Peut-être commençait-il à être vraiment fatigué ? Vers trois

heures, il décida d'aller boire un café. Il sentait ses muscles noués, son cerveau qui chauffait trop. Il espéra ne pas prendre du travail pour ce soir. Il détestait emporter du boulot à la maison. Il s'était toujours fait un point d'honneur à séparer sa vie familiale de celle professionnelle. Il resta debout près de la machine à café. Celui-ci était dégueulasse. Didier faillit le recracher. Il s'aperçut qu'une de ses mains tremblait. Il mit cela sur le compte de la fatigue et du stress. Il avait hâte que cette journée se termine.

Deux collègues passèrent. Didier voulut les saluer, mais ils étaient tous les deux plongés dans leur smartphone. Il soupira et se rappela, quatre ans auparavant, lorsqu'il avait pensé s'en acheter un. Mais les prix qu'il avait vus l'avaient sidéré. Il était sorti du magasin, ahuri se demandant comment faisaient les gens pour acquérir un téléphone portable à ce prix-là. Didier termina son café et retourna au travail.

Elle lui manquait l'époque où les gens s'installaient autour de la machine à café et discutaient tranquillement. Maintenant, les gens se dépêchaient de partir, leur tasse à la main comme s'ils avaient peur de manquer de temps. Didier fut

content lorsqu'il sortit vers dix-sept heures trente. Il rencontra Nicolas, un collègue qu'il aimait bien. Ce dernier envoyait des SMS. Il leva le nez de son joujou.

Ils échangèrent quelques mots, puis Nicolas retourna prestement à ses SMS, oubliant Didier qui soupira et quitta le boulot. Il se félicita d'avoir un fils qui n'était pas obnubilé par les nouvelles technologies. Il regarda les gens autour de lui, coupés des autres et qui passaient leur temps à jouer ou à faire d'autres activités. Il trouvait sidérant de tomber parfois sur des adultes, des personnes souvent plus âgées que lui et qui jouaient à des jeux vidéo sur leur smartphone. Il préférait son petit portable qui lui permettait d'appeler de temps en temps. En sortant du métro, il sentit à nouveau la même sensation déplaisante au creux de l'estomac.

Il la connaissait bien. Elle lui signalait que quelque chose de pénible, de désagréable allait arriver. Didier essaya de l'oublier, de se dire que tout allait bien. Il pensa à ce *week-end*. Peut-être qu'Ulrich ne resterait pas plus de la moitié du *week-end* sur son PC et qu'ils auraient un peu de temps ensemble. Lorsqu'il entra, Judith l'informa après

l'avoir embrassé qu'elle devrait travailler demain. Il tenta de masquer sa déception.

— Ce sera pour une autre fois. Ne t'inquiète pas.

Il eut un sourire crispé. Elle lui avait dit la même chose la semaine dernière. Cela l'agaçait. Ulrich rentra vers six heures. Il embrassa ses parents. Puis, il balança son sac et alla s'asseoir devant la télévision. Didier en fut un peu étonné. D'habitude, son fils montait dans sa chambre et faisait ses devoirs.

Il hésita à aller le voir.

Puis finalement, il se décida. Ulrich leva les yeux vers lui.

— Ça va, fiston ?

Le sourire que lui renvoya son fils parut sincère à Didier.

— Tu as passé une bonne journée ?

Ulrich hocha la tête.

Il ne semblait pas d'humeur à discuter. Puis, comme s'il souhaitait anticiper d'autres questions, Ulrich lui dit :

— Je suis un peu fatigué ce soir. Je ferai mes devoirs demain.

— Bien sûr, comme tu veux. Il n'y a pas lieu de se presser.

— Et toi, tu as passé une bonne journée ?

— Comme d'habitude. Et comme toi j'ai besoin de me reposer.

Le fils et le père se sourient.

Judith vint les rejoindre.

— Quelque chose d'intéressant à regarder ?

Ulrich haussa les épaules. Judith s'assit à côté d'eux.

Ulrich se tourna vers elle.

— Et toi, Maman, tu as passé une bonne journée ?

— Oooh, ne m'en parle pas. Ils étaient tous sur mon dos aujourd'hui. À croire que les gens font un concours pour savoir qui sera le plus chiant.

Elle rit comme si elle venait de dire la chose la plus drôle du monde. Ils restèrent là, tous les trois, à vivre un moment ensemble, oubliant les soucis qu'ils avaient eus dans la journée.

Chapitre 2

Si le *week-end* n'apporta rien de particulier, les choses commencèrent vraiment à dégringoler par la suite. Didier découvrit des changements dans l'attitude d'Ulrich. Il restait scotché à l'ordinateur de plus en plus tard. Une nuit, alors qu'il n'arrivait pas à dormir, Didier décida d'aller prendre un verre d'eau. Il mit sa robe de chambre et sortit de la chambre. Il s'avança sur le palier puis descendit les escaliers. Il aperçut une faible lumière en bas. Intrigué, Didier continua sa progression à pas de loup. Avec surprise, il vit Ulrich, cloué sur le siège devant l'ordinateur.

Il fut bien étonné de trouver son fils debout à cette heure si tardive.

— Ulrich ?

Ce dernier tourna brutalement la tête.

— Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure-ci ?

— Rien. Je regardais ma messagerie.

— Tu as école demain.

Ulrich se déconnecta et éteignit l'ordinateur.

— Je n’arrivais pas à dormir. J’ai juste eu envie de vérifier quelque chose.

— Ça ne pouvait pas attendre demain soir ?

— Si, sans doute. Mais je commence à onze heures demain. Un cours a été décalé. Je te l’ai dit jeudi dernier, tu t’en souviens ?

Il se le rappelait vaguement, en effet. Didier savait qu’il aurait dû sermonner son fils. Mais lui aussi était descendu pour la même raison. Il regarda Ulrich se lever puis se diriger vers les escaliers. Il le laissa passer.

Il alla dans la cuisine. Didier se sentit mal à l’aise. Qu’est-ce que son fils pouvait bien faire sur l’ordinateur à cette heure de la nuit ? Il avait répondu qu’il consultait sa messagerie. Pourquoi si tard ? Évidemment, la messagerie était personnelle, il ne pouvait pas interroger Ulrich sur ce qu’il faisait dessus. Il alla ouvrir le robinet et remplit un verre qu’il avait pris dans le placard puis referma l’eau. Il ne pouvait s’empêcher de penser que quelque chose lui échappait.

Il savait bien que son fils traversait la période de l’adolescence avec tous les changements que ce moment de la vie incombait. Mais il sentait dans son ventre qu’il ne s’agissait pas de ce genre de

transformation naturelle. Peut-être se créait-il des nœuds dans la tête pour rien ? Il se mettait juste la rate au court-bouillon. Il but son verre puis le reposa dans l'évier. Il remonta ensuite se coucher.

Quelques jours plus tard, une dispute éclata entre eux.

Ulrich demanda un smartphone. Didier lui répondit que c'était bien trop cher.

— C'est ridicule, Papa. Tout le monde en a un !

— On n'est pas obligé de faire comme tout le monde !

— Et si tu me l'offrais pour mon anniversaire ? C'est bientôt.

À cela, Didier ne sut pas quoi dire.

— Tu passes déjà beaucoup trop de temps sur le PC.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Tu es dessus presque tout le *week-end* maintenant. Comment est-ce que je pourrais ne pas le voir ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Je fais ce que je veux !

Didier n'aimait pas le sens vers lequel allait cette conversation.

— Parce que c'est dangereux. Tu pourrais devenir accro à cette fichue machine !

Ulrich secoua la tête. Il fronça les sourcils.

— Tu es mal placé pour me dire ça ! Tu as vu le temps que tu passes parfois devant la télévision !

Puis il commença à s'éloigner. Didier sentit qu'il perdait le fil.

— Eh, où est-ce que tu vas. ? Nous n'avons pas fini de parler.

— Je ne suis plus un enfant ! J'ai bientôt dix-sept ans !

Didier dévisagea Ulrich, sidéré.

— Ne crie pas comme ça. Tu n'as pas à t'énerver, enfin. Je ne t'ai pas demandé de me dire ce que tu faisais quand tu allais sur Internet.

Son fils le regarda avec hargne.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Puis il s'éloigna et monta dans sa chambre.

Didier se passa une main sur le visage. Quelque chose lui échappait. Il le sentait. Il perdait le contrôle de la situation. Son fils avait des problèmes. Il s'en ouvrit un peu plus tard à Judith.

Elle ne parut pas spécialement se faire du souci.

— Laisse-le tranquille, voyons ! Il est en pleine puberté. Ça lui passera.

Il essaya de se rassurer. Pourquoi Didier avait-il le désagréable pressentiment que ce qui arrivait à son fils n'avait rien à voir avec une quelconque crise d'adolescence ?

Chapitre 3

Didier observa avec impuissance les changements qui se propageaient dans le comportement de son fils. Il restait de plus en plus souvent sur le PC. Il avait maintenant un smartphone. Il passait des heures dessus pour envoyer des SMS ou chatter avec ses copains. Didier supposait que c'était avec ses copains. Qui avait-il rencontré sur les réseaux sociaux ? Pour ne rien arranger, Ulrich commençait à quitter la maison pour passer du temps ailleurs le soir, n'importe quel jour de la semaine. Au début, il s'était dit que son fils allait juste s'amuser avec ses camarades, surtout avec Lucas, son meilleur ami. Ces deux-là se connaissaient depuis bien longtemps. Ils se fréquentaient régulièrement.

Lucas venait souvent à chez eux. Ils avaient joué ensemble aux jeux vidéo, à plein d'autres choses. Ils s'étaient toujours bien entendus. Et Didier pensait qu'il en serait longtemps ainsi. Il se trompait. Un samedi après-midi, Ulrich était à nouveau parti pour rencontrer un copain. C'était ce que son fils lui avait dit et Didier ne voyait aucune raison de ne pas le croire. Il lisait un roman. Quelqu'un sonna à la

porte. Judith était absente. Elle suivait un cours de natation. Didier referma son livre. Il se leva et se dirigea vers la porte d'entrée. Il l'ouvrit et tomba sur Lucas. Le garçon avait l'air préoccupé.

Didier masqua mal sa surprise.

— Lucas ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je venais voir Ulrich.

— Il n'est pas là.

Le garçon ne paraissait pas juste triste. Il semblait carrément nerveux. Il se trémoussait comme quelqu'un qui s'inquiète de quelque chose, mais ne sait pas exactement ce qu'il en est.

Didier s'effaça pour le laisser entrer. Il croyait que les deux adolescents étaient ensemble. C'était souvent le cas, lorsque son fils s'absentait. Didier ne lui avait jamais demandé qui il allait voir, pensant que c'était un camarade avec qui il traînait ou Lucas. Ce dernier pénétra dans le vestibule.

— Je ne veux pas vous déranger.

Il baissa la tête.

Son attitude avait de quoi intriguer. Mais Didier ne souhaitait pas le brusquer.

— Viens, tu aimerais peut-être boire quelque chose ?

Le garçon eut un sourire crispé.

— Oui, avec plaisir.

Lucas était un habitué de la maison. Il était venu tellement de fois.

Il suivit Didier dans la cuisine et s'installa à la table.

— Tu ne retires pas ton manteau ?

— Oh, je n'avais pas prévu de rester très longtemps. Je me fais du souci pour Ulrich.

Didier le fixa.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien de spécial. Ulrich paraît changé, ces derniers temps. On ne se parle plus beaucoup. Je lui ai envoyé plusieurs messages et il n'a pas répondu. Il m'a dit qu'il voyait d'autres personnes, mais que ça ne me regardait pas.

Didier observa l'adolescent. Lucas semblait ébranlé. L'attitude de celui qu'il considérait comme son meilleur ami le déroutait. Des questions tournoyèrent dans sa tête. Pourquoi Ulrich s'était-il éloigné ? Qui étaient ces gens qu'il fréquentait ? D'autres camarades ? Était-ce simplement l'envie de faire de nouvelles connaissances ?

Didier lui servit une tasse de café. Il se demanda si c'était une bonne idée. Le pauvre avait déjà l'air bien angoissé. Une de ses mains trembla

légèrement lorsqu'il saisit la tasse. Didier tenta de prendre un ton enjoué.

— Ce n'est peut-être pas bien grave. Tu pourrais en parler avec lui, lundi soir.

C'était presque une tradition. Les deux amis se voyaient chez l'un ou chez l'autre et passaient la soirée ensemble, puis ils partaient le matin à l'école.

Lucas parut s'affaisser sur lui-même.

— Ulrich ne vous l'a pas dit ? On ne se voit plus le lundi soir.

Didier eut l'impression de recevoir un coup dans la jugulaire. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Où était allé son fils alors lundi dernier ?

— Vous n'avez plus envie de le faire ?

— Moi, si. Mais plus Ulrich.

— Il t'a dit pourquoi ?

Lucas secoua la tête.

— Comme je vous l'ai expliqué, on ne se parle plus beaucoup.

Un silence gêné s'installa dans la cuisine. Didier se rendait compte que ses craintes se confirmaient.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Il voit d'autres gens, des camarades, d'autres garçons de votre lycée ?

— Je n'en sais trop rien. Mais j'ai vu sur sa page *Facebook* qu'il a parfois des rendez-vous avec certaines personnes. J'ai essayé de lui en parler, mais Ulrich s'est fâché et m'a dit que ça ne me regardait pas.

Didier tenta de ne pas s'alarmer.

Il pouvait arriver que des meilleurs amis rompent le lien qui les unissait. Mais cela ne pouvait pas être dû juste à un changement d'horizons.

Didier ne comprenait pas pourquoi Ulrich n'avait rien dit là-dessus. Son fils n'était plus un enfant et il ne pouvait pas le surveiller tout le temps et être constamment sur son dos, mais c'était un sacré coup de théâtre. On ne laissait tout de même pas tomber son meilleur ami comme ça. Lucas ne semblait même pas au courant de ce que faisait Ulrich. Que se cachait-il derrière tout ça ?

Didier eut un sourire.

— Peut-être que tu devrais lui en parler toi-même. Ulrich devrait rentrer bientôt. Tu pourrais discuter avec lui.

Il s'était attendu à un sourire. Mais le garçon parut encore plus triste.

— Je ne crois pas qu'il voudra me parler.

Didier en resta estomaqué. Ça lui coupa la chique.

— Tu n'exagères pas un peu ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi Ulrich ne voudrait-il pas te voir ? Vous vous êtes querellés ? Il est arrivé quelque chose de grave ?

Lucas haussa les épaules.

— Je vous l'ai dit. Il a changé. Il devient agressif, hargneux. Il ne me confie plus rien. J'ai pensé qu'il avait des problèmes. Alors je suis venu vous voir. Peut-être qu'à vous, il vous aurait parlé.

Didier en resta comme deux ronds de flan. L'homme et l'adolescent se regardèrent en silence. Quelque chose de grave était arrivé à Ulrich.

Chapitre 4

Lucas décida de prendre congé. Didier essaya mollement de le retenir. À vrai dire, il avait hâte de parler avec Ulrich. Il prit son petit portable, un vieux *Nokia* et tenta de le joindre. Il tomba sur son répondeur. Il lui laissa un SMS pour lui demander de le rappeler. Didier se rendit compte que pas une fois Lucas n'avait sorti de téléphone portable. Il se demanda ce qu'il pouvait y avoir sur celui d'Ulrich. Il mourrait d'envie de vérifier s'il avait reçu un message. Il attendit que résonne la vibration familière.

Il se gourmanda. Est-ce qu'il allait ressembler à tous ceux qu'il croisait, qui ne pouvaient plus vivre deux secondes sans aller regarder sur leur smartphone ? Il se convainquit que c'était différent. Il s'agissait de son fils, après tout. C'était sérieux. La venue de Lucas laissait des traces néfastes. Une mauvaise sensation l'étreignait. Didier refusait de se l'avouer. Il avait peur. Ses tripes se nouaient désagréablement. Une impression pénible qu'un nœud se formait dans ses entrailles. Il resta là debout contre le rebord de l'évier.

Il pensa furtivement à appeler Judith. Ils devaient en parler ensemble. Didier espérait qu'elle n'allait pas encore minimiser la situation. Machinalement, il jeta un œil sur son portable. Il savait qu'il aurait entendu un bruit si un message était arrivé, mais Didier ne pouvait pas s'en empêcher, comme un réflexe inconscient. Il n'était pas pressé d'en discuter avec son épouse. Son attitude l'énervait. Il sentit un élan de colère l'empoigner.

Pourquoi est-ce qu'elle réagissait comme si tout allait bien ? Elle n'était pas aveugle. Elle devait bien s'être rendue compte qu'Ulrich filait un mauvais coton. Il soupira. Elle avait offert un smartphone à leur fils pour son anniversaire. Pouvait-il lui en vouloir ? Il se rappela lorsqu'il avait un peu protesté. Elle lui avait fait son plus beau sourire et répondu :

— Mais, mon chéri. Ça lui fait tellement plaisir.

Qu'aurait-il pu rétorquer à ça ?

Didier décida de retourner au salon. Il n'allait pas rester là à attendre bêtement. Il éprouva un peu de nostalgie. Comme ils lui paraissaient loin les week-ends où il passait du temps avec Judith et Ulrich. Il se retrouvait tout seul alors qu'il y avait tout

juste quelques semaines, ils seraient peut-être sortis ensemble se promener.

Il soupira. Didier regarda sur son téléphone portable. Pas de message. Que fichait Ulrich ?

Didier essaya de ne pas repenser à l'étrange conversation qu'il venait d'avoir avec Lucas. Il se souvint pourtant, malgré ce que le garçon lui avait dit, qu'il était présent à l'anniversaire d'Ulrich. Étaient-ils déjà en froid à ce moment-là ? Il ne se rappelait pas les avoir entendus se disputer. Il se gratta le front. Un geste machinal qu'il avait lorsqu'il était nerveux ou perplexe. Trop de choses commençaient à lui échapper.

Il essaya de retourner à son livre, mais le cœur n'y était pas. Son cerveau refusait de se concentrer sur le texte. Son esprit ressassait de sombres pensées. De dépit, Didier le referma.

Des bruits venant du jardin lui parvinrent. Il se leva et alla voir à la fenêtre. Judith traversait l'allée.

Il alla lui ouvrir. Elle entra toute contente. Elle enleva son manteau et ses chaussures tout en lui racontant son cours de natation.

Elle regarda autour d'elle.

— Où est Ulrich ? Il n'est pas rentré ?

Didier prit la perche qu'elle lui tendait.

— Non, et j'aimerais bien te parler de lui. Je crois que notre fils a des ennuis.

Judith se tourna vers lui. Son sourire restait figé sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Lucas est venu tout à l'heure.

— Lucas ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il est inquiet. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

Didier s'aperçut que Judith semblait contrariée.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit comme horreurs sur notre fils ?

Didier marqua le coup.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Lucas est venu me voir parce qu'Ulrich s'est éloigné de lui et il croit que notre fils a des problèmes et...

— Des problèmes ?

Judith avait craché ce mot.

Elle semblait vraiment en colère.

— Et il a le culot de venir ici, après tout le mal qu'il a fait à notre fils ! C'est Ulrich qui me l'a dit. Lucas l'a insulté. Il a déclaré qu'il avait honte d'avoir quelqu'un comme lui pour ami !

Didier n'y comprenait plus rien. Lucas lui avait raconté des bobards ? Il était sûr que non. Le garçon était sincère.

— Mais écoute-moi ! Tu ne sais pas de quoi tu parles. Lucas était vraiment inquiet. Il craint qu'Ulrich n'ait rencontré quelques personnes louches sur Internet. Il est venu m'en parler. Il se faisait vraiment du souci pour lui et...

Judith s'écarta.

— Je ne veux plus rien entendre ! Je n'arrive pas à croire que tu as accepté une seconde tout ce tissu de mensonges. Tu te trompes, c'est Lucas qui a calomnié notre fils pendant longtemps. Tu ne sais rien !

Elle le dévisagea, furieuse.

— Il est hors de question que ce garçon remette les pieds dans cette maison ! Et je t'interdis d'aller embêter Ulrich avec ces bêtises qu'il a pu te raconter !

Elle tourna les talons et monta dans la chambre. Didier la fixa, éberlué. Il ne savait plus sur quel pied danser. Il réfléchit, tenta de faire coller les pièces les unes avec les autres. Il lui manquait des éléments. Qu'est-ce qu'Ulrich avait dit à Judith ? Que s'était-il passé ? Agacé, il décida de sortir faire un

tour. Une promenade lui ferait du bien. Il pensa qu'il pourrait parler aux parents de Lucas. Peut-être que leur fils leur avait confié quelque chose. Il le ferait. Mais pas tout de suite. La seule chose dont il avait besoin pour le moment, c'était de se détendre la tête. Il mit son manteau et ses chaussures et ouvrit la porte. Demain, peut-être il irait les voir.

Chapitre 5

Didier attendit le soir qu'Ulrich revienne. Il ne voulait pas le bousculer, mais juste lui faire comprendre qu'il se faisait du souci pour lui et qu'il était là pour l'aider. Didier avait l'impression que son fils ne lui faisait plus confiance.

Il essaya plusieurs fois de l'appeler. Vers vingt heures trente, Ulrich lui laissa un message pour indiquer qu'il serait là dans deux heures. Judith et lui ne s'étaient presque plus adressé la parole depuis leur querelle. Il avait de plus en plus le sentiment d'être retenu dans une toile et plus il se débattait, plus elle se refermait sur lui pour l'emprisonner.

Il essaya de réfléchir à ce qu'il dirait à son fils. Il ne devait pas se mettre en colère. Il n'arriverait à rien ainsi. Dès que la porte d'entrée s'ouvrit, il se leva.

Didier résista à l'envie de se précipiter pour prendre son fils dans ses bras. Il voulait lui faire comprendre qu'il pouvait se confier à lui.

Ulrich entra. Il enleva son manteau.

Didier s'approcha de lui.

Ulrich fronça les sourcils. Didier ne faisait rien qui put masquer son inquiétude.

— Ulrich, je veux savoir ce qui se passe.

Il se mordit la lèvre. La phrase était trop incisive. Elle ressemblait plus à un ordre qu'à une demande.

Ulrich paraissait fatigué. Visiblement, il n'avait qu'une envie : aller dans sa chambre et dormir.

Il soupira.

— On ne peut pas en parler plus tard.

Didier voyait bien qu'il se déroba.

— Ulrich, je me fais du souci pour toi. Lucas est venu me parler cette après-midi.

Son fils se crispa. Il soupira.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il s'inquiétait pour toi. Il m'a expliqué aussi que vous ne vous voyez plus tous les deux. Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous vous êtes disputés ?

Ulrich le regarda.

Un sourire forcé étira ses lèvres. Didier ne vit pas de joie dans son visage et ses yeux. Un sourire de façade.

— J'ai juste envie d'être avec d'autres personnes, c'est tout. On ne s'est pas disputés. J'ai rencontré d'autres amis. Ne t'inquiète pas, Papa. Ce sont des gens bien.

— Tu les as rencontrés où ? À ton lycée ?

— Non, sur les réseaux sociaux. Plein de personnes vont dessus. Pas seulement des salauds. Ils ne cherchent pas à me faire du mal. C'est juste des potes.

— Où ils habitent ?

Didier avait l'impression de mener un interrogatoire. Il sentait que son fils était tendu.

— Aux alentours de Paris. On passe du temps ensemble, on s'amuse bien.

Didier observa ce garçon qu'il croyait bien connaître, mais qui lui faisait maintenant des cachotteries.

— Lucas les connaît lui aussi ?

Une lueur de tristesse apparut dans le regard d'Ulrich.

— Non, et ce ne sont pas ses affaires.

Didier se sentait perplexe. Sans en faire un cliché, Ulrich et Lucas avaient toujours été les meilleurs amis du monde. Ce qui concernait l'un, regardait l'autre. Les pièces ne s'emboîtaient pas. Ils étaient comme deux frères. On ne balançait pas son meilleur ami à la poubelle comme ça parce qu'on avait rencontré d'autres garçons avec qui l'on était pote.

Didier hésita à parler avec son fils de ce que lui avait révélé Judith, cette histoire absurde de calomnie. Plus tard.

— Et qu'est-ce que vous faites ensemble ?

Ulrich fronça les sourcils. Il ouvrit la bouche et la referma.

Il prit un air nonchalant.

— On se balade, on va au ciné, on écoute de la musique.

Il rit, mais son rire sonnait faux.

— Tu crois que ce sont quoi, des dealers ?
Qu'ils me refilent de la drogue ?

Didier ne répondit rien.

— Pourquoi tu ne nous en parles pas ?

Ulrich haussa à nouveau les épaules.

Didier se sentit irrité par cette fausse tranquillité. Il voyait bien que son fils essayait de rendre la situation plus légère.

— Je suis fatigué, Papa. J'aimerais bien aller me coucher.

— Attends, tu sais que tu peux tout nous dire. Ça m'est égal de savoir avec qui tu traînes. Je veux être sûr que tout va bien. Ce n'est pas pour eux que je m'inquiète, c'est pour toi.

Ulrich posa des yeux mornes sur lui. Didier pouvait voir qu'il avait l'air épuisé.

— Tu n'as pas à t'en faire. Je t'assure que ça va. Je parlerai avec Lucas. Je suis désolé de l'avoir inquiété.

— Tu n'es pas allé faire la fête avec lui, lundi. Il m'a dit que tu avais renoncé.

Ulrich baissa les yeux. Didier vit qu'il était bouleversé.

— C'était bien quand on était enfants. J'ai envie de faire autre chose.

— Tu aurais dû lui dire.

— Je lui en parlerai.

Ulrich monta les escaliers.

— Bonne nuit, Papa.

— Bonne nuit, mon grand.

Didier fixa le dos de son fils qui s'éloignait. Il se demanda si cette conversation avait vraiment été utile.

Chapitre 6

Didier se retrouvait seul une fois de plus, ce dimanche après-midi. Ni Judith ni Ulrich n'étaient là. Une semaine s'était écoulée depuis la conversation avec Lucas. Il s'en voulait d'avoir attendu si longtemps, mais que pouvait-il faire ? Il se prépara pour voir les parents de Lucas, Élise et Jérôme. Il les connaissait bien. Ils avaient plusieurs fois passé du temps ensemble. Peut-être pourraient-ils éclairer sa lanterne ? Pour l'instant, il nageait en plein brouillard. Il avait mal dormi, la nuit dernière. Il se sentait un peu alourdi par la fatigue. Didier regarda dehors. Un vent violent soufflait. Pendant quelques secondes, il hésita.

Mais s'il devait se faire arrêter par un peu de vent, il ne ferait sans doute rien d'intéressant. Il mit son écharpe et ses gants. Didier sortit. Le froid et une giclée de bise dans la figure l'accueillirent. Il descendit les quelques marches du perron, en essayant de ne pas glisser. Il traversa ensuite le jardin pour arriver jusqu'à la porte. Didier prit sa voiture.

Il aurait bien aimé se promener un peu, mais il faisait bien trop frisquet. Les parents de Lucas

habitaient deux pâtés de maisons plus loin. Didier se dit soudain qu'il aurait peut-être dû les appeler. Mais ils avaient tellement l'habitude d'aller les uns chez les autres et par ce temps, cela ne lui était pas venu à l'esprit que Jérôme et Élise puissent être absents.

Didier n'y avait pas réfléchi. C'était le cadet de ses soucis. Il se préoccupait bien plus de savoir ce qu'il tirerait de cette conversation. Il freina devant leur maison. Il enleva la clé de contact. Alors qu'il défaisait sa ceinture, Didier eut une idée. Et s'il s'inscrivait sur les réseaux sociaux sous un pseudonyme, il aurait connaissance de ce que faisait son fils.

Didier sentit son cœur se serrer. Comment pouvait-il penser à une chose aussi horrible ? Il eut honte. Mais il pressentait qu'il serait peut-être amené à faire cela. Ulrich n'était peut-être pas en danger. Il devenait silencieux, taciturne, violent parfois. Didier l'avait entendu lancer quelque chose contre un mur dans sa chambre. À chaque fois qu'il essayait de parler à son fils, celui-ci se refermait dans sa coquille. Didier savait que les adolescents pouvaient se comporter de cette façon. Mais il pensait que ce n'était pas dans la nature d'Ulrich d'avoir ce genre d'attitude.

Didier se présenta devant le portail. Il sonna. Il entendit le grésillement résonner de l'autre côté. Au bout de quelques minutes, des pas lui parvinrent. Il reconnut ceux de Jérôme.

La porte s'ouvrit sur ce dernier. Un sourire étira son visage lorsqu'il découvrit le visiteur.

— Didier, quel plaisir ! Entre !

Il s'écarta pour le laisser entrer.

Malgré son inquiétude, Didier ne put s'empêcher de sourire. Il aimait bien Jérôme.

Les deux hommes traversèrent le jardin.

Jérôme ouvrit la porte et la poussa.

— Élise, regarde qui vient nous voir !

La femme surgit. Elle sourit en apercevant Didier. Elle lui dit bonjour et l'embrassa sur les deux joues.

Tous les trois entrèrent dans la maison.

Didier se débarrassa de son manteau. Il les suivit dans le salon.

Élise lui proposa un peu de gâteau.

— C'est Jérôme qui l'a fait, ce matin. Tu vas nous en dire des nouvelles.

— Avec plaisir, Élise. Merci.

Didier savait que son ami était bon cuisinier, surtout pour la pâtisserie.

Ce dernier s'installa dans un fauteuil et se tourna vers lui.

— Alors, qui y a-t-il ? Je vois bien à ton visage que ce n'est pas une simple visite de courtoisie.

Didier chercha comment présenter le problème.

— Je me fais du souci pour Ulrich. Il se comporte étrangement ces derniers temps.

Élise arriva avec un fondant au chocolat. Elle coupa trois parts qu'elle mit dans une assiette. Puis elle retourna dans la cuisine et revint avec trois tasses de café.

Elle s'installa dans un autre fauteuil.

— De quoi parliez-vous, tous les deux ?

Jérôme lui expliqua que leur ami s'inquiétait pour son fils. Didier goûta au gâteau et le trouva délicieux.

— Oui, Lucas nous a dit en effet que lui et Ulrich se voyaient moins souvent. Ce qui est un peu normal à leur âge. Ils grandissent et ont envie de s'intéresser à autre chose.

Didier faillit s'étouffer avec le morceau de gâteau qu'il avait dans la bouche. Il prit une gorgée de café. Il avait l'impression d'entendre Judith.

— Lucas aussi nous dit moins de choses. Mais cela ne doit pas nous affecter. Les adolescents aiment bien avoir leur petit jardin secret.

Didier ne voyait pas trop quoi répondre.

— Tu sais, Lucas aussi voit d'autres camarades. On ne sait pas toujours où il va, ni qui il voit. Mais tant qu'il ne rentre pas trop tard ou qu'il laisse un message pour indiquer qu'il ne sera pas ici cette nuit, ça va.

— Mais Ulrich a changé. Il devient agressif, il ne nous dit plus rien. Il n'est presque plus jamais là, le soir. Il passe trop de temps sur l'ordinateur ou sur son Smartphone.

Jérôme sourit.

— Comme beaucoup d'adolescents. C'est normal que cela te tracasse, mais je crois qu'il n'y a pas à s'angoisser.

Il rit franchement.

— Tu vas te faire des cheveux blancs pour rien.

— Mais Lucas est venu me parler. Il s'inquiétait vraiment. Lui et Ulrich ne se voient plus le lundi.

Élise hocha la tête.

— C'est ce qui nous avait semblé aussi. Ça, c'était bien lorsqu'ils étaient gosses.

Ulrich avait dit la même chose. Didier termina son gâteau.

Jérôme lui tapota l'épaule.

— Toi, tu te fais du mouron, hein ? Tu as besoin d'un petit remontant.

Il avait surtout besoin de comprendre ce qui arrivait à son fils. Mais il se garda bien de l'exprimer à haute voix. Jérôme sortit une bouteille d'alcool fort.

— Un bon coup de ça et tu te sentiras mieux.

Élise s'approcha de Didier et mit sa main sur son épaule.

— Tu ne nous as pas dit ce que Judith en pense.

Didier se força à sourire.

— Elle pense que ce n'est pas grave et que c'est juste une crise d'adolescence.

Élise hocha la tête.

— Et elle a raison. Tu devrais l'écouter.

— Mais Lucas et Ulrich ont toujours été très proches. Vous le savez bien, tous les deux. Ils ne peuvent pas s'éloigner comme ça, juste parce qu'ils veulent faire de nouvelles connaissances. Je ne le crois pas.

Élise posa sa main sur son épaule.

— Tu n'en sais rien. Et si ça se trouve, ils finiront par revenir l'un vers l'autre. Ce sont les relations humaines. Laisse-les se débrouiller.

Didier soupira. Peut-être que c'était vrai.

Jérôme prit trois verres, servit à Didier une bonne rasade et mit le verre devant lui.

— Allez, ça te requinquera.

Pour montrer l'exemple, Jérôme but le sien d'un trait. Didier l'imita et eut l'impression que sa gorge était devenue un volcan en éruption. Pour un peu, il aurait craché du feu. Il finit par oublier ce qui le tourmentait. Didier se sentait mieux lorsqu'il les quitta.

Mais une pensée lui traversa l'esprit alors qu'il arrivait dans le jardin.

Pourquoi était-il le seul à s'inquiéter ?

Chapitre 7

Didier, s'il avait su, aurait eu d'autres raisons de se ronger les sangs. Tout à son inquiétude, il ne vit pas que ses deux amis l'observaient alors qu'il s'en retournait vers chez lui. Il lui sembla entendre quelque chose. Il leva la tête.

Un gémissement ou des pleurs. Intrigué, Didier regarda autour de lui. Il n'y avait personne. Peut-être un chat ? Un bébé qui pleurait ? Les sons pouvaient être parfois confondus, tant ils étaient similaires. Peut-être était-il lui-même fatigué ? Le son retentit encore. Didier tendit l'oreille.

Un gémissement. Il essaya d'en détecter la provenance.

Des pas attirèrent son attention.

— Didier, qu'est-ce que tu fais ?

Celui-ci se sentit stupide. Il se tourna et vit Jérôme qui le regardait.

Il se passa une main dans les cheveux.

— J'ai cru entendre quelque chose, on aurait dit un enfant qui pleurait.

— Sans doute, les voisins. Ils ont un bébé. C'est lui que tu as dû entendre.

Didier rit pour masquer son embarras.

— Oui, sans doute. Tu as raison.

Mais le bruit ne ressemblait pas à des pleurs de bébé, plutôt à des sanglots d'un enfant qui souffrait. Il était père, il savait faire la différence.

Jérôme s'approcha.

— Tu m'as l'air d'avoir l'esprit embrouillé, tu ne devrais pas te faire autant de soucis. Tu t'inquiètes beaucoup trop pour Ulrich.

Didier n'en crut pas ses oreilles. Est-ce que Jérôme pensait qu'il avait des hallucinations et que l'angoisse le faisait délirer ?

Il sursauta en sentant la main de Jérôme sur son épaule.

— Rentre chez toi et profite du *week-end*.

Didier sourit et se força à prendre un air enjoué.

— Oui, tu as raison. Les choses vont sans doute s'arranger.

Didier serra la main de Jérôme. Il eut l'impression fugitive que le sourire de son ami n'était pas sincère. Il devait se faire des idées. Son esprit revint à Ulrich et Lucas. Si son fils avait vraiment des problèmes, il aurait aimé qu'il se confie à lui.

— Qu'est-ce que vous faites, tous les deux ?

Élise descendit les marches. Didier se sentit encore plus idiot.

— Rien, j'allais partir.

Il prit congé, après avoir embrassé Élise. Jérôme le raccompagna jusqu'à la porte.

— Ce n'est sans doute rien. Tu sais comment sont les adolescents, ils se montent la tête pour rien. Ils exagèrent tout.

Didier acquiesça. C'était peut-être vrai Il serra la main de Jérôme et s'en alla. S'il avait entendu la conversation entre ceux qu'il venait de quitter, Didier aurait eu de quoi se méfier d'eux.

Jérôme et Élise retournèrent vers la maison. Ils allèrent s'installer dans le salon et prirent un verre.

Jérôme sourit.

— Il semble que son fils ne lui ait rien dit.

— C'est un coup de chance, mais bientôt il parlera. Il faudra bien qu'il le dise à quelqu'un.

— Ne t'inquiète pas. J'ai déjà mis des gens sur l'affaire. S'il se confie à quelqu'un, nous le saurons.

Élise hocha la tête.

— Mais tout de même. Didier a entendu cette petite peste.

— Ne te fais pas de soucis pour cela. Notre ami est bien trop absorbé avec ce qui arrive à son fils.

— Tu penses que ce Justin sera à la hauteur ?

— Oui, il fera ce qu'il faudra, si Ulrich cherche à lui échapper.

— Mais je ne sais pas si l'on peut réellement avoir confiance. Ce Justin est une vraie tête brûlée.

— Eh bien, s'il fait tout foirer, on s'occupera de lui.

Élise eut un sourire. Jérôme le lui rendit.

Chapitre 8

Didier décida, le lundi venu, de discuter du problème avec Nicolas. Il savait que son collègue avait deux enfants, un fils et une fille et que tous les deux entraient de plain-pied dans l'adolescence. Pour cela, il fallait le coincer à un moment où il ne serait pas en train de bosser ou le nez penché sur son téléphone portable. La mission se révélerait peut-être impossible. Didier décida quand même de tenter le coup.

Il essaya de l'approcher vers dix heures près de la machine à café. Mais Nicolas repartit avec sa tasse vers son ordinateur. Didier lui courut après.

— Nicolas, tu as deux secondes ?

Ce dernier leva les yeux.

Il sourit.

— Didier, ça n'a pas l'air d'aller.

Et pour cause. Il s'était tourné une partie de la nuit dans son côté du lit.

— Non, je m'inquiète pour mon fils, Ulrich.

Et il lui raconta ce qui s'était passé ces derniers jours. Tout en parlant, Didier s'aperçut que Nicolas avait replongé dans son écran.

— Tu m'écoutes ?

Nicolas leva les yeux et sourit paisiblement.

— Oui, oui, tu me parlais de ton fils. Mais honnêtement, je ne vois pas ce qui te tracasse.

Didier l'aurait mordu s'il l'avait pu. Il commençait à en avoir assez de ce genre de réponse. Ils se payaient tous sa tête, ou quoi ? Il n'était pas aveugle.

Nicolas redevint sérieux d'un coup.

— Écoute, je ne prétends pas que tu te fais des films. Moi aussi, mes gosses passent un temps fou devant les écrans et ignorent ce que je leur dis. C'est normal. C'est l'époque où l'on vit qui dicte ça. Il n'y a pas de quoi broyer du noir.

Didier en resta comme deux ronds de flan.

— Nicolas, ce n'est pas ce qui m'angoisse. Ulrich a rencontré des gens plus âgés que lui. Il traîne avec eux. Je ne sais pas ce qu'ils lui veulent, mais je ne crois pas que ce soit du bien.

Nicolas le regardait placidement.

— Il élargit son horizon, tout simplement. Tu devrais plutôt être content pour lui.

— Quoi ? Nicolas ! Ils ont dix-neuf ans ! J'ai peur qu'ils ne l'attirent dans des problèmes. Si un de tes enfants passait du temps avec quelqu'un de plus âgé, tu ne te ferais pas du souci ?

Nicolas parut soucieux.

— Bien sûr. Oui. Tu en as parlé à Ulrich ?

— Bien sûr, mais il reste hermétique. Je ne sais pas quoi faire.

— Et Judith ?

— Elle ne semble pas s'en inquiéter.

— Est-ce que tu as remarqué quelque chose de particulier dans le comportement d'Ulrich ?

— Il est plus renfermé, plus agressif. Il ne passe plus de temps avec nous.

Nicolas sourit.

— C'est la crise d'adolescence. Ça lui passera. Moi aussi je ne comprends plus mes enfants, parfois. C'est normal.

Didier ouvrit la bouche, mais ne trouva rien à dire. Normal ? Non, ce n'était pas normal. Quelque chose clochait salement. Et s'il devait le découvrir tout seul, il le ferait.

Nicolas envoya un ou deux SMS.

Didier vit le signal que la conversation était terminée. Il fit demi-tour et laissa son collègue planté là. Quel con, ce type ! Didier se sentit en colère. Une image surgit dans sa tête. Elle représentait Nicolas et sa famille autour de la table. Chacun était là avec son portable oubliant ceux qui se trouvaient autour d'eux.

Didier se frappa le front. Et dire qu'il pensait qu'il pourrait prendre conseil auprès de lui. Quel idiot il faisait ! Il n'y avait rien à espérer d'un imbécile comme lui. Didier se plongea dans son travail, cherchant un peu de répit. Vers midi, il alla à la cafétéria prendre un sandwich. Il bossa ensuite presque non-stop. Lorsqu'il leva le nez de son PC, tout le monde ou presque était parti. Didier s'aperçut qu'il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Il pensa à regarder sur son portable. Plus de vingt heures.

Il était rarement resté aussi tard au boulot.

Chapitre 9

La situation se dégradait. Et étrangement, Judith commençait, elle aussi, à se faire du souci. Elle tournait en rond dans le salon. La télévision était éteinte pour une fois. C'était le vendredi soir. Ulrich joignit Didier sur son portable. Le garçon parlait d'un ton haché. Il avait l'air paniqué.

— Papa, j'ai fait une énorme bêtise ! J'étais avec des gars ! Je n'aurais pas dû faire ça ! Il faut que tu viennes !

Didier entendait son souffle rauque. Son fils sanglotait.

— Je suis dans le pétrin, papa ! Tu avais raison ! J'aurais dû t'écouter ! Je suis désolé !

Didier l'enjoignit à se calmer. Ulrich pleurait.

— Allons, allons, ce n'est sans doute pas si grave. Tu dramatises la situation.

— Je suis en garde à vue, papa ! J'ai frappé un autre garçon !

Sa voix déraillait. Le pauvre était au bord de la crise de nerfs.

— Ulrich, mon grand. Ne panique pas. Ta mère et moi allons venir. Tout va s'arranger, d'accord.

Ulrich acquiesça d'une toute petite voix.

Didier entendit un grésillement.

— Ulrich ?

— Monsieur Gastrier ?

Une voix d'homme, un agent de police sans doute.

Didier eut la confirmation qu'Ulrich était en garde à vue. Il avait été arrêté avec deux autres garçons plus âgés que lui. Didier dit qu'il souhaitait être présent ainsi que sa femme lorsqu'on interrogerait leur fils.

Judith fut furieuse lorsqu'il lui annonça cette triste nouvelle. Elle lui cria que c'était de sa faute et qu'il aurait dû faire quelque chose. Didier se sentait tendu, anxieux.

— Et faire quoi, Bon Dieu ?

Il ne voulait pas s'énerver, mais l'histoire lui chauffait les oreilles.

Didier avait envie de mordre. La situation lui échappait et voilà qu'on l'accusait d'en être responsable.

Il prit un coussin et l'envoya voltiger contre le mur.

— Ça, c'est la meilleure ! Ça fait des semaines que je me fais du mouron et que toi tu fermes les yeux et ce serait de ma faute !

Il essaya de se reprendre, se ressaisir. Il se passa une main dans les cheveux et sortit de la pièce.

Bordel, Ulrich, leur fils en garde à vue, au commissariat !

On lui avait dit que ce n'était rien et qu'il serait relâché sans doute dans une journée. Il était accusé d'une potentielle agression sur une personne mineure. Didier avait ouvert des yeux ronds. Ulrich, frapper quelqu'un ? Leur fils ne ferait pas de mal à une mouche. Tout ça, c'était à cause des sales types qu'il fréquentait.

Bon sang, dans quel borbier s'était-il enfoncé et comment allaient-ils le tirer de là ? Didier alla dans la cuisine se prendre un café. Mais il avait envie d'autre chose, d'un remontant. Ni lui ni Judith ne fermeraient l'œil de la nuit. Il comprit que la soi-disant nonchalance de son épouse était une armure pour cacher son angoisse. Didier cogna le poing sur la table. Elle avait toujours été comme ça. Elle faisait comme si tout allait bien et, en réalité, à l'intérieur elle cuisait de peur.

Bon sang, elle n'avait pas besoin de se comporter comme ça avec lui. Mais c'était une habitude et elle n'y pouvait rien. Seulement, l'armure

commençait à se fissurer. Elle montrait des signes d'inquiétude tangibles. Elle ne pouvait plus faire semblant.

Didier se prépara un café. L'interrogatoire aurait lieu dans une heure. Il devait sans doute appeler Ulrich, le rassurer, lui dire que tout allait bien. Mais on avait dû lui confisquer son Smartphone. Qu'est-ce qu'il pouvait faire, se rendre à la gendarmerie et demander à rencontrer son fils ? Il navigua sur Internet pour s'informer. Judith vint s'asseoir à côté de lui. Il s'aperçut qu'il pouvait aller voir son fils et être présent lors de la garde à vue. Didier se sentait en état de choc. Mais ils pouvaient tous les deux être là pour lui.

Il aurait dû suivre son fils, il aurait dû se renseigner, mener une enquête. En garde à vue, Bon Dieu ! Il savait que quelque chose n'allait pas et il n'avait rien fait. Est-ce qu'il devrait payer un avocat à son fils ? Et puis quoi ensuite ? Si Ulrich revenait sans avoir d'autres ennuis, il fallait qu'il arrête de fréquenter ces sales types. Seize ans et sous l'inculpation d'un délit pour coups et blessures ! Un garçon doux comme un agneau.

Il n'y avait pas à hésiter. Il le ferait. Il irait voir ce que son fils fabriquait sur les réseaux sociaux. Il en

saurait plus sur les salopards qui avaient entraîné Ulrich là-dedans. Le cas classique, des gars plus âgés qui l'avaient conduit sur la mauvaise pente. Il n'était jamais trop tôt pour commencer à faire des conneries. Une pensée en induisant une autre, Didier se souvint de ce que lui avait dit son fils.

Tu crois qu'ils me refilent de la drogue ?

Et bien sûr, il avait cru que non. Maintenant, il s'en mordait les doigts, il devait savoir. Didier sortit de la cuisine et monta les escaliers. Il ignora Judith qui lui demanda ce qu'il faisait. En temps normal, il ne se serait jamais permis de fouiller dans la chambre de son fils.

Et s'il en trouvait qu'est-ce qu'il ferait ? Didier n'y avait pas encore pensé. Il ouvrit la porte. Aux premiers abords, il entra dans une chambre d'adolescent normal. Il regarda dans les tiroirs, sous le lit, dans les vêtements, derrière les cd, sous l'oreiller, les couvertures. Il souleva même le matelas. Il fit chou blanc. Mais ça ne voulait rien dire. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta. Didier resta debout au milieu de la pièce. Il sentait que quelque chose lui échappait. Ses yeux se posèrent sur le sac d'école de son fils.

Il l'ouvrit et le vida. Les livres et les cahiers dégringolèrent sur la moquette. Didier les feuilleta un par un. Il n'y trouva rien de spécial et à sa grande surprise, les notes des devoirs étaient bonnes. Il en fut bien étonné. Il avait cru que son travail au lycée s'en ferait ressentir, mais il semblait que ce ne fut pas le cas. Il ignorait comment c'était possible et s'aperçut qu'il s'en fichait comme d'une prune. Il pouvait bien s'inquiéter de ses résultats scolaires quand tout allait bien.

Mais actuellement il y avait plus grave. Il fouilla toutes les poches. Rien. Didier savait qu'il ne cherchait pas juste de la drogue. Une arme, un couteau. Il se massa les tempes. Il en était arrivé là, à croire que son fils se baladait avec un couteau. Il essaya de se raisonner en se rappelait que lui aussi avait un petit couteau. Oui, mais c'était un canif et ce qu'il espérait trouver était plus grand avec une lame bien plus aiguisée.

Didier abandonna le sac. Il retourna vers l'armoire. Il l'ouvrit puis se baissa. Le fond était sombre et évidemment, il ne voyait rien. Bien pratique pour y fourrer quelque chose. Soudain, il sentit quelque chose piquer un de ses doigts. Didier retira sa main. La pointe de quelque chose l'avait

touché. Son doigt saignait. Il tendit l'autre main et agrippa un objet, un manche assez petit. Il sortit son bras et regarda. Dans sa main, il tenait un couteau. Didier le fixa, n'en croyant pas ses yeux.

Chapitre 10

Didier entendit du bruit. Il se retourna et aperçut Judith dans le couloir qui le regardait. Elle semblait triste. Il lui montra le couteau. Elle ne dit rien. Judith paraissait abattue.

Elle s'accouda au montant de la porte.

— Tu avais raison. J'aurais dû t'écouter. Je me suis fait croire que ça ne pouvait pas être si grave que ça et voilà le résultat.

Mais Didier ne fit pas attention à ses paroles. Il examinait sa trouvaille. Il retint un rire nerveux. Ses yeux se posèrent sur le manche. Un prénom et une initiale étaient inscrits dessus : Justin C.

Didier se leva. C'était le nom de celui qui possédait ce couteau. Il l'avait donné à Ulrich. Il se sentit bouillir. Il fixa le nom comme s'il essayait de le mémoriser. Il sourit. Une lueur apparaissait dans tout ce merdier. Il fallait qu'il mette la main sur ce type. Il rangea le couteau dans la poche de son pantalon. Il avait un moyen de le trouver. Et qu'est-ce qu'il ferait ensuite ? Lui casser la figure ? Le menacer des pires représailles s'il s'approchait encore de son fils ? Peut-être pas, mais il pouvait bien se renseigner sur

ce gars et voir s'il n'avait pas des choses à se reprocher.

Pour une fois, ces foutus réseaux sociaux allaient peut-être l'aider. Ou peut-être, l'entraîner dans le trou noir où était tombé son fils. En tout cas, il avait trouvé une occasion en or d'aller consulter ce qu'il y avait sur sa page *Facebook*.

Judith n'était plus là. Il sortit dans le couloir et descendit les escaliers. Il la trouva devant l'ordinateur.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— À ton avis, je suis sur *Facebook*. J'ai trouvé la page d'Ulrich, viens voir !

Apparemment, Judith avait eu la même idée que lui. Il s'approcha.

Il vit une page *Facebook*. Visiblement, Ulrich avait beaucoup d'amis. Leur parlait-il d'eux ? Que pouvait-il bien dire ? Il se pencha par-dessus l'épaule de Judith et regarda. Bon sang, c'était quoi ça ?

Il aperçut des photos défiler. Ulrich avec des gars plus âgés que lui. Il paraissait bien s'amuser.

— Est-ce qu'on a leurs noms ?

Judith vérifia :

— Non, des pseudos.

Elle semblait familière avec le fonctionnement de *Facebook*. Lui n'y était jamais allé.

Il regarda des images, son fils s'éclatait avec des garçons, buvait de l'alcool. Bordel, il venait d'avoir seize ans.

Didier se sentit écoeuré. Tout le monde pouvait savoir ce que faisait son fils, sauf lui. La vie se faisait sur les réseaux sociaux maintenant, plus dans la réalité. Il devait aussi poster ses photos sur Instagram.

— Essaie de voir si tu ne repères pas un mec qui s'appelle Justin C.

Judith hocha la tête.

Il regarda les noms de ceux qui commentaient. Le type au couteau s'y trouvait certainement. Et après avoir consulté la liste de ses relations, il tomba sur un Justin Cerniot. Didier crispa les poings. C'était lui.

— Tu penses que c'est lui ?

Judith cliqua sur le nom. Ils arrivèrent sur sa page.

Didier ne vit rien d'alarmant sur la page du jeune homme. Trop occupé à chercher le type, il n'avait pas pris garde aux commentaires. Didier le regretta. Il aurait eu un avant-goût de ce qui

l'attendait et il ne serait pas allé sur la page. Le type avait dix-neuf ans.

Didier se demanda pourquoi un type de cet âge s'intéressait à son fils, un garçon qui venait d'avoir seize ans. Des perspectives répugnantes naquirent dans son esprit. Il frissonna. Didier s'aperçut que Judith était tendue. Il ne faisait pas attention à ce qu'ils regardaient. Il fixait le clavier, perdu dans de sombres pensées.

Judith visitait une page sur *Facebook*.

— Bizarre, on dirait que ce Justin est juste un fêtard qui aime s'éclater.

— C'est peut-être ce qu'il est.

Judith ne paraissait pas convaincue.

— Que fait Ulrich avec ce type ?

Didier s'aperçut qu'il venait de se questionner à haute voix.

— Le frisson de l'interdit, sans doute. Les ados adorent ça. Pourquoi crois-tu qu'ils se mettent si facilement en danger ?

Didier entendait la colère dans la voix de Judith.

— Est-ce que tu as vu les trucs débiles, les défis qu'ils font à cause des applis ?

Didier secoua la tête.

— Ils mettent leur vie inutilement en danger !

Elle criait presque. Didier la prit dans ses bras.
Elle leva les yeux et le regarda.

— Il faut qu'on sauve notre fils des griffes de ce
salaud.

Didier opina.

Ils se préparèrent. Didier était fébrile. Il jeta un
œil vers Judith. Elle était nerveuse, même si elle
essayait de faire bonne figure. Il pouvait voir qu'elle
ne souhaitait absolument pas subir cette épreuve.
Lui non plus ne s'en sentait pas la force. Ils sortirent
de la maison, après avoir éteint les lumières et fermé
la porte.

Ils prirent la voiture. Ils arrivèrent au
commissariat bien trop vite. Didier enleva sa
ceinture. Judith lui saisit la main. Elle avait peur. Lui
non plus n'en menait pas large.

Chapitre 11

Ils durent attendre dans une petite pièce. Alors que Didier commençait à trouver le temps long, Judith se leva de sa chaise comme un ressort.

Surpris, Didier suivit le mouvement.

— Judith ?

Elle ne lui répondit pas.

Il la vit s'avancer vers la porte d'un air déterminé. Ses yeux brillaient de colère.

— Judith ! Judith !

Elle courut hors de la pièce.

Didier entendit des cris et un bruit de cavalcade, une altercation. Il se précipita et se figea. Judith s'en prenait à un jeune homme. Remis de sa surprise, Didier l'empoigna pour l'emmener.

— Judith ! Tu es folle ! Judith !

— C'est lui, c'est ce Justin, ce petit misérable !
C'est à cause de lui que notre fils est dans cette situation !

Didier la ramena dans le local où ils attendaient. Judith récupéra peu à peu. Un agent vint peu après et leur dit de le suivre. Ils arrivèrent dans une pièce où se trouvait Ulrich. Judith le prit dans ses bras.

Un policier entra. Il leur demanda si leur fils souhaitait un avocat. Judith répondit que ce n'était pas nécessaire pour l'instant. L'interrogatoire commença.

Didier se sentit soulagé, lorsque la garde à vue d'Ulrich se termina et qu'il put revenir à la maison. Il regarda vers Judith. Elle paraissait renfrognée. Ce n'était pas une partie de plaisir et il la comprenait. Mais tout avait l'air de s'arranger. Seulement, il ne savait pas du tout quoi dire à leur fils. Le cas n'était pas aussi grave qu'il l'avait cru. Ulrich avait agi en légitime défense. Il était donc relâché et n'encourait aucune peine.

Mais il fallait en apprendre plus sur ce couteau. Peut-être que ce type le lui avait juste offert en cadeau ? Ils sortirent du commissariat. Quelques minutes plus tard, ils repartaient avec leur fils. Le trajet fut silencieux. Ils arrivèrent à la maison. Ils enlevèrent tous leurs manteaux et se rendirent dans le salon. Pas un mot ne fut échangé. Mais Didier sentait que sa tête était prête à éclater.

Ulrich restait muet. Judith paraissait fâchée. Didier soupira.

— Tu veux parler de ce qui s'est passé ?

— C'était de la légitime défense, Papa. Ce gars m'a attaqué.

— Comment t'es-tu retrouvé dans ce pétrin, à te battre avec quelqu'un ? Et quel âge avait-il ce type ?

Ulrich soupira.

— Je n'en sais rien, dix-huit ans peut-être.

— Tu peux me dire ce qui s'est vraiment passé ?

— Une fête qui a mal tourné, c'est tout.

— Une fête ? Avec de l'alcool ?

— Oui, et alors ?

— Tu es mineur, Ulrich. Tu n'es pas censé boire de l'alcool.

Didier vit son fils s'affaisser.

— Et tu ne devrais pas te battre avec des gens bien plus âgés que toi. Tu as véritablement eu beaucoup de chance de t'en sortir sans aucune sanction. Tu n'as vraiment pas l'air de t'en rendre compte.

Ulrich soupira. Il vit une profonde tristesse sur son visage.

— Pardon, Papa.

Didier se retourna.

— Tu resteras dans ta chambre et tu n’as pas le droit d’accéder à l’ordinateur. Donne-moi ton Smartphone !

Ulrich parut hésiter. Il le prit et le lui tendit.

Didier essaya de masquer la frustration qu’il ressentait. Tout dans cela lui semblait absurde, grotesque, le genre de problème qui ne devrait arriver qu’aux autres.

Son propre fils, se retrouver dans une bagarre puis amené au commissariat ! Qu’est-ce qui ne tournait pas rond ?

— Tu t’es vraiment comporté comme un petit crétin !

Ulrich ne répondit pas.

Didier eut soudain envie de le frapper et de le secouer. Quel petit con ! Mais Judith ne l’aurait pas laissé faire. Quoique ? Elle paraissait furieuse. Il savait que sa colère n’était pas vraiment tournée vers son fils, mais vers lui-même pour n’avoir rien fait pour empêcher cette hécatombe. Il regarda l’adolescent. Il soupira. Enfin, tout finissait bien. Le dénouement aurait pu être bien pire. Et il n’y avait pas songé, mais son fils aurait pu être blessé lui aussi dans cette altercation où il avait dû frapper

quelqu'un. Après tout, lui aussi en aurait fait tout autant.

— Il y a des choses dont nous aurions besoin de parler. J'ai trouvé un couteau dans ta chambre.

Ulrich ne se rebiffa même pas en apprenant qu'ils avaient fouillé ses affaires sans sa permission. Didier se rendit compte que le garçon devait être épuisé. Il se détourna et décida de le laisser tranquille.

— C'est un ami qui me l'a donné.

— Un ami ? Et l'on peut lui faire confiance ?

Qu'est-ce que tu sais vraiment de lui ?

Didier regarda son fils se rencogner.

— C'est vraiment un drôle d'oiseau. Où est-ce que tu l'as rencontré ?

— Sur *Facebook*.

— Je voulais dire, dans la réalité, Ulrich. Où est-ce que vous vous êtes rencontrés ?

— À une soirée qu'il donnait chez lui, dans son appartement.

— Chez lui ? C'était quand ?

— Il y a un peu plus de trois semaines.

— Qu'est-ce que vous faisiez ? Qui c'était le type qui t'a frappé ? Est-ce que lui et ton ami se connaissaient ?

Didier se rendit compte de ce qu'il était en train de faire. Son fils devait être exténué. Ce pauvre gosse n'avait que seize ans et il venait de rester une journée en garde à vue dans un commissariat.

— On en reparlera plus tard.

Didier ne reçut pas de réponse. À ce moment-là, la situation s'envenima.

Chapitre 12

Didier sentit que son épouse était en colère. Judith l'engueula.

— Qu'est-ce qui t'a pris de faire une bêtise pareille ? Nous t'avons élevé mieux que ça !

Didier la regarda, effaré. Il ne s'était pas attendu à un tel éclat de sa part. Il se rappelait encore la légèreté avec laquelle elle avait réagi aux évènements.

— Te retrouver en garde à vue au commissariat ! Comment as-tu pu te mettre dans cette situation ?

Elle criait.

— Pourquoi est-ce que tu traînes avec de tels voyous ?

— Ce ne sont pas des voyous, maman !

Ulrich avait hurlé. Le climat s'envenimait salement.

Judith s'approcha et le secoua.

— Ah oui ? Ah oui. ? Tu es complètement naïf, Ulrich ? Tu trouves normal qu'un gars de son âge s'intéresse à un garçon plus jeune que lui ? Est-ce que tu es stupide à ce point ?

Ulrich ne répondait pas, trop abasourdi.

— Tu veux devenir un voyou, un drogué ?
Devenir une épave ? Te retrouver en prison avant
d'avoir vingt ans ? Parce que c'est ce qui te pend au
nez !

Didier s'interposa tant bien que mal.

— Judith, ça suffit !

Elle lui jeta un regard venimeux.

Elle s'écarta et se détourna.

— Merde !

Didier la fixa, éberlué. Depuis quand disait-elle
des injures devant leur fils ? Qu'est-ce qui lui
prenait ?

— Va dans ta chambre, je ne veux plus te voir !

Ulrich monta les escaliers quatre à quatre sans
se retourner.

Didier n'en revenait pas. Que se passait-il ?

Judith alla jusqu'au bar. Didier la suivit. Elle
sortit une bouteille.

— Judith, ce n'est pas le moment. Nous
devrions peut-être continuer à lui parler.

Elle se tourna vers lui, un regard enflammé de
rage.

— Lui parler ? Lui parler de quoi ? La situation
est claire, non ?

Elle prit un verre et le posa avec la bouteille sur la petite table du salon.

— Tu ne penses pas plutôt qu'on devrait aller se coucher ?

Judith ne répondit pas. Elle se servit une bonne rasade. Didier vit qu'elle avait sorti une bouteille de whisky. Il se sentit irrité. Il trouvait que son épouse se comportait de manière stupide et irresponsable.

— C'est ce que tu veux vraiment faire ? Te saouler ? Après la petite scène que tu nous as faite ?

Elle leva les yeux vers lui.

— Bon sang ! Comment peux-tu rester aussi calme ? Notre fils aurait pu finir en prison.

— Non, il a agi en légitime défense. Un gars l'a agressé et il s'est défendu.

Judith but une gorgée de whisky.

— Et si l'on parlait de tout ça ? Prends un verre avec moi ! Tu ne vas pas me laisser boire toute seule ?

— Ce n'est pas raisonnable.

Judith le regarda avec du mépris.

— C'est ce que tu voudrais qu'on fasse ? Qu'on aille se coucher, qu'on oublie ce qui s'est passé, qu'on fasse comme si de rien n'était ?

Elle posa son verre et se mit la tête entre les mains.

— Bon sang, Didier ! Notre fils a seize ans ! Seize ans ! Cela ne devrait pas se produire à cet âge.

Ce dernier s'approcha et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Ce n'est pas si grave, voyons.

— Pourquoi n'est-il pas resté ami avec Lucas ? Rien de tout cela ne serait advenu.

Didier se retint de lui rappeler qu'elle avait accusé le garçon d'avoir calomnié Ulrich et qu'elle ne voulait plus que leur fils le voie. Judith poussa un long soupir.

— Je n'aurais peut-être pas dû m'énerver ainsi. Le pauvre est déjà resté toute une journée au commissariat. Et voilà qu'en plus je lui saute dessus comme une furie.

Elle eut un rire sans joie.

Didier lui sourit.

— En réalité, je ne me vois pas aller dormir comme si de rien n'était.

— Moi, non plus.

— J'ai dû lui foutre une frousse épouvantable. C'est juste que c'est horriblement frustrant. C'est

comme si sa vie n'était déjà plus avec nous, mais avec d'autres gens, comme ceux qui sont sur les réseaux sociaux, des inconnus. Comme si tous ces gens comptaient plus pour lui que nous.

Didier songea qu'elle avait mis le doigt sur quelque chose.

Judith posa son verre et se tourna complètement vers lui.

— Imagine qu'il tombe sur une de ces applis qui poussent les adolescents à jouer à des défis dangereux ? Qu'est-ce que nous pourrions faire ?

Didier secoua la tête. Il n'en avait pas la moindre idée. Il se sentait fatigué, mais il n'éprouvait aucune envie d'aller se coucher. Et aussi, il devait l'admettre, un peu perdu. Les choses ne s'arrêteraient pas là. Il devait protéger son fils, même si c'était contre son gré.

Chapitre 13

Jérôme ne décolérait pas.

— Cet abruti de Justin !

Élise lui prit la main.

— Mais c'est tant mieux pour nous, non ? Avec leur fils dans de sales draps, ils ne peuvent plus se préoccuper d'autre chose.

— Mais ce petit con va sans doute quitter Justin et les autres. Quel crétin celui-là ! C'est le meilleur moyen d'attirer l'attention sur lui. Au commissariat ! Tu ne comprends pas, ma pauvre Élise !

Il la gifla violemment.

— Misérable sotte ! Maintenant, les flics vont mener une enquête sur lui. S'ils l'arrêtent et l'interrogent, il parlera de nous.

Élise l'empoigna par le bras. Ses yeux brillaient de rage.

— Pauvre imbécile ! Dans ce cas-là, nous n'aurons qu'à le supprimer.

Jérôme reprit son calme.

— Oui, mais il faut qu'on prévienne l'Autre de ce qu'il vient de survenir.

Élise le regarda.

— Mais enfin, Jérôme. Il n'a pas à savoir ça.

Jérôme prit son portable.

— On doit Le prévenir de tout ce qui se passe.
Même si cela n'a à voir que de très loin avec notre affaire.

Élise haussa les épaules.

— Comme tu voudras, mais je ne comprends pas pourquoi tu en fais toute une montagne.

Jérôme se tourna vers elle, une lueur de fureur dans le regard.

— Stupide femme ! Tu ne devines donc pas que c'est peut-être nous qui risquons de nous faire éliminer ?

Élise le scruta dans les yeux, sidérée. Elle éclata de rire.

— Mon pauvre Jérôme. Je crois que tu exagères beaucoup.

Ce dernier secoua la tête.

— Oh, Il en a fait occire pour moins que ça.

Élise le gifla.

— Sale égoïste ! Est-ce que tu avais besoin de nous mettre en lien avec quelqu'un d'aussi dangereux ? Tu crois que je ne le sais pas ? Cet homme est un vrai sadique. Qui sait de quoi Il pourrait être vraiment capable.

Jérôme s'approcha.

— Allons, allons, ma chérie. Ce n'est pas si grave. Et puis qu'est-ce qu'il pourrait bien nous faire ? Il habite bien trop loin. Et puis nous ne sommes que des pions pour Lui. Il est bien trop occupé pour se soucier de deux êtres comme nous.

Élise se résigna.

— Bien, si tu le dis.

Chapitre 14

Pendant un moment, les choses parurent se tasser. Après avoir été consigné dans sa chambre plusieurs jours, Ulrich se présenta sous un meilleur jour. Il sembla revenir à lui. Il ne traînait plus dehors, allait se coucher tôt en semaine et restait avec lui et Judith le week-end. Didier se réjouit de ces changements. Mais au fond de lui, il était un peu sceptique par ce soudain revirement. Il n'avait pas la naïveté de s'imaginer que le fait d'avoir été puni en étant privé de sorties et d'objets technologiques tels que son Smartphone y était pour quelque chose.

Mais il voulait croire que tout allait pour le mieux, du moins se donner la chance d'y penser. Ulrich l'avait même laissé fouiller dans sa chambre. Il n'avait rien trouvé. Toute inquiétude partit lorsque le garçon lui annonça qu'il s'était réconcilié avec Lucas et qu'ils reprendraient leur lundi traditionnel.

Didier en fut content. Mais il ne pouvait s'empêcher de douter. Il se gourmanda. Il aurait dû être heureux tout simplement que les choses reviennent à la normale. Après tout, il ne devait s'agir que d'une mauvaise passade.

Didier se décida à le lui demander franchement. Il devait en avoir le cœur net. Ulrich lui assura qu'il avait coupé les ponts avec les amis qu'il s'était faits sur les réseaux sociaux. Il n'allait plus sur *Facebook*.

Didier s'en sentit soulagé.

Mais il n'était pas au bout de ses peines. Trois jours plus tard, le jeudi, Didier allait comme à son habitude le soir chercher le courrier, en rentrant du travail. Il trouva une enveloppe blanche.

Didier la retourna et vit qu'il n'y avait pas d'adresse. Plus inquiétant, ne figurait pas le cachet de la poste. Quelqu'un l'avait déposée dans la boîte en passant dans la rue. Son premier réflexe fut de la jeter. Mais la curiosité le poussa à faire l'inverse. Il vérifia s'il n'y avait pas autre chose, des prospectus, rien que de la publicité. Une fois rentré, Didier les jeta dans la poubelle. Il posa l'enveloppe sur la table de la cuisine.

Il essaya de l'ignorer, mais c'était impossible. Didier la prit et l'ouvrit. Il ne pourrait rien faire avant de savoir ce qu'elle pouvait contenir. Une seule feuille tomba. Une phrase dont chaque mot lui entra dans le cœur comme un poignard :

« Je vais tuer ton fils et je m'occuperai de toi ensuite, puis de ta femme. »

Didier sentit une sueur glacée couler sur son front. Il faillit faire tomber la lettre.

Qui l'avait mise là ? Que devait-il faire ? Il s'appuya à la table de la cuisine. Sa main tremblait. Il se poussa à garder son calme.

— Je dois me ressaisir, ce n'est pas le moment de flancher.

— Tu parles tout seul ?

Didier sursauta. Il se retourna et aperçut Judith qui l'observait.

Elle portait sa robe de chambre bleu ciel.

Judith s'approcha de lui.

— Didier, que se passe-t-il ?

Il lui montra la lettre sans hésiter.

— Regarde ce que j'ai trouvé dans notre boîte aux lettres, ce soir.

Judith la prit et la lut. Elle leva les yeux.

— Tu crois que c'est lui, ce Justin ?

Didier détestait avoir à calomnier, mais il le soupçonnait.

— Il faut appeler la police.

Didier secoua la tête.

— Non. Ça ne servirait à rien.

— Mais, Didier c'est une lettre de menaces. Il peut tuer notre fils.

— C'est pour nous faire peur, Judith.

— Et si ce n'est pas lui ? Nous sommes en train de sauter aux conclusions. Et pourquoi s'en prendrait-il à nous ?

Didier avait une petite idée sur la question. Il espérait se tromper.

Chapitre 15

Il peut être bon parfois de changer d'avis et de temps en temps, il vaut mieux se fier à sa première impression. Didier l'apprendrait bientôt à ses dépens. Mais Judith avait été tout à fait d'accord lorsqu'il lui avait annoncé qu'il irait porter plainte. Didier avait décidé finalement de montrer la lettre à la police. Il se rendit donc au commissariat.

Il se demanda s'il devait faire part de ses soupçons sur ce Justin. Mais il n'avait aucune preuve.

Et s'il en trouvait une, se dit-il.

Il secoua la tête. Il arriva au commissariat.

Didier se présenta à un agent et lui expliqua qu'il avait reçu une lettre de menace.

— Vous pouvez déposer une plainte contre X, si vous le souhaitez.

Didier protesta que ce ne serait pas suffisant.

— Écoutez, je crois que je connais le coupable. Il s'en est pris à mon fils.

— Votre fils ?

— Ulrich Gastrier. Il est déjà venu ici, il avait été arrêté pour coups et blessures. Je pense que c'est la

même personne qui l'a poussé à cet acte que celui qui a déposé cette lettre dans la boîte aux lettres.

L'agent lui dit de patienter et qu'il en référerait à un supérieur. Un type en uniforme arriva. Il serra la main de Didier. Ce dernier lui expliqua son histoire.

— Votre agent m'a suggéré de déposer une plainte contre X.

Son interlocuteur le regarda, songeur.

— Vous avez peur qu'il ne recommence. Êtes-vous sûr que c'est lui ?

Didier soupira.

— Je pense que ce Justin dont j'ai parlé à votre agent a déjà peut-être fait de la prison. Il fait sans doute partie d'un gang ou quelque chose dans ce genre.

— Nous verrons s'il y a un Justin C. dans la base de données. Nous vous recontacterons. Laissez-nous la lettre. Vous l'avez avec vous ?

Didier lui remit la feuille.

Il alla ensuite dans un bureau. Un policier lui demanda sa carte d'identité et recueillit sa déposition orale. Il tapa un procès-verbal et en donna une copie que signa Didier qui reçut ensuite un récépissé indiquant la date et la nature de l'infraction. La plainte serait transmise au procureur de la

République. Didier prit la copie et rangea sa carte d'identité. Le policier se leva et lui serra la main.

— Très bien, Monsieur Gastrier. Vous avez fait ce qu'il fallait.

Didier masqua sa surprise. Pourquoi ce type lui disait-il cela ? Puis il se rappela sa première intention qui avait été de ne pas venir porter plainte. Oui, heureusement qu'il avait changé d'avis.

— Nous vous tiendrons au courant.

Le policier poursuivit :

— Si nous l'appréhendons, il ne risque pas de recommencer. Il s'agit d'un délit punissable par la loi d'une peine d'emprisonnement de trois ans et de quarante-cinq mille euros d'amende.

Didier se sentit soulagé. Il fut content de ne pas s'être déplacé pour rien. Il sortit du bureau et prit congé. Il retourna vers sa voiture qui était garée à l'autre bout de la rue. Tout en conduisant, une désagréable sensation lui nouait la gorge. Il n'aurait pas dit que c'était de la peur, mais de l'anxiété. Didier avait l'impression d'avoir commis une erreur, et que sa première intention, de ne pas appeler la police, était la bonne. Qu'est-ce qui l'inquiétait donc ? Plus il y réfléchissait, plus tout devenait flou. Il essaya de se concentrer sur la route devant lui.

Quelqu'un klaxonna à quelques mètres derrière lui.

Didier sursauta.

Vous avez fait ce qu'il fallait, Monsieur Gastrier.

Oui, il avait fait ce qu'il fallait. Alors pourquoi Didier avait-il l'impression qu'il venait de lancer un dangereux compte à rebours et qu'il avait sans doute commis une erreur qui le mettrait lui et sa famille en danger ?

Chapitre 16

Le samedi matin, vers dix heures, Didier trouva une autre lettre en allant récupérer le courrier. Il hésita à l'ouvrir. Qu'allait-il découvrir ? Est-ce que la personne qui envoyait la missive savait qu'il s'était rendu au commissariat ? Pendant toute la nuit qui avait suivi, Didier avait mal dormi. Son mauvais pressentiment ne l'avait pas quitté. Il avait peur. Il avait deviné que le Corbeau connaissait leur adresse. Il pouvait en outre détenir sur eux d'autres informations.

Depuis la première menace, Judith appelait Ulrich plusieurs fois par jour pour être sûre que tout allait bien. Didier lui avait dit de ne pas s'inquiéter tant que ça. Mais il se faisait lui aussi un sacré mouron. Il attendait anxieusement des réponses de la police. Il avait été tenté de les joindre pour apprendre s'ils avaient du nouveau.

Didier posa la lettre qui était peut-être une nouvelle intimidation, sur la table. Il soupira et l'ouvrit. Une seule feuille pliée en deux. Des lettres découpées dans un journal.

« Je sais que tu es allé porter plainte au commissariat. Tu viens de signer ton arrêt de mort.

Je vais venir vous buter tous les trois. Mais vous ne serez pas les seuls à crever. »

Didier eut l'impression de mal respirer. Il savait que c'était possible. C'était clairement une menace de mort. Mais pourquoi ? Et qui ? Était-ce vraiment ce Justin ? Didier regarda la lettre. Il s'assit à la table et la regarda. Ne pouvait-il pas deviner qui la lui avait envoyée ? Il s'aperçut qu'il transpirait.

Il s'exhorta au calme. Cela ne servirait à rien de paniquer. C'était certainement ce que recherchait l'auteur des lettres. Didier se leva d'un jet. Et si le type les surveillait ? Il se demanda pourquoi il pensait que c'était forcément un homme. En tout cas, cette personne pouvait bien l'espionner. Didier se dirigea vers la porte. Il courut dans l'allée. La voiture, il avait garé sa voiture dehors. Est-ce qu'on aurait pu mettre un mouchard ? Il s'arrêta. Il se croyait dans un film policier, ou quoi ? Non, mais avec *Google Map* c'était un jeu d'enfant de trouver où habitait quelqu'un. Et si Ulrich avait donné leur adresse à quelqu'un lors d'une de ces fêtes ? Il se secoua. Didier décida de prendre son petit-déjeuner puis de se doucher. Il verrait ensuite lorsqu'il aurait les idées plus claires.

Il terminait de boire son café lorsque quelqu'un sonna à la porte. Didier hésita à se lever. Il entendit le pas précipité de Judith dans les escaliers.

— Non, ne va pas ouvrir !

Elle brandit son Smartphone.

— Ne t'en fais pas. C'est Élise. Elle vient de m'appeler.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Judith ne lui répondit pas et se dépêcha d'aller ouvrir. Didier se leva et les observa de la fenêtre. Il pouvait voir que leur amie était très inquiète. Il pensa se tromper, mais il croyait que ses yeux étaient rougis. Elle avait pleuré.

Didier sentit son ventre se nouer. Ses poils se hérissèrent sur sa nuque.

Il vit les deux femmes entrer. Didier se leva.

Élise accourut vers lui.

— Lucas a disparu !

Disparu ? Que voulait-elle dire ?

Élise était complètement affolée.

— Didier ! Il lui est arrivé quelque chose de grave, j'en suis sûre !

Ce dernier sentit un doigt glacer le long de sa colonne vertébrale.

« Vous ne serez pas les seuls à crever ! »

Il ne voulait pas y croire. C'était impossible. Pourquoi Lucas ? Pourquoi ? Un hurlement leur parvint.

Ulrich. C'était Ulrich !

Didier se précipita. Il grimpa les escaliers quatre à quatre. Le hurlement continuait. Didier sentait son cœur battre bien trop fort. Il devait frôler la tachycardie.

— Ulrich, on arrive ! Je suis là, mon grand !

Il traversa le couloir et parvint presque en glissant devant la chambre de son fils. Il ouvrit la porte. Ulrich se tenait à genoux, encore en pyjama, le visage ruisselant de larmes. Il hurlait, hurlait.

Didier s'approcha de lui. Il voulut l'appeler, mais sa gorge se noua. Il voyait une silhouette se découper dans l'armoire. Un corps. Élise était derrière lui avec Judith. Il leur cria de ne pas entrer.

Il avança doucement. Ulrich avait arrêté de hurler. Il restait prostré à genoux devant l'armoire. Didier vit ce qui l'avait choqué. Il pensa que c'était un cauchemar. Inconsciemment, il mit sa main devant sa bouche. Lentement, il s'approcha. Il reconnut le corps qui gisait là sous les vêtements accrochés à des cintres. C'était Lucas. Sa peau était pâle et ses yeux complètement blancs. Il était mort. Un autre

hurlement éclata derrière lui. Élise était entrée. Il entendit un fracas. Il se retourna juste à temps pour la voir étalée de tout son long. Il porta son attention sur Judith. Elle se penchait au-dessus de son amie. Didier la rejoignit. Ils aidèrent Élise à reprendre ses esprits. Judith se releva et s'éloigna. Elle parla à quelqu'un et il comprit qu'elle appelait la police.

Didier s'approcha de son fils. Il le força à se lever.

— Allez, mon grand. Viens. Il n'y a plus rien à faire.

Ulrich leva vers lui un regard vague. Didier parvint à le faire sortir de la chambre. Il essayait de ne pas réfléchir, de ne penser à rien. S'il prenait conscience de ce qui venait vraiment de se passer, il allait s'effondrer. Il avait encore à l'esprit les yeux blancs de Lucas qui eux ne pouvaient plus le voir, ne pourraient plus jamais rien voir.

Chapitre 17

La police arriva, un inspecteur, deux lieutenants et quelques agents. Didier et Judith lui expliquèrent la situation. Élise restait derrière eux, muette.

L'inspecteur leva les yeux vers elle. Il lui présenta ses condoléances.

— Nous ferons tout ce qu'il faut pour savoir ce qui est survenu à votre fils.

Il allait s'écarter lorsqu'Élise agrippa ses mains.

Ses lèvres tremblaient.

Didier détourna le regard. Peut-être devrait-il la prendre dans ses bras ? Mais tout effort lui semblait pénible. Son cerveau paraissait être au ralenti. Il s'aperçut qu'Ulrich s'était rapproché de sa mère.

L'inspecteur dit quelques mots à Élise. Il monta avec ses hommes. Il se rendit vers la chambre d'Ulrich où gisait toujours le corps de Lucas dans l'armoire.

Didier était installé avec Ulrich, Judith et Élise dans le salon. Ils entendirent du bruit à l'étage. Aucun d'eux n'osait y croire. La chambre d'Ulrich était devenue une scène de crime, comme on les montrait dans les séries policières. On allait les interroger, leur demander s'ils avaient vu quelque

chose ou quelqu'un. Que répondre ? Que leur dire ? Ils étaient tous les trois en état de choc, bien sûr. Ulrich restait assis à côté de lui. Que dire ? Que faire ? Il fallait réagir, sortir de cette forme d'engourdissement qui les laissait hébétés.

Didier n'osait pas regarder vers Élise assise sur le fauteuil à sa droite. Aurait-il dû la reconforter ? Mais que dire à une mère qui vient de trouver le cadavre de son fils ? Didier repensa à la dernière fois où il était allé chez eux. Tout semblait si agréable contrairement à maintenant. Il voyait des policiers monter et descendre les escaliers. Il devait se secouer, réfléchir à ce qu'il faudrait leur dire. Mais ils n'avaient rien vu, rien entendu. Il fallait leur montrer la lettre, leur parler de Justin C.

Il sentait la présence d'Ulrich juste à côté de lui. Il voulut lever la main pour la poser sur son épaule et le reconforter, mais elle lui paraissait peser des tonnes. Un policier descendit et vint vers eux. Il se dirigea vers Élise.

Elle ne réagit pas. En état de choc. Elle ne pleurait pas.

L'agent, un type d'une quarantaine d'années, s'approcha d'elle.

— Madame...

Il lui toucha l'épaule.

— Je sais que c'est dur. Mais je dois vous poser quelques questions, ainsi qu'à vos amis.

Il s'exprimait doucement.

— Il faudrait que je puisse parler aussi à votre mari. Il faudrait le mettre au courant de la situation.

Didier faillit se frapper le front. Bon sang ! Comment avait-il pu oublier ? C'était certainement la première chose qu'ils auraient dû faire. Quelqu'un entra à ce moment-là. Des hommes descendirent lentement. Didier d'où il était, pouvait les voir. Ils emportaient le corps de Lucas. Il sentit ses entrailles se resserrer violemment. Il ne pouvait voir son corps, mais il le devinait dans la housse fermée d'une fermeture éclair. Ils allaient l'amener pour le faire examiner par un médecin légiste. C'était certainement le gars en blouse blanche qui était arrivé tout à l'heure. Didier n'y avait pas pris garde. Il avait l'impression de sortir d'un mauvais rêve. Il se sentait tout ankylosé, comme si on l'avait assommé.

À côté de lui, l'agent continuait de parler à Élise. Didier pensa que c'était pour détourner l'attention. Il lui parlait de son mari. Pauvre Jérôme. Quel désastre lorsqu'il apprendrait la nouvelle ! Que pouvait-il faire pour le soutenir ? Sa gorge sèche tout

à coup. Une envie de remuer, de se déplacer, de faire quelque chose n'importe quoi. Ulrich restait prostré. Il n'avait pas bougé, n'avait rien dit depuis qu'ils étaient là tous les quatre, assis dans le canapé.

L'agent aida Élise à se lever. Didier l'entendit lui demander leur numéro de téléphone ou celui de Jérôme. Il sentait qu'il fallait dire ou faire quelque chose. Mais il n'arrivait pas à savoir.

— Monsieur Gastrier ?

Didier sursauta. Il se força à lever les yeux. Il ne se sentait pas très bien. Il avait froid.

— Je viens de contacter le mari de cette dame. Je vais les interroger tous les deux chez eux. L'inspecteur va venir vous voir.

Didier hocha la tête. Il voulut ouvrir la bouche, mais il avait l'impression que ses lèvres étaient collées.

Il sentit Judith se lever. Ulrich ne fit pas un mouvement.

— Je vais faire du café.

Lui, il souhaitait quelque chose de bien plus fort. Mais il aurait besoin de toute sa lucidité.

Chapitre 18

Un policier descendit les escaliers pour les retrouver dans le salon. Il leur apprit que l'inspecteur allait arriver. Judith revenait avec un plateau sur lequel étaient juchées plusieurs tasses de café. L'agent prit une chaise et vint s'asseoir devant eux. Il allait ouvrir la bouche lorsqu'Ulrich se leva.

— Je voudrais aller dans la chambre.

Le policier secoua la tête.

— C'est impossible. Cette chambre est devenue le lieu d'un crime et d'une enquête. Personne ne doit y entrer, à part nous.

Ulrich resta bêtement debout. Finalement, il s'assit. Il tritura ses doigts nerveusement.

Il prit sa tasse de café et but un petit peu.

L'inspecteur arriva. Il les salua et s'assit.

— Je sais que vous devez être tous les trois très secoués par ce qui vient d'arriver. Mais je dois vous poser quelques questions.

Le téléphone de l'autre policier sonna. Il sortit pour aller répondre.

Didier le regarda. L'inspecteur connaissait l'heure approximative de la mort de Lucas, puisque le médecin légiste l'avait donnée. Qu'allaient-ils donc

découvrir ? Avaient-ils déjà des indices ? Son cerveau tout à l'heure tout hébété se mettait à tourner à plein régime, beaucoup trop bien, en fait. Il se redressa et essaya de se contenir.

— Est-ce qu'un de vous a entendu quelque chose cette nuit ?

Ils secouèrent tous les trois la tête. L'inspecteur reporta son attention sur Ulrich. Didier devina ce que le policier devait penser. Si quelqu'un était entré dans sa chambre, il l'aurait entendu.

— Ulrich, détends-toi. Personne ne t'accuse de quoi que ce soit. Je cherche juste à savoir ce qui s'est passé.

Ce dernier hocha la tête.

— Je... Je ferai ce que je peux, inspecteur.

— Peux-tu nous dire ce qui s'est passé ?

— Je me suis réveillé ce matin. J'ai ouvert l'armoire.

— Tu n'as pas senti une odeur suspecte ?

— Non, mais je venais de me réveiller.

— Très bien. Donc, tu as ouvert l'armoire et ensuite...

Ulrich pressait ses mains sur ses genoux. Didier aurait voulu faire quelque chose pour le reconforter ou mieux, être interrogé à sa place. Mais

ce n'était pas lui qui avait découvert le corps. La porte d'entrée s'ouvrit. L'autre policier entra et informa que son collègue était bien arrivé chez les parents de la victime et que tout était sous contrôle.

Didier fut soulagé d'apprendre qu'ils allaient bien tous les deux, aussi bien que possible en de telles circonstances. Il ne savait pas ce qu'il aurait fait s'il avait été à leur place.

L'inspecteur le remercia. Il reporta son attention sur Ulrich.

— Où en étions-nous ? Ah oui, tu as ouvert l'armoire.

— Je l'ai vu. Lucas. Il saignait.

Ulrich se mit à pleurer. Judith se leva.

— Inspecteur, mon fils a subi une épreuve difficile. Vous ne pourriez pas revenir l'interroger plus tard ?

L'inspecteur soupira.

— Très bien. Mais il y a quelque chose qui cloche. Il faudrait savoir pourquoi votre fils n'a rien entendu alors qu'il est clair que le corps a été emmené dans sa chambre. Et pourquoi l'ont-ils mis dans son armoire ? Au vu de ce que nous avons trouvé, il n'a pas été tué ici.

L'inspecteur parut réfléchir.

— Nous allons interroger ses parents pour essayer d'en connaître plus sur son emploi du temps dans les dernières heures. Nous saurons peut-être qui il a rencontré et pourquoi on avait une bonne raison de le tuer.

Ils allaient sans doute mettre des scellés, au moins sur la chambre d'Ulrich, puisque c'était là qu'ils avaient découvert le corps de Lucas.

Finalement, les policiers s'en allèrent.

Au bout de quelques minutes de silence, Judith prit Didier par le bras et l'emmena dans la cuisine.

— Tu aurais dû lui parler des lettres et de ce Justin C.

— Judith, nous ne savons même pas s'il y a un rapport entre ce qui vient de se passer et lui.

Didier eut l'impression d'avoir un poids immense sur les épaules.

— Mais on ne peut pas lui cacher cette information.

Didier soupira. Il s'en doutait bien.

— Dans la dernière lettre, ils ont menacé de nous tuer. Si tu n'y vas pas, c'est moi qui le ferai.

Didier alla prendre la dernière lettre.

— Je te l'ai déjà dit, Judith. On ne sait même pas si c'est lui qui nous envoie ces lettres.

— Et qui d'autre cela pourrait-il être ?

Didier secoua la tête. Il s'apprêtait à aller s'habiller pour sortir, mais Judith le retint.

— Mange quelque chose, au moins.

C'est ce qu'ils firent. Ulrich vint les rejoindre en traînant les pieds. Judith se leva et le prit dans ses bras. Didier les regarda et se demanda ce qui pourrait leur arriver de pire.

Chapitre 19

Didier s'apprêtait à aller prendre sa voiture, lorsque son portable tintinnabula. Il le sortit de sa poche. Un appel du commissariat.

— Allo ?

— Monsieur Gastrier ? Inspecteur Duseuil.

— Vous avez du nouveau ?

— Nous nous sommes renseignés sur ce Justin C. Il semble bien que son casier judiciaire ne soit pas vierge. Il a fait de la prison pour des petits délits. Mais ce ne peut pas être lui qui vous a envoyé ces lettres.

Didier sentit une sueur glacée sur son front.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Il est actuellement inculpé pour avoir agressé quelqu'un. Nous allons pousser les recherches. Nous allons regarder si d'autres criminels pourraient être l'auteur de ces lettres.

— Alors ce n'est pas lui ?

— Je crains bien que non. Nous vous tiendrons au courant, Monsieur Gastrier.

— Très bien. Merci, inspecteur.

Didier coupa la communication. Il sentit ses jambes trembloter. Il devait s'asseoir. Il s'adossa

contre un mur. Bon sang, que se passait-il ? Qui s'acharnait ainsi sur lui et ceux qu'il connaissait ?

Des cris lui parvinrent. Didier tourna un regard hébété. Son cerveau enregistra qu'on hurlait son prénom. Il aperçut Jérôme qui arrivait vers lui.

— Didier ? C'est quoi ce bordel ?

Son ami avait l'air furieux.

— Des policiers sont venus. Ils m'ont dit qu'on avait retrouvé Lucas chez toi. Qu'il était... était...

Sa bouche s'ouvrit toute grande. Des larmes roulèrent sur ses joues.

Didier le regarda, assommé. Il s'approcha et voulut poser une main sur son épaule.

Jérôme recula.

— Ne me touche pas, salopard ! C'est peut-être ton fils qui l'a tué !

Didier en fut estomaqué. Il savait que c'était sans doute la douleur qui le faisait délirer. Mais c'était dur d'entendre cela.

À sa grande surprise, Jérôme l'agrippa par son pull.

— Qu'est-ce que ton fils lui a fait, hein ? Pourquoi ils se sont séparés, hein ? C'est un bon sang de hasard, si on le retrouve dans sa chambre, hein ?

Il leva le poing comme pour le frapper. Didier recula.

— Jérôme, calme-toi !

Didier regarda derrière Jérôme. Il aperçut Élise qui se tenait à quelques mètres d'eux.

— Jérôme, ça suffit !

Des gens autour d'eux s'étaient arrêtés et les observaient. Jérôme se détourna de Didier.

— C'est le fils de ce salopard qui a tué notre Lucas, bon Dieu de merde !

Didier fit tous les efforts possibles pour se contenir. Accuser ainsi son fils !

— Et Ulrich, le pauvre, tu crois que ça lui a fait plaisir de trouver le corps de son meilleur ami dans l'armoire !

Jérôme parut se calmer.

Il s'approcha de Didier.

— Je vais me tenir au courant de l'enquête. Si jamais il y a une seule preuve ou le moindre indice que ton fils est pour quelque chose dans la mort de Lucas, je m'occuperai de lui.

— Alors, il faudra passer sur moi, Jérôme.

Didier se retourna. Judith se tenait debout, les bras croisés.

— J'ai tout entendu. Jérôme, si tu veux t'en prendre à Ulrich, je ne te laisserai pas faire. Et pour l'instant, il est lui aussi victime de ce qui se passe.

Jérôme la regarda avec hargne. Judith parut l'ignorer et s'approcha.

— Je pensais venir chez vous, t'offrir mes condoléances.

— Je ne veux pas de tes condoléances, Judith. Tu es peut-être la mère de l'assassin de mon fils. Alors tu peux bien les garder. Et tu n'es plus la bienvenue chez nous, ton mari non plus. Quant à Ulrich, qu'il ne s'approche pas de notre maison. Dis-lui que je ne veux plus le voir.

Judith ne sembla pas impressionnée. Ou si elle l'était, elle avait décidé de ne pas le montrer.

— Je lui transmettrai le message.

Élise rejoignit son époux.

— Viens, nous ferions mieux de rentrer.

Didier pouvait voir qu'elle avait pleuré. Jérôme leur jeta un dernier regard. Ils partirent tous les deux. Didier resta planté à fixer ses deux amis s'éloigner. Judith vint à côté de lui.

— Viens, rentrons.

Il hocha la tête. Il referma la porte derrière eux.

Chapitre 20

Didier regarda la maison, le pavillon. Il se souvint du jour où ils avaient emménagé un peu après la naissance d'Ulrich. Il leur avait paru superbe, un lieu idéal où vivre en famille. À cette époque, il n'aurait jamais pu imaginer le drame qui venait de leur tomber dessus. Le soir, ils s'étaient couchés tôt, trop claqués par cette journée à tout installer et déballer les cartons. Le lendemain soir, ils avaient fêté leur premier jour dans leur nouvelle maison, leur foyer.

Ils avaient pris un apéritif, bu plusieurs verres. Le jour suivant, ils avaient fait la connaissance de ceux qui deviendraient de véritables amis : Élise et Jérôme.

Au début, il avait craint qu'il ne s'agisse de deux casse-pieds. Des gens comme ça qui viendraient sans cesse les voir. Ça lui rappelait le personnage de Séraphin Lampion dans une bande-dessinée de *Tintin* qu'il aimait beaucoup lire quand il était petit. Mais en fait, ils étaient vraiment sympathiques. Lui et Didier en avaient ri par la suite. Ils étaient venus, quelques jours plus tard. Didier s'en souvenait comme si c'était hier. Ils les avaient

accueillis à bras ouverts dans leur maison. Ulrich allait avoir bientôt deux ans, à cette époque. C'était à partir de ce jour que les deux enfants avaient lié une forte amitié. Didier les revoyait tous les deux en train de rire et de s'amuser ensemble. Il se rappelait Jérôme sans cheveux gris, toujours sa bonne bouille, son sourire, son air jovial qui lui avaient tout de suite plu. À partir de là, les deux couples étaient devenus amis. Les uns allaient chez les autres.

Didier soupira. Il n'arrivait pas à y croire. La scène de tout à l'heure lui paraissait surréaliste. Est-ce que tous ces moments de bonheur étaient vraiment terminés ? Ses yeux se posèrent sur la chambre d'Ulrich. Bien sûr, celui-ci ne pourrait plus y entrer.

Qu'allaient-ils faire ? Ils ne pouvaient plus demeurer là, après ce qui s'était passé. Mais il ne pouvait se décider à partir après la querelle avec Jérôme.

Il s'aperçut que Judith restait bien silencieuse.

— À quoi penses-tu ?

Elle leva les yeux vers lui.

— Tu crois que quelqu'un en parlera dans les médias. C'est ce qui arrive en général, non ?

Non, il n'y avait pas songé et avec Internet...

Elle paraissait contrariée.

Il n'avait pas envisagé que d'une manière ou d'une autre, cela se saurait.

— Quelqu'un a forcément vu les flics débarquer ici. Imagine un peu ce qu'on pourrait dire ? Ça va être sur la Toile.

Didier préféra ne pas penser aux conneries qu'on pourrait dire sur les réseaux sociaux.

— Si Jérôme croit qu'Ulrich peut être coupable, il ne sera pas le seul à avoir cette lubie et à aller le gueuler sur Internet. Il y a forcément un imbécile qui va aller mettre des photos ou je ne sais quoi.

Didier savait qu'elle avait raison.

— Je sais, on va emmener Ulrich chez mes parents. Il y restera quelques jours. De toute façon, il n'est pas en état de reprendre le lycée.

— Au fait, où est-il ?

Didier avait posé cette question à tout hasard. Il s'aperçut qu'il n'entendait absolument rien dans la maison.

Ils se précipitèrent à l'étage. Ils firent le tour du pavillon et l'appelèrent.

— Il n'est pas là.

Aucun des deux ne voulait l'exprimer à haute voix, mais ils craignaient le pire.

Où avait-il bien pu aller ?

— Réfléchis, ils devaient avoir un endroit où ils
aimaient se rendre, où ils étaient tranquilles.

Ils sursautèrent. Un téléphone vibrait,
annonçant un appel.

Didier le prit.

Il ne regarda même pas qui ça pouvait être.

— Allo ?

— Papa, c'est moi.

— Ulrich, où es-tu ? Tu nous as fait une sacrée
frousse.

— J'avais besoin de sortir, d'aller quelque part.

— Je comprends. Reviens. Ta mère et moi, on
t'attend.

— D'accord. J'arrive.

L'adolescent avait l'air atone. Un sanglot lui
parvint.

— Ulrich, tout va bien. Ça va aller, mon grand.

Un silence.

— Dis-moi où tu es. Je vais venir te chercher.

— Près de parc où l'on allait jouer, Lucas et
moi, lorsqu'on était plus petits.

Didier l'entendit pleurer.

— D'accord. Ne bouge pas. J'arrive. Je viens te
chercher.

— D'accord, Papa. Je... je reste là.

— Alors, où est-il ?

— Il est allé près du parc où lui et Lucas aimaient s'amuser. Tu te rappelles, on les y emmenait souvent le *week-end*.

— Très bien. Je viens avec toi.

Ils s'y rendirent à pied. Le parc était à trois rues de chez eux. Didier ne se sentait pas la force de conduire. Ils arrivèrent environ dix minutes plus tard. Didier aperçut Ulrich qui errait près de l'entrée du parc.

Il l'appela, mais le garçon ne parut pas l'entendre. Didier s'approcha et lui toucha l'épaule. Ulrich sursauta.

Il était hagard, comme si quelque chose à l'intérieur de lui s'était cassé. Didier tourna la tête. En cette saison, peu de gens venaient s'amuser dans ce parc. Didier prit son fils dans ses bras. Ils restèrent là comme ça l'un contre l'autre. Il aurait voulu lui dire que tout se passerait bien, mais il n'en était plus sûr lui-même. Judith les rejoignit. Elle serra son fils contre elle. Didier les regarda tous les deux et espéra que rien de grave ne leur arriverait.

Chapitre 21

Élise et Jérôme attendirent le soir que les volets soient fermés pour se congratuler.

— Il est mort, nous en voilà enfin débarrassés.

Il devenait encombrant.

— Il allait voir souvent cette petite peste.

— Tu savais qu'il avait essayé de l'emmener avec lui ?

Jérôme regarda son épouse, surpris.

— Vraiment ?

— Oui, je les ai fait suivre. Qu'est-ce que tu crois ? Je ne lui faisais plus confiance. Il devenait sournois, silencieux. On voyait bien qu'il cachait quelque chose.

— Quand je pense qu'il avait emmené le petit Ulrich et qu'il lui a montré cette petite peste.

— Lucas a eu ce qu'il méritait.

— Et comme son corps est chez eux, c'est sur eux que retombe l'accusation.

— Il sera content, Lui qui nous avait dit de ne pas le garder, que c'était trop dangereux.

— On devrait se débarrasser aussi de la petite peste.

— Oh, on peut encore jouer avec elle, non ? De toute façon, Il nous avertira quand on pourra la tuer ?

Jérôme eut un sourire cruel.

— Et si on la lui remettait, plutôt ? Si on Le laissait jouer un peu avec elle ?

Élise eut une fausse moue dégoûtée.

— Ce que tu peux être répugnant, parfois.

— Oh, je parie qu'il a quelques amis qui les aiment jeunes.

— Oui, mais Il nous paie aussi pour qu'on la garde. Nous perdrons gros.

— Nous verrons cela. Pour l'instant, il faut veiller à ce que les flics ne découvrent pas les papiers. Heureusement ils sont dans un coffre et ils ne pourront jamais trouver la clé. Ils ne savent pas que ces documents-là sont des copies.

Ils discutèrent encore. Ils décidèrent de rester vigilants.

Chapitre 22

Le lendemain, Didier, Judith et leur fils déménagèrent chez les parents de Judith. Ils demeuraient tous les deux dans un petit pavillon, une maison en brique rouge. Ils habitaient là depuis une vingtaine d'années. Avant, ils vivaient en Bretagne, mais suite à de nombreux problèmes, ils avaient dû s'en éloigner.

Didier s'était parfois demandé ce qui poussait un couple tranquille de personnes à la retraite à quitter la province pour s'installer dans la région parisienne, dans le 93. Il ne leur avait jamais posé la question. Ils avaient tous les deux entre soixante-dix et quatre-vingts ans. Leur maison était assez grande pour les accueillir tous les trois. Didier avait laissé ses coordonnées à la police, pour que ceux-ci puissent les joindre à tout moment.

Pour être honnête, lui aussi s'intéressait à l'enquête. Il aurait bien aimé savoir ce que le médecin légiste avait trouvé sur le corps de Lucas, et s'il avait été drogué. Une chose au moins lui plaisait, il ne recevrait plus de lettres de menace s'il s'en allait. Ils arrivèrent vers quatorze heures.

Judith avait laissé un message à Élise pour les prévenir qu'ils s'absentaient. Didier se rendit compte qu'Ulrich n'avait pas touché à son Smartphone depuis longtemps. Ils venaient de s'arrêter lorsque celui de Judith sonna. Elle s'éloigna pour aller répondre. Didier regarda sur son petit *Nokia*. Il se dit qu'il pouvait être tranquille, il ne serait jamais embêté par tous ces imbéciles sur les réseaux sociaux. Il avait entendu ses collègues parler de ce qu'on appelait le cyberharcèlement. Il espérait que son fils n'en était pas victime.

Son attention se reporta sur Judith. Elle revint vers lui.

— Je viens d'avoir Laëtitia au téléphone. Un article a été diffusé sur Internet. Certains commentaires sont haineux. Ils insultent Ulrich.

Laëtitia était une amie de Judith. Elles se connaissaient depuis huit ans. C'était une femme indépendante. Elle avait divorcé un an avant de s'installer près de leur quartier. Elle trouvait sans cesse une occasion pour se lancer dans une diatribe contre son ex. Judith l'écoutait toujours d'une oreille attentive, alors que lui filait à tire-d'aile dès qu'elle commençait. D'après ce qu'il en savait, le type s'appelait Pierre et il avait l'air d'être un sacré

salopard. Ils n'avaient pas eu d'enfant ensemble. C'était une cause de leur mésentente. Contrairement à lui, Laëtitia sans en être accro, s'intéressait aux nouvelles technologies. Selon Judith, elle avait un compte *Facebook* et un autre sur *Instagram*.

Didier tenta de minimiser la situation.

— Bon, ne t'inquiète pas. Il suffit qu'il n'y fasse pas attention. Nous serons tranquilles ici.

Et il ne serait pas importuné, ainsi que Judith, par des collègues malveillants parce qu'ils avaient tous les deux posé quelques jours de congé.

Ulrich arriva vers eux. Didier lui trouva une sale mine.

Il se dit que cela lui ferait du bien de s'éloigner de tout ce bazar.

Il s'approcha de lui.

— Tout va bien, mon grand ?

Ulrich eut un sourire légèrement crispé.

Didier estima sa question un peu stupide. Mais il souhaitait faire comprendre à son fils qu'il se préoccupait de son bien-être. L'adolescent resta silencieux.

Didier sentait qu'il voulait lui révéler quelque chose. Ses paroles le frappèrent et l'attristèrent. Pourtant il aurait dû s'y attendre.

— Papa, est-ce que tu penses que les gens me croient coupable de la mort de Lucas ?

Didier eut un geste dédaigneux de la main.

— On s'en fiche de ce que disent les autres. C'est leur problème, pas le tien.

Ulrich parut s'affaïsser sur lui-même.

— Mais Jérôme me croyait coupable. Tu crois que Papy et Mamy le pensent eux aussi. ?

Didier lui sourit.

— Quelle idée ! Bien sûr que non. Ils t'adorent. Jamais ils n'avaleraient de telles horreurs sur toi.

Ulrich lui rendit son sourire.

— Ils te soutiendront toujours, quel que soit ce qui t'arrive.

Ulrich avait peur qu'ils ne le jugent. Didier hésita.

— Est-ce que des gens t'ont déjà embêté avec ça ?

Son fils haussa les épaules. Cette question aurait pu paraître étrange au vu du peu de temps qui s'était écoulé, mais Didier savait que tout allait vite sur Internet, bien trop vite, bien plus que dans la réalité.

Judith revint vers eux. Didier pouvait voir sur son visage son inquiétude. Lui aussi se faisait du

souci. Qui aurait pu croire que quelque chose de virtuel pouvait les affecter autant que si cela avait lieu juste dans leur maison ? Didier soupira. Il se força à sourire. Il passa un bras autour des épaules de Judith.

— Viens, tes parents vont se demander ce qu'on fabrique là. Ils nous attendent.

Judith lui rendit son sourire. Ils allèrent décharger les bagages. Didier appuya sur la sonnette près du portail. Ils entendirent un bruit de l'autre côté. Une porte qui s'ouvre. Des pas, ceux des parents de Judith. Ensuite eurent lieu de joyeuses embrassades.

Tom et Géraldine étaient heureux de les voir. Ils les invitèrent à l'intérieur. Didier sourit. Il savait qu'avec eux, Ulrich serait choyé et dorloté. Il pourrait se remettre de l'épreuve terrible qu'il avait vécue. Didier et Judith demeurèrent quatre jours puis décidèrent de s'en aller. Judith lui proposa de s'installer chez Laëtitia. Didier râla un peu. Il l'aimait bien, Laëtitia, mais il ne se voyait pas passer plusieurs jours en sa compagnie.

— Tu ne seras pas obligé de nous écouter bavarder comme des pies, lui indiqua Judith.

Didier y consentit à contrecœur. Cela ne lui plaisait pas de laisser Ulrich tout seul.

Il le fit remarquer à Judith.

— Cela lui fera sans doute du bien. À moi non plus, ça ne me fait pas plaisir, mais on ne va pas rester dans les pattes de mes parents, pendant une éternité. Ils finiront par nous prendre en grippe.

Didier soupira. S'il n'y avait pas eu cette dispute avec Jérôme, ils auraient pu s'installer chez lui et Élise. Il se souvint que leur fils était mort. Il se sentit accablé. Un poids énorme s'abattit sur son corps.

ULRICH

Chapitre 23

Ulrich tremblait de peur. Il restait dans sa chambre. Il attendait, se demandant s'il devait parler de ce qui était arrivé à ses grands-parents. Il se sentait coupable de la mort de Lucas. Pas seulement à cause de ce que des gens inventaient sur les réseaux sociaux. Mais parce qu'il n'avait rien fait pour venir en aide à son meilleur ami.

Ses parents étaient partis. Il s'en voulait de ne pas leur avoir dit la vérité, ce qui s'était vraiment passé. Il se souvenait, comme si c'était hier de ce jour où Lucas l'avait emmené à la cave. Il n'avait pas vu que Lucas était nerveux, fébrile. Il n'y avait pas prêté attention. Il faisait sombre. Il avait demandé ce qu'ils allaient faire dans cette cave. Des idées farfelues avaient tourné dans sa tête. Comme il souhaitait aujourd'hui que ce fût une de celles-là.

Lucas avait appuyé sur l'interrupteur. Ulrich avait remarqué à ses gestes qu'il était habitué à venir là.

Ils étaient arrivés en bas des marches.

— Elle est là.

Qui était là ? De quoi son ami parlait-il alors ?

Et Ulrich l'avait vue. Les larmes embuèrent ses yeux d'un coup, en y repensant. Une petite fille. Elle avait levé le regard vers eux. Ulrich se souvenait très bien de son visage. Bon sang, il aurait pu la dessiner de tête.

Il n'avait pas cherché à savoir qui elle était. Vite il avait gravi les marches quatre à quatre. Il était sorti de la maison en courant. Lucas ne l'avait pas suivi. Que devait-il faire ? Que devait-il faire ? Appeler la police ? Prévenir ses parents ? C'était ça, il allait joindre ses parents et leur raconter ce qu'il avait vu. Il leur expliquerait qu'il y avait une petite fille dans la cave.

Il avait ouvert son portable. Lucas avait surgi devant lui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Ulrich s'était senti pris en faute.

— Je vais appeler mon père ou ma mère et leur dire.

— Leur dire quoi ? Qu'il y a une petite fille dans la cave de leurs amis ? Ils ne te croiront pas.

— Alors, je vais appeler la police.

Lucas était devenu comme fou. Il avait hurlé. Ulrich l'avait regardé, éberlué. Il s'était senti soudain très en colère.

— Depuis combien de temps est-elle là ?
Pourquoi n'as-tu rien fait ?

Ulrich se souvenait avoir empoigné son meilleur ami par les pans de son sweat-shirt.

— Comment peux-tu laisser tes parents faire cela ? Pourquoi n'as-tu rien fait ?

Il avait brandi le poing, prêt à frapper. Et c'est à cet instant précis qu'Ulrich l'avait découverte. Il avait vu une lueur de pure terreur dans les yeux de Lucas. Et aussi autre chose, de la résignation. S'il le battait, il ne se défendrait pas. Lucas avait l'habitude de recevoir des coups.

Ulrich l'avait lâché et il s'était enfui. Il sentit ses épaules s'affaisser sous un poids énorme. Pourquoi devait-on payer pour la cruauté des autres ? Ils auraient dû en parler à ses parents. Mais il n'en avait pas eu la force. Sa vie s'était morcelée petit à petit. Avait-il, avant, vécu un rêve où tout allait bien pour se réveiller par la suite et découvrir ce que la vie était vraiment ?

Il avait tout bonnement coupé les ponts avec Lucas. Il lui en voulait de n'avoir rien fait. Il repensa à toutes les fois où il était venu chez Jérôme et Élise. Et penser que pendant tout ce temps, sans doute, la petite était là. Ce fut au-dessus de ses forces. Ulrich

sentit une violente nausée. Il s'assit sur son lit et ferma les yeux. Il se souvint que plusieurs fois il avait essayé d'appeler la police. Mais il n'en avait pas trouvé le courage.

Il ne s'était pas senti capable de garder cela tout seul. Il l'avait dit à Justin. Justin, il l'aimait bien, il le trouvait sympa. Il l'avait rencontré sur *Facebook*. Puis un jour, il l'avait croisé alors qu'il revenait du lycée. Au début, Ulrich était resté méfiant. Même s'il appréciait bien discuter avec lui, c'était différent de se retrouver tout à coup en face de lui. Mais Justin s'est avéré être le même que lors de leurs interactions virtuelles. Petit à petit Ulrich s'était senti en confiance. Si ce type avait voulu lui faire du mal, il ne s'en serait pas privé.

Ulrich aimait bien son petit sourire narquois, comme si Justin se moquait de tout avec un air nonchalant qui n'appartenait qu'à lui. Ils discutèrent. Ulrich lui parlait de sa vie, de ses parents, du lycée, de Lucas. Justin ne le jugeait pas. Ils se voyaient plusieurs fois. Ulrich avait l'impression de s'être fait un nouvel ami.

Cette impression se confirma lorsqu'à une de leur rencontre, Justin l'invita chez lui. Ulrich fut fou de joie.

Mais il voulut le dire à ses parents. Justin ricana.

— Allons, tu as seize ans, bientôt dix-sept. Tu n'es plus un petit garçon. Tu as besoin à ton âge de la permission de tes parents ? Y en a à seize ans qui sont émancipés.

Ulrich s'était senti piqué au vif. Il avait accepté. Justin l'avait emmené chez lui. Il lui avait présenté d'autres de ses copains. Ils buvaient et s'éclataient. Ulrich les avait enviés.

Chapitre 24

Justin s'était tourné vers lui et lui avait demandé s'il voulait boire. Ulrich avait alors refusé. Justin avait les autres.

— Eh, les gars ! Vous avez vu ce petit garçon.

Il a peur de boire !

Les autres avaient rigolé.

— Nous ramène plus des lavettes comme ça.

Mortifié, Ulrich avait pris un verre posé sur la table et s'était copieusement servi. Il l'avait avalé pratiquement d'un trait.

Il avait dû ensuite s'asseoir et s'était installé par terre, avec les autres.

L'un d'eux avait hurlé :

— Il est à point, on devrait l'emmener dans un bar et lui présenter quelques gonzesses.

Ulrich avait senti le rouge lui monter aux joues.

Justin avait répondu vertement.

— Idiot ! C'est un peu trop tôt pour ça. Mais bientôt, ouais.

Les autres avaient levé leurs verres en brillant. Ulrich avait fait de même. S'apercevant qu'il était vide, il l'avait rempli. Il ne rappelait plus ce qui s'était passé ensuite, il s'était retrouvé devant la maison.

Il se souvenait s'être senti légèrement vaseux, mais étrangement bien. Beaucoup de choses avaient changé par la suite. Il avait fait croire à sa mère que Lucas avait raconté des mensonges sur lui. Cela lui donnait une excuse pour ne plus le voir.

C'était nul comme attitude, il le savait bien, mais il ne voulait plus interagir avec lui. Et lorsque celui-ci lui avait demandé une fois s'ils se voyaient le lundi, il avait refusé. Il n'avait pas oublié le regard triste de Lucas.

Ulrich en avait parlé à Justin. Ce dernier lui avait dit de ne pas faire attention.

— S'il n'accepte pas tes choix, alors ce n'est pas un vrai pote. Tu ferais bien de le laisser tomber.

Et c'était ce qu'il avait fait. Pendant plusieurs semaines, il avait tourné le dos à son meilleur ami. Il passait du temps avec Justin et ses copains.

Ce dernier lui avait offert le couteau. Il se rappelait avoir été fou de joie. C'était un cadeau d'amitié. Lucas lui en avait aussi donné un, lorsqu'ils étaient devenus amis. Ulrich avait senti son cœur se serrer.

Un soir après les cours, Justin l'avait conduit chez lui en voiture. La première chose qu'Ulrich avait remarquée, c'était l'absence de ses copains.

— Où sont les autres ?

Justin avait eu son petit sourire narquois.

— Ils ne viendront pas. Aujourd’hui on est juste tous les deux.

Ulrich s’était senti mal à l’aise.

Justin lui avait jeté un regard circonspect.

— De quoi t’as peur ?

— De rien. Je pensais que tes copains seraient là, c’est tout.

Justin le dévisagea.

— Attends-moi ici, je reviens.

Ulrich s’était assis dans un fauteuil. Il se posait beaucoup de questions sur son nouvel ami.

Ce dernier était réapparu.

— Tiens, voici un gage de mon amitié envers toi.

Il lui tendit une boîte. Ulrich la prit et l’ouvrit. Il contempla le couteau niché à l’intérieur. Les initiales de Justin étaient gravées sur le manche. Il accepta ce cadeau. Justin apporta deux bières. Ils burent et discutèrent. Puis il le reconduisit jusqu’à leur lieu de rencontre.

Il avait sorti le couteau, une fois dans sa chambre, pour l’admirer. Il avait cherché un endroit

où le laisser, où ses parents ne le trouveraient pas.

Puis il avait continué de voir Justin.

Chapitre 25

Jusqu'à cette soirée où tout avait dérapé, où il était ivre. Il était sorti avec Justin et deux de ses potes. Ils avaient rencontré, un moment, des gars plus jeunes. Justin s'était disputé avec eux.

Ulrich avait essayé de rester hors de cette querelle. Une bagarre avait éclaté. Un des opposants s'en était pris à lui. Ulrich n'avait pas eu d'autres choix que de riposter. Une sirène avait retenti et une voiture de police avait surgi. Ulrich avait compris, un peu tard, le borbier dans lequel il s'était fourré.

Son père et sa mère étaient arrivés. Ils étaient restés avec lui pendant l'interrogatoire. Il était sorti. Sa mère l'avait engueulé, lorsqu'ils étaient rentrés. Il avait essayé de contacter Justin, mais celui-ci ne lui avait pas répondu. Ulrich avait décidé à contrecœur de couper les ponts. Il avait renoué avec Lucas. Malgré tout, il avait gardé le couteau, comme un vestige, un souvenir d'une amitié. Il avait confié beaucoup de choses à Justin. En revenant des cours, deux jours plus tard, Ulrich s'était rendu une dernière fois à leur lieu de rencontre. Il avait attendu, espérant que Justin viendrait, puis il était parti.

Pendant un moment tout avait semblé aller mieux dans sa vie. Puis le pire lui était tombé dessus. Il pleurait en y repensant. Il avait trouvé le corps de Lucas dans son armoire. Ce matin-là resterait à jamais gravé dans sa mémoire.

Les messages qu'il lut ensuite sur son Smartphone le dégoûtèrent.

On l'accusait de la mort de Lucas. C'était insupportable. Ulrich savait qu'il aurait dû en parler à ses parents. Peut-être pourrait-il en discuter avec ses grands-parents ? Mais comment cela arrêterait-il les harceleurs ? Qui étaient-ils ? Justin et ses potes ? Quelqu'un d'autre ?

Jusqu'à cet horrible message :

« Quel effet ça fait de retrouver son meilleur ami refroidi dans son armoire ? T'aurais pas voulu y passer toi aussi ? »

Trop, c'était trop. Il n'avait plus la force de faire face à ça. Il était épuisé, vidé. Il n'en pouvait plus. La mort de Lucas l'avait détruit. Il ne pouvait affronter ceux qui le maltrahaient. Il n'avait pas l'énergie de voir cela avec ses parents ou qui que ce soit. Il aurait voulu dormir et ne plus se réveiller.

Il prit sa décision. Ulrich tendit l'oreille pour savoir ce que faisaient ses grands-parents. Il

entendait le bruit de la télévision. Son grand-père commentait l'émission. Il écouta sa grand-mère lui répondre. Ils étaient donc occupés.

Il alla jusqu'à la salle de bain. Il y dénicha un rasoir. Ulrich retourna dans la chambre. Il se demanda s'il aurait mal. Il approcha la lame de son poignet. Peut-être y arriverait-il avec un couteau ? Aurait-il la force d'aller s'allonger sur son lit ? Il se sentait vidé. Des larmes embuèrent ses yeux. Ses doigts tremblaient tellement qu'il imagina ne jamais y parvenir. Ulrich pensa à Lucas. Il espéra qu'il allait le revoir bientôt. Il ne croyait pas au paradis, mais s'il y avait une petite chance qu'il puisse retrouver son meilleur ami... Il demanda pardon à ses grands-parents. Il dit à ses parents qu'il les aimait de tout son cœur, qu'il était profondément désolé de tout le mal qu'il leur causait et qu'il leur souhaitait d'être heureux.

Alors il se taillada une veine. Le sang gicla. Ulrich pensa qu'il aurait peut-être dû le faire dans une baignoire. Il alla s'allonger. Il se sentait fatigué, si fatigué. Mais bientôt, tout irait mieux.

JUDITH

Chapitre 26

Judith sortit de la prostration dans laquelle elle se trouvait. Elle aperçut Didier qui discutait avec un médecin. Plus loin un brancard avec une couverture blanche. Son fils Ulrich. Son enfant, son bébé. Elle entendit des sanglots. Elle tourna la tête et vit que ses parents pleuraient. Elle leur en voulut d'être tristes. Elle aurait dû pleurer. Son fils était mort. Pourquoi ne l'avait-il pas appelée ? Comment avait-elle pu ne pas le ressentir au fond d'elle ? Elle était sa mère. Elle l'avait porté dans son ventre. Il était à elle. Il lui appartenait.

Ces hommes allaient l'emmener avant même qu'elle ne lui ait dit au revoir. Judith se leva et se précipita vers le brancard. Elle ne pouvait pas le laisser s'en aller sans le tenir une dernière fois dans ses bras. Elle passa à côté de son mari, sans même le voir. Elle prit le corps qui gisait sur le brancard. La jeune femme n'entendit pas les autres lui parler. Elle enleva le drap qui recouvrait son fils. Une main glacée agrippa ses entrailles lorsqu'elle vit la mort sur son visage. Ses lèvres tremblèrent. Elle sentit un hurlement remonter dans sa gorge. Non, il ne pouvait pas être mort. Elle caressa ses cheveux.

— Ulrich, mon trésor !

Judith le serra contre elle, de toutes ses forces. Elle sentit sa tête dodeliner contre elle comme celle d'un pantin. Il gisait là dans ses bras sans vie. Judith aurait tout donné pour qu'il ouvre les yeux. Elle repensa à ce soir-là lorsqu'elle s'était mise en colère contre lui. Elle l'avait frappé. Si elle avait su à ce moment-là, qu'elle le perdrait bientôt, elle l'aurait embrassé, couvert de baisers. Elle l'aurait consolé, réconforté. Judith sentit les larmes rouler sur ses joues. Ses entrailles se broyaient. Le hurlement monta de plus en plus dans sa gorge, elle le laissa sortir. Judith eut l'impression qu'il envahissait toute la maison.

Pourquoi n'avait-elle pas été capable de le protéger ? Elle était vide, désespérément vide. Elle tenait le fruit de sa chair, mort entre ses bras. Elle tomba à genoux sur le carrelage, le serrant contre elle. Comme elle aurait souhaité le voir ouvrir les yeux, entendre sa respiration. La culpabilité la submergeait, semblable à la douleur qui lui brisait le cœur. Elle aurait dû réagir bien plus tôt, se battre pour lui.

— Judith, ma chérie.

Elle entendit sa mère lui parler. Elle sentit des bras l'entourer, Didier. Elle se dégagea. Elle ne voulait pas de lui, maintenant. Elle souhaitait être seule avec son fils.

Elle se tourna vers eux, tenant toujours Ulrich contre sa poitrine. Elle s'aperçut que le médecin et les autres hommes avaient quitté la pièce, sans doute pour lui laisser un peu d'intimité.

Elle voyait des larmes sur les visages de ses parents et de son mari. Elle les détesta pour cela. Leur douleur ne pouvait égaler la sienne. Elle tenait contre elle le corps de l'enfant mort qu'elle avait mis au monde après l'avoir gardé dans son ventre. Elle n'aurait jamais dû le laisser sortir. Il aurait été bien plus en sécurité dans son ventre là où personne ne pouvait l'atteindre. Ne pouvait-elle pas le ramener à la vie ? Une mère ne pouvait-elle pas réussir à écarter son enfant de la mort ? Elle devait lui dire adieu, mais elle ne trouvait pas au fond d'elle la force de le faire. Elle haïssait ceux qui avaient poussé son fils à se suicider. Elle n'aurait pas de repos avant qu'ils ne paient.

Judith pressa ses lèvres contre celle de son fils. Elle tenta de lui transmettre son souffle. Des pas

s'approchèrent. Elle se sentit agrippée. C'était sa mère qui essayait de la consoler.

— Judith, tu ne peux plus rien faire, ma chérie !
Il est mort ! Je suis désolée, tellement désolée !

Désolée ? Non, c'était elle qui devait l'être. Elle aurait du savoir. Elle aurait dû sentir au fond d'elle que son fils allait mal. Elle aurait donné n'importe quoi pour revenir en arrière de quelques mois quand tout semblait bien. Elle tourna la tête, éberluée. Judith avait l'impression qu'elle allait s'évanouir. Ses jambes paraissaient pleines de coton. Elle se serait effondrée si son père ne l'avait pas rattrapée. Des silhouettes floues apparurent. Durant quelques instants d'aberration, Judith crut qu'il s'agissait de démons accourus pour s'emparer de son fils.

La jeune femme reconnut le médecin et les policiers. Ils allaient emmener son fils. Pourquoi se souvint-elle soudain des premiers instants où Ulrich était venu à la vie, lorsqu'elle l'avait allaité ?

Judith se détacha brusquement des mains de ses parents. Ignorant la présence du médecin et des policiers, elle se jeta contre le corps de son fils. Elle aurait voulu lui donner de son lait, une toute dernière fois. Peu importe si Ulrich était un adolescent. Peu importe si ce n'était plus un bébé. Mais la jeune

femme sentit que ses seins étaient vides, que son corps entier devenait aride. La vie la quittait peu à peu à son tour. Elle se pencha et embrassa son fils sur le front.

— Adieu, mon enfant.

Judith se releva. Elle tuerait ceux qui étaient responsables. Il n'était plus temps de subir. L'heure de la vengeance avait sonné.

Chapitre 27

Judith sentit le besoin d'être dehors seule. Sa poitrine lui faisait atrocement mal. Il lui fallait respirer, retrouver l'envie de vivre. Elle devait bouger, avancer. Elle devait se reprendre. Ulrich, qu'allaient-ils donc faire de lui ? Péniblement, elle tituba et essaya de marcher. Elle avait l'impression d'être complètement déphasée par rapport à tout ce qui existait autour d'elle, d'être sous l'eau, comme si elle allait se noyer. Mais elle devait tenir. Judith se retourna et s'aperçut que ses parents et Didier la regardaient.

Elle n'avait plus envie d'être là. Elle courut au-dehors. Elle s'arrêta dans le jardin. Judith se sentit prise de vertige, sa tête tournait. Pourquoi préférerait-elle à ce moment être seule ? Ne devrait-elle pas rentrer auprès de Didier ? Ne devaient-ils pas se soutenir l'un l'autre ? Elle laissait les larmes couler sur ses joues. Au loin, elle entendait le bruit de l'ambulance. Judith se mit à courir. Ils emportaient son fils. Elle sortit dans la rue. L'ambulance disparaissait au loin. Judith avait encore envie de hurler. Elle pressa ses mains sur sa gorge. Elle avait l'impression d'étouffer.

Judith resta debout, immobile, pendant quelques minutes. La sensation qu'elle pouvait se noyer s'atténuait petit à petit. Elle respirait librement.

Elle ne cesserait jamais de se demander pourquoi elle n'avait pas vu à quel point son fils allait mal. Mais elle pouvait au moins essayer de comprendre. C'était cela qu'elle devait faire. Elle se sentirait mieux et ainsi elle aurait un but qui l'empêcherait de sombrer.

— Judith ! Judith !

Didier l'appelait. Elle était vide. Elle ne ressentait plus rien. Didier la serra dans ses bras et cette fois, elle ne le repoussa pas.

Ils rentrèrent tous les deux. À l'intérieur, Judith aperçut ses parents qui pleuraient tous les deux. Elle s'écarta de Didier et se précipita vers eux. Ils la prirent dans leurs bras. Judith se laissa aller à pleurer.

Judith se sentait tout à coup épuisée. Dormir, elle allait dormir. Ensuite, elle verrait. Elle songea qu'elle devrait rassurer ses parents. Ce n'était pas de leur faute. Rien de ce qui s'était passé n'était de leur faute.

Une joyeuse sonnerie la fit sursauter. Judith mit un temps infini à réaliser que c'était son portable.

Elle avait un appel. Laëtitia, bon sang ! Ils étaient partis sans même la prévenir. Elle devait se faire un sang d'encre.

— Judith, tout va bien ?

Cette dernière crut qu'elle allait fondre en larmes.

— Non, il s'est passé quelque chose d'horrible.

— Qu'est-il arrivé ? Veux-tu que je vienne ?

— Oui, s'il te plaît.

Comment en parler, comment mettre les mots sur ce qui était advenu ?

— J'arrive tout de suite.

— Je suis chez mes parents...

Entendre la voix de son amie lui fit du bien. Elle sentit le nœud dans son ventre se desserrer. Du coin de l'œil, elle vit Didier passer son portable à la main.

— Judith ?

— Excuse-moi, je... je suis un peu ailleurs.

— Pas de souci. Je viens te chercher. Je devrais être là bientôt.

— Merci, Letty. Tu es la meilleure.

Judith eut la sensation de respirer légèrement mieux.

Chapitre 28

Ça leur allait bien de critiquer. Ce n'était pas eux qui avaient retrouvé le corps de leur fils qui se vidait de son sang dans son lit. Évidemment qu'ils ne pouvaient pas savoir ! Ulrich n'allait pas crier sur les toits qu'il voulait se suicider. Judith songea qu'il avait peut-être laissé un mot. Il fallait le montrer aux policiers.

Ils le trouveraient sans doute. Et ensuite, ils leur poseraient un tas de questions sur Ulrich et ce qui lui était arrivé ces derniers jours. Elle décida qu'elle avait besoin d'un café. Elle devait rester éveillée et lucide. Elle se sentait fatiguée, tellement fatiguée. Une sirène retentit au-dehors. Judith pensa à Laëtitia qui allait venir. Elle devinerait, tout de suite, en voyant les policiers que quelque chose de grave était survenu. Judith ne pourrait pas l'en blâmer.

Elle les regarda approcher. La jeune femme reconnut l'inspecteur qui enquêtait sur le meurtre de Lucas. Elle l'entendit discuter avec Didier puis avec ses parents. Elle s'aperçut qu'elle était seule dans la cuisine. Ils étaient regroupés dans le couloir. Judith écoutait l'inspecteur, elle ne se souvenait plus de son nom, qui se voulait rassurant.

Peut-être les mettrait-il au courant de l'avancée de l'enquête ? Ferait-il un lien entre le suicide de son fils et la mort de son meilleur ami ? Mais pourquoi cela devrait-il être lui le coupable ? Pourquoi pas Jérôme ou Élise ? Elle eut honte de penser cela. Elle terminait de préparer le café lorsqu'il entra dans la cuisine.

— Madame Gastrier, je suis navré pour ce qui est arrivé. Toutes mes condoléances.

Je ne veux pas de vos condoléances, je veux la peau de ceux qui ont forcé mon fils à mettre fin à sa vie. La jeune femme espérait que son visage n'exprimait rien de ce qu'elle ressentait.

— Merci, Inspecteur.

— Nous avançons doucement sur la mort du jeune homme qui a été retrouvé dans sa chambre. Je ne devrais pas vous le dire, mais nous pouvons écarter votre fils de la liste des suspects.

Judith leva la tête et le regarda, surprise.

Elle sentit un poids s'enlever de son ventre.

— Je dois vous interroger, vous et votre mari ainsi que vos parents.

— Bien sûr.

— Il y a aussi des choses que je dois vous demander sur Lucas, son meilleur ami. Nous aurions besoin de précisions.

Judith ne put masquer son étonnement.

Sur Lucas ? Qu'avaient-ils donc découvert ?

— Très bien. Je vous aiderai autant que je peux.

Ils s'assirent ensemble autour de la table de la cuisine. L'inspecteur révéla un fait inattendu. On avait retrouvé des traces de coups sur le corps de Lucas. Il semblait qu'il avait été battu de manière répétée.

Judith cacha mal sa surprise.

— Vous voulez dire que Lucas a été un enfant battu par ses parents ?

La jeune femme ne pouvait le croire. Allons, c'était insensé ! Elle s'en serait rendu compte. Lucas n'avait jamais eu l'air triste ou déprimé.

— Madame Gastrier, ces choses se font, en général, derrière les portes.

— Mais enfin, nous sommes souvent allés chez eux, tout nous paraissait normal. Vous pensez... quoi... qu'ils faisaient semblant devant nous ?

Judith réalisa qu'elle n'en savait absolument rien. On ne percevait des gens que ce qu'ils

voulaient bien montrer. Elle se souvint de l'éclat de colère de Jérôme. Et si cela n'avait rien à voir avec le fait qu'Ulrich soit coupable de sa mort et s'il avait quelque chose à cacher ?

— Mais pourquoi m'en parlez-vous inspecteur ?

Quel rapport avec le suicide de mon fils ?

— Sans doute rien. J'espérais juste que vous m'apporteriez quelques précisions.

Judith eut la certitude qu'il mentait. Mais elle mit un sourire sur ses lèvres.

— Voulez-vous du café, inspecteur ?

— Volontiers.

Judith lui en servit une tasse.

— Madame Gastrier, nous avons aussi trouvé de la drogue dans le corps de Lucas. Nous devons faire des tests toxicologiques sur votre fils.

Judith n'y comprenait plus rien.

— De la drogue ? Sur Lucas ?

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Lucas aurait-il rencontré ce Justin C que côtoyait Ulrich ? Est-ce lui qui la lui avait donnée ?

— Madame Gastrier ?

Judith décida de mettre cartes sur table. Elle lui raconta tout ce qu'elle savait, ce Justin, son fils au commissariat, ceux qu'il devait fréquenter sur

Internet, les menaces de mort, jusqu'à la découverte du cadavre de Lucas, puis son suicide. Elle lui dit que le commissariat lui avait appris la mort de ce Justin. Quelqu'un d'autre tirait les fils.

— Inspecteur, c'est sans doute à cause d'eux que mon fils s'est suicidé.

— Madame Gastrier, il se peut que votre fils ait été aussi victime d'attaques ou d'accusations sur Internet.

— Mais Ulrich ne fréquentait plus les réseaux sociaux. Il avait fermé sa page *Facebook*.

Judith se sentit mal à l'aise. Un soupçon germait dans son esprit. Et si elle connaissait au moins une des personnes pouvant être la cause du suicide d'Ulrich ? La jeune femme en aurait le cœur net. Elle discuta encore un peu avec l'inspecteur. Puis il la remercia et se leva.

Dès qu'il quitta la pièce, tout sourire disparut du visage de Judith. Elle avait peut-être un coupable, mais il lui fallait des preuves. L'idée était tellement énorme qu'elle ne pouvait y croire. La jeune femme n'en soufflerait pas un mot, avant de le tenir par le cou. Mais pourquoi ? Elle n'en voyait pas la raison. Judith se jura de le tuer si c'était vraiment lui.

Chapitre 29

Judith fut contente de voir Laëtitia. Cette dernière la prit dans ses bras.

— Ma chérie, c'est terrible ! Je suis sincèrement navrée !

Judith se mit à pleurer. Elle en fut bien surprise. Elle pensait avoir évacué toute son émotion. Sa poitrine l'oppressait à nouveau. Elle se sentait tellement mal. Elle remarqua qu'elle tremblait comme une feuille sous la poussée du vent.

Laëtitia s'écarta d'elle.

— Mon Dieu, mais tu es gelée !

Judith ne s'en rendait pas compte. C'était bien le cadet de ses préoccupations de s'être transformée en glaçon. Pourquoi se sentait-elle tellement fatiguée ? Elle avait envie de dormir et de ne plus jamais se réveiller. Comme la Belle au Bois Dormant. Un mauvais sort, tu parles. Comme elle l'enviait de pouvoir ne plus jamais ressentir la souffrance.

Elle devait être folle pour jalouser une telle perspective. Et pourtant, des fois cela vaudrait peut-être mieux. Combien de personnes auraient aimé que cela leur arrive ? Ne plus avoir à subir tous les tourments qui les rongeaient ?

Judith vit ses parents dans le salon. Elle aurait dû aller avec eux. Mais elle ne le souhaitait pas. Il fallait qu'elle fasse quelque chose. Elle devait agir. Elle s'aperçut que Letty parlait avec ses parents.

Puis elle revint vers elle et l'emmena vers la cuisine puis referma la porte. Judith savait que son amie cherchait à la reconforter, mais ce n'était pas ce dont elle avait besoin.

— Écoute, ce n'est pas la peine de rester. Je vais aller voir les parents de Lucas.

— Ma chérie, ce n'est peut-être pas une bonne idée. Ils sont bouleversés par la mort de leurs fils.

Judith savait que c'était vrai. Mais elle pensait qu'ils cachaient aussi quelque chose.

— Je pense qu'il y a un lien avec le suicide de mon fils et ce qui s'est passé.

Un silence. Puis un soupir.

— Judith, tu devrais plutôt te détendre un peu. Ce n'est certainement pas une bonne chose de se précipiter chez eux comme ça après ce qui vient d'arriver.

Judith réalisa ce qui risquait d'advenir. Elle s'imagina débarquer chez eux à l'improviste. La jeune femme se rendait bien compte de l'impression qu'elle pourrait donner.

— En as-tu parlé avec Didier ?

Didier ? Judith n'y avait pas songé. Non, elle ne l'avait pas fait. Elle prit soudain conscience qu'un fossé se creusait entre elle et son mari.

— Ce n'est pas le moment, Letty. Plus tard, peut-être.

— Mais ce sont aussi les amis de Didier. Tu devrais le lui dire.

Judith ne put s'empêcher de sourire. Elle en fut étonnée.

— Depuis quand est-ce que tu penses qu'une femme a besoin de la permission de son mari pour faire quelque chose ?

Elle entendit le rire de son amie. Son cœur se réchauffa. Judith s'aperçut en effet qu'elle avait froid. Un peu moins maintenant. Comme si la souffrance la débarrassait de toute chaleur. Elle ne parlerait pas à Laëtitia du soupçon qui avait germé. Elle ne lui dirait rien de ses projets de vengeance, ni à elle, ni à Didier, ni à l'inspecteur ou à quelqu'un d'autre, il ne s'agissait pas d'une enquête. Elle ne voulait pas juste retrouver les assassins de son fils. Elle en était persuadée jusque dans le plus profond de ses entrailles. On avait forcé Ulrich à se suicider. Et ceux

qui avaient fait cela devaient périr eux aussi. Et personne ne se mettrait en travers de sa route.

Judith ne dirait rien à Laëtitia parce qu'elle savait que cette dernière tenterait de l'empêcher de faire ce qu'elle devait accomplir. Alors elle ne saurait rien et tout irait bien pour elle. Mais Didier, il pourrait se douter de quelque chose.

— Judith ?

Elle s'aperçut que son amie lui parlait et qu'elle avait perdu le fil.

Elle mit un sourire dans sa voix.

— Excuse-moi, j'étais ailleurs.

Dans un endroit si sombre où j'espère que tu n'iras jamais.

— Vas-tu venir chez moi ou rester chez tes parents ?

Judith se rendit compte qu'elle n'en avait aucune idée. Que pouvait-elle faire ? Être avec Didier n'était pas une option. Il serait trop intéressé parce qu'elle voulait faire et il devinerait ses projets. Judith sourit.

— Je pense que je vais aller m'installer chez toi pour quelque temps.

Elle savait que Laëtitia la laisserait tranquille.

Celle-ci ne fut pas dupe. Judith pouvait voir que son amie pressentait qu'elle tentait s'isoler. Elle ne pouvait pas vivre seule pour l'instant. Avec son ordinateur portable, elle pourrait commencer ses recherches.

Laëtitia sembla ravie de cette idée, même si toutes les deux auraient préféré se revoir dans d'autres circonstances. Elles discutèrent encore un peu, puis Judith alla rejoindre ses parents et Didier dans le salon.

Chapitre 30

Un peu hébétée, Judith suivait ce qui se passait. Elle comprit qu'ils étudiaient toutes les possibilités. Ils avaient prélevé le sang de son fils, emporté tous les éléments qui pouvaient les aider. L'inspecteur chargé de l'enquête leur avait expliqué qu'aucune charge n'était retenue contre eux ou ses grands-parents pour non-assistance à personne en danger. Il ne semblait y avoir aucune trace de violence. Mais le médecin légiste en dirait plus

Judith écouta toutes ses explications. Ils furent interrogés sur les derniers événements de la vie d'Ulrich. Les policiers s'en allèrent.

Quelques jours plus tard, ils confirmèrent qu'il s'agissait bien d'un suicide. Ils n'avaient découvert aucune marque de violence, rien ne montrant que la victime se soit débattue ou qu'elle ait été agressée. Le corps avait subi une importante anémie, suite à l'hémorragie. Ce qui leur paraissait naturel, après avoir perdu tant de sang. Ils avaient juste remarqué une plaie béante sur son poignet. Les tests toxicologiques avaient révélé une présence de drogue. Ils n'avaient trouvé aucun Adn étranger sur

son corps, pas de trace de coups, pas de présence d'éclat pétéchiiale dans ses yeux, preuve qu'il aurait été étranglé. Non, le gosse s'était lui-même donné la mort.

Judith rumina. Elle pensait que c'était faux. Et surtout, l'idée que son fils ait pu être drogué l'horrifiait. Quand cela était-il arrivé ? Une terrible sensation d'impuissance s'abattit sur elle.

Ainsi donc, c'était pour cela qu'il n'avait pas pu réagir lorsqu'ils avaient trouvé le corps de Lucas pour le mettre dans l'armoire de sa chambre.

L'inspecteur leur annonça que la dépouille de leur fils leur serait remise dès demain et qu'ils pourraient en disposer. Judith sentit son cœur se briser. Elle n'aurait pas la force d'y assister.

Et pourtant...

Elle se retrouva avec Didier et ses parents au cimetière devant le cercueil où gisait Ulrich. Elle nageait dans un complet brouillard. Elle suivait tout ce qui se passait, totalement détachée, comme si tout cela arrivait à quelqu'un d'autre. Elle sentit un moment la main de Didier dans la sienne.

Elle ne pouvait pas à croire qu'elle voyait le corps de son enfant allongé là. Elle se fit la réflexion qu'on l'avait habillé pour l'occasion. Judith sentit le

vent dans ses cheveux. Elle se rendit compte qu'il faisait frais. La jeune femme ne s'en était pas aperçue.

Judith avait hâte que ce soit fini. Elle se demanda s'il n'y avait pas quelque chose de cruel dans cette cérémonie. C'était indécent. Ne valait-il pas mieux le laisser ? Penser à tous ces gens qui venaient et qui regardaient son corps alors qu'il n'était plus qu'un cadavre. Pourquoi ne pas simplement le laisser en paix ?

Judith eut soudain une envie folle de prendre le corps de son fils et de l'emporter au loin. L'idée qu'il allait demeurer là pendant une éternité au milieu de tous ces inconnus, lui paraissait tout à coup insupportable. Elle souhaitait de l'emmener très loin, dans un endroit où il pourrait se reposer bien tranquillement où il n'y aurait pas de gens qui circuleraient autour de sa tombe. Peut-être près de la forêt où ils allaient se promener lorsqu'Ulrich était enfant ?

Il adorait cet endroit. Ils y étaient allés, même avec Lucas. Les deux petits garçons s'amusaient follement. C'était alors des moments paisibles et heureux.

Comme elle était loin alors de s'imaginer qu'un jour il finirait allongé sur un lit, couvert de son propre sang. Soudain, elle se demanda s'il n'aurait pas mieux valu le faire incinérer et jeter ses cendres là-bas, dans ce lieu où il avait été heureux.

Elle sentit le bras de Didier autour de ses épaules.

— Judith, il faut partir.

Elle s'aperçut que des larmes mouillaient ses joues.

Ses pieds pesaient des tonnes. Didier l'emmena.

Elle se blottit contre lui. Il la serra dans ses bras. Au milieu des tombes et des fleurs, ils pleurèrent tous les deux la mort de leur fils.

Chapitre 31

La nuit vint finalement et tout le monde alla se coucher. Judith se retournait dans le lit. Elle avait pensé un moment appeler Ulrich. Puis elle s'était souvenue que son fils était mort. Judith s'était mise à pleurer. Elle se sentait très fatiguée, mais n'arrivait pas à dormir. La jeune femme se tourna et se retourna. Finalement elle renonça et s'assit dans son lit.

Judith se leva. Elle se rendit dans la cuisine. Elle se demanda si elle ne devait pas appeler Didier. Son cerveau paraissait être éparpillé dans sa tête en pièces détachées. Elle n'avait pas les pensées bien claires et ce n'était pas juste à cause de la fatigue. Peut-être était-ce une réaction tout à fait normale après avoir perdu un enfant ?

Elle avait décidé le lendemain d'aller espionner les parents de Lucas. Ce n'était certainement pas une bonne idée, mais Judith ne pouvait s'enlever de la tête ce que lui avait dit l'inspecteur. Le garçon avait été battu. Par qui et pourquoi ? Elle n'arrivait pas à imaginer Jérôme et Élise en tortionnaires maltraitant leur fils. Et bon sang, quel rapport avec le suicide d'Ulrich ? Et Lucas s'était-il suicidé lui aussi ?

Mais pourquoi le faire dans la chambre de son meilleur ami ? Ça ne tenait pas debout.

Judith savait bien qu'elle ne se montrait pas raisonnable. Elle ferait bien de laisser tomber. Dieu seul savait ce qu'elle pourrait dénicher. Ce serait certainement répugnant. Elle se retrouverait face à une chose qui la dégoûterait. Et si Jérôme avait quelque chose à voir là-dedans, elle regretterait peut-être où ses recherches la mèneraient. Elle allait traîner dans des eaux boueuses et sales.

Mais pourquoi était-elle persuadée que Jérôme, un homme qu'elle avait toujours trouvé sympathique et qui paraissait n'avoir rien à se reprocher, tuerait son propre fils ou demanderait à des gens de le faire ? Elle devait savoir aussi si Lucas connaissait ce Justin C. Elle comprenait ce qu'elle devait faire. Il fallait qu'elle entre dans leur pavillon et qu'elle aille dans la chambre de Lucas. Peut-être devrait-elle aussi se rendre dans leur ancienne maison et voir celle d'Ulrich. Si quelqu'un la surprenait, elle pourrait toujours dire qu'elle souhaitait prendre quelques affaires à lui et les trier. Judith jeta un œil sur son portable. Elle avait plusieurs messages de Didier.

Lorsqu'ils s'étaient séparés hier, elle lui avait dit qu'elle avait besoin de temps pour réfléchir. Elle

savait qu'ils auraient dû normalement se serrer les coudes, se soutenir l'un et l'autre. Mais ce n'était pas de ça qu'elle avait besoin actuellement. Elle ne pensait qu'à son fils. Le remords la rongait pire qu'un poison. Elle ne pourrait trouver un semblant d'apaisement que lorsqu'elle aurait mis la main sur les assassins.

Peu importe si c'était elle qui mourrait. Judith l'envisageait vaguement comme un dommage collatéral. Elle ne s'en souciait pas. Judith se prépara ce matin, comme d'habitude comme si c'était une journée de la semaine comme les autres. Qui espérait-elle tromper ? Mais elle avait bien un travail qui l'attendait. *Tu vas te retrouver dans de sales draps, ma vieille.* Sans doute, mais cela lui était égal. Ce serait pour elle le prix à payer pour ne pas avoir sauvé son enfant, pour être restée sourde à sa détresse.

Elle prit sa voiture et se rendit en premier dans sa demeure.

Heureusement, elle s'était procuré des gants. De toute façon il devait y avoir déjà ses empreintes puisqu'elle avait sûrement dû en laisser lorsqu'elle y était entrée quand ils avaient découvert le corps de Lucas. Le pauvre gosse ! Que lui était-il arrivé ? Elle

essaya de se concentrer sur la route. Il ne manquerait plus qu'elle envoie la voiture dans le décor. Ce serait vraiment le bouquet.

Étrangement, elle avait hâte d'arriver et elle souhaitait continuer à rouler sans jamais parvenir à destination. Judith ne ressentait aucune excitation. Juste son ventre qui se nouait désagréablement. Elle coupa le moteur, défit sa ceinture et poussa la portière non sans avoir vérifié qu'une voiture approchait. Elle était devant la maison. Elle regarda la boîte aux lettres. Qu'allait-elle donc y trouver ? D'autres courriers de menace ? Quelque chose de plus grave ? Pourquoi avait-elle l'impression que l'instigateur de tout cela n'était pas loin et que c'était quelqu'un qu'elle connaissait ? Est-ce que Didier avait abouti à la même conclusion ? Elle soupira. Quelques mois auparavant, elle l'aurait su. Judith ouvrit la boîte aux lettres. Pas d'enveloppe. Elle sentit ses mains trembler. La personne qui leur envoyait ces lettres savait qu'ils avaient déménagé. Elle déglutit. Judith prit la clé et ouvrit le portail. Elle regarda le jardin qui s'étendait devant elle. C'était étrange de revenir ici. C'était sa maison, bon sang, leur maison, à elle et à Didier !

Judith réalisa qu'ils ne pourraient plus y vivre.
Elle se dépêcha d'entrer. Elle ne voulait pas éclater
en larmes alors qu'elle était encore en pleine rue.
Elle s'avança et traversa le jardin qu'elle avait
l'impression d'avoir quitté depuis une éternité.

Chapitre 32

Judith poussa la porte d'entrée. La maison n'avait pas changé. Elle traversa le vestibule et grimpa les escaliers. Elle se rendit vers l'ancienne chambre de son fils. Elle s'arrêta dans le couloir à quelques mètres de la porte. Des souvenirs affleuraient. Elle se remémora ces soirs lorsqu'elle montait lui souhaiter une bonne nuit. Quand elle le prenait dans ses bras. Elle fredonna cette berceuse qu'elle murmurait dans son oreille avant qu'il ne ferme les yeux. La culpabilité la coupa en deux. Elle dut s'arrêter et se tenir contre le mur.

Judith avait vraiment cru qu'Ulrich s'éloignait et agissait ainsi, car il franchissait l'étape difficile de l'adolescence. Elle regrettait de ne pas avoir vu plus loin. Mais beaucoup d'ados pouvaient avoir envie de se lier à d'autres garçons surtout plus âgés. Combien étaient-ils à se droguer ou à faire la fête ? Des choses bien plus graves arrivaient. Elle frissonna en pensant au nombre de filles qui s'étaient fait violer et qui se retrouvaient enceintes alors qu'elles avaient à peine seize ans ou moins.

Judith sentit la colère bouillonner en elle. Des évènements plus lointains de sa propre adolescence

lui revenaient en mémoire. Une fête avait eu lieu. Elle se rappelait avoir dansé et avoir beaucoup bu. À un moment de la soirée alors qu'elle se reposait un peu, une de ses copines était montée à l'étage avec un garçon. À ce moment-là, elle avait encore les idées claires. Elle connaissait le garçon de vue. Sur le coup elle n'y avait pas prêté attention. Elle ne pensait qu'à s'éclater. Puis elle s'était rendue aux toilettes. Elle avait entendu de drôles de sons. Soucieuse, elle avait frappé, demandant si tout allait bien. Une voix lui avait répondu de ne pas s'inquiéter.

Judith avait bondi en reconnaissant la voix de sa copine.

— Vanessa, tout va bien ?

Un silence.

— Judith ?

Cette dernière l'entendit pleurer.

Elle était restée impuissante devant sa détresse. Elle avait senti surtout d'étranges odeurs dont celle du sperme et cela l'angoissait.

— Je vais te ramener chez tes parents.

Les effets de l'alcool l'avaient quittée.

Une perspective désagréable montait en elle.

Une autre odeur lui poissait les narines.

Du sang. Quelque chose d'horrible était arrivé.

Lorsque Vanessa était finalement sortie, Judith n'en avait pas cru ses yeux. La jeune fille semblait épuisée, hébétée. Elle tremblait. Des larmes coulaient sur ses joues.

Judith l'avait emmenée dehors prendre l'air. Vanessa avait appelé ses parents pour qu'ils viennent la chercher. Judith avait ensuite bu pour oublier cette scène désagréable. Plus tard, elle avait eu envie de s'en aller. Son enthousiaste était tombé et elle commençait à se sentir malade à force de boire. Elle avait regardé les autres et vu des formes floues et grotesques. Mais en revenant dans les toilettes, elle avait trouvé du sang. Elle avait refusé de croire ce que son cerveau lui hurlait. Elle avait tiré la chasse d'eau puis s'était presque enfuie. Elle était rapidement retournée chez ses parents. Une fois dans sa chambre, elle s'était effondrée dans son lit et s'était mise à pleurer.

Judith secoua la tête pour chasser cet horrible souvenir. Pourquoi repensait-elle à cela ? Elle croyait l'avoir oublié. Cela n'avait aucun rapport avec Ulrich. C'était un garçon, il ne risquait pas ce genre de chose. Qu'en savait-elle en fait ? Bon sang, elle se demanda comment faisaient les parents lorsque leur

enfant avait vécu une telle horreur, si celui-ci leur en parlait. Mais garder cela pour soi, c'était impossible. Cela devait ronger et détruire à petit feu. Heureusement, elle ne l'avait jamais subi elle-même.

Un bruit la fit sursauter. Il venait de chez un voisin. Judith se massa les tempes. Ce n'était pas le moment de déraisonner. Elle s'aperçut qu'elle avait oublié son Smartphone, évidemment elle ne voulait pas être dérangée. Au pire, elle prendrait le fixe. Elle n'aurait qu'à rebrancher l'électricité et l'éteindre.

Cela lui faisait bizarre de revenir. Elle avait l'impression d'avoir quitté la maison depuis très longtemps. Pourtant quelques jours seulement s'étaient écoulés.

Elle arriva dans la chambre de son fils. Une bande jaune se trouvait devant. Elle l'enjamba et ouvrit la porte, la poussa. Son cœur battait si fort qu'elle l'entendait dans ses tempes. Tout paraissait en ordre. Elle enleva ses chaussures pour éviter de laisser des traces.

Judith regarda autour d'elle. Ses yeux se posèrent sur les posters accrochés aux murs. Elle se sentit triste. Ils représentaient des films ou des séries qu'il avait aimés. Tout cela n'habitait plus que dans le passé. Judith scruta tout. Mais elle ne trouva rien.

Évidemment, on avait tout emporté comme pièce à conviction. Cette chambre n'était plus que cela, un ensemble d'objets qu'on prenait, qu'on étiquetait et qu'on examinait. Elle se dirigea vers l'armoire.

Elle l'ouvrit. Son cœur se serra. Les flics n'avaient rien enlevé. Elle résista à l'envie d'ôter un de ses gants et de passer sa main sur les vêtements. Des pantalons, des manteaux, une écharpe, des habits que son fils avait portés. Elle prit l'un d'eux, un anorak bleu marine qu'Ulrich mettait souvent et le serra contre elle. Elle y enfouit son visage essayant de retrouver l'odeur de son fils, de le revoir vêtu de ce vêtement. Elle s'effondra, tenant l'anorak contre elle.

Chapitre 33

Après ce qui sembla une éternité, Judith leva la tête. Elle réalisa que ce n'était pas une bonne idée d'être revenue ici. Elle était bien trop bouleversée. Elle avait besoin de temps. Mais elle désirait vraiment comprendre ce qui s'était passé. Qu'était-il arrivé à son fils ? Elle voulait la vérité et le venger. Après elle pourrait se reposer. Elle aurait tout le restant de sa vie pour cela. *Et si tu avais un autre enfant ?*

Judith leva la tête. Un autre enfant ? Remplacer Ulrich ? Mais elle ne le souhaitait pas ! Elle ne désirait pas un autre enfant, elle voulait Ulrich. Elle entendit la porte s'ouvrir en bas.

— Judith ? Tu es là ?

Didier ? Que faisait-il ici ? Il devait s'inquiéter bien sûr.

Elle soupira.

— Didier, je suis là.

Elle posa l'anorak. Elle quitta la chambre, enjamba le ruban jaune puis se rendit dans la leur. Elle l'entendit monter. Elle sortit au moment où il parvenait dans le couloir.

— Judith, que fais-tu là ?

— J'avais envie de revenir dans notre maison.

Il sourit d'un air compréhensif.

— Moi aussi, cela m'arrive souvent.

Judith sourit à part soi. Il était tombé dans le panneau.

— Je vais rester ici un peu.

— D'accord, mais ne va pas dans la chambre d'Ulrich !

Il la prenait pour une enfant, ou quoi ?

— Non, bien sûr que non.

Il l'embrassa. Elle l'embrassa à son tour. Il garda ses mains dans les siennes. Ils demeurèrent là tous les deux, ne trouvant pas de mots à se dire.

Ils devaient en parler. Ils devaient savoir quoi faire ensuite. Ils l'avaient enterré.

L'avenir paraissait compromis. Judith avait envie de lui demander quel serait leur projet. Allaient-ils déménager ?

Didier l'informa qu'il était à l'hôtel. Judith le regarda, surprise.

— Si tu as besoin de moi, n'hésite pas.

Judith se demanda ce qu'il pensait, si Didier sentait qu'elle s'éloignait de lui, s'il lui en voulait de le rejeter et de s'intéresser plus à leur fils. Il leur faudrait parler, mais après qu'elle ait terminé

l'enquête. La jeune femme s'aperçut que l'idée de Didier voulant savoir lui aussi ce qui était arrivé à leur fils ne lui avait même pas traversé l'esprit. Il s'approcha d'elle et l'embrassa sur la joue. Elle crut qu'il allait lui en parler, mais Didier dit simplement :

— Fais bien attention à toi, Judith.

Elle le regarda. Il passa ses doigts sur ses joues. Il la prit dans ses bras.

— Tout ira bien, Judith. Tout ira bien.

Elle ne le croyait pas. Rien ne pourrait aller à nouveau bien. Lorsqu'elle regardait devant elle et qu'elle imaginait ce long futur qui se présentait, elle ne voyait qu'un immense trou noir.

Chapitre 34

Judith eut hâte de se retrouver à nouveau toute seule. Elle fut soulagée quand Didier quitta la maison. Sans perdre une seconde, elle retourna dans la chambre d'Ulrich. Elle devait accepter le fait qu'il ne reviendrait pas. Leur ancienne vie s'était terminée. Tous les matins lorsqu'elle se réveillerait, elle devrait se le rappeler. Judith regarda sous le lit, dans les autres placards, dans son bureau. Elle ne trouva rien de suspect. Que cherchait-elle en réalité ? Si on l'avait vraiment drogué, on n'avait rien laissé ici.

Par ailleurs, les policiers étaient passés. Elle savait qu'ils avaient dû faire des relevés d'empreintes, ramasser tous les éléments susceptibles de les aider. C'était eux qui détenaient toutes les réponses. Elle s'approcha du lit et s'aperçut qu'on avait enlevé la couverture. Il lui fallait voir la police. Elle devait avoir accès aux éléments de l'enquête. Elle leva les yeux. Judith s'avança vers l'armoire. Lucas avait été pendu. L'inspecteur Duseuil l'avait appelé et lui avait donné les conclusions du légiste. Il fallait qu'elle trouve d'où venait la corde. Elle savait que Duseuil ne lui

communiquerait rien d'autre. Secret professionnel. Elle devait se débrouiller par elle-même. La mère réalisa qu'elle devrait faire attention. Elle et Didier étaient tous les deux des proches de Lucas. Il y avait de fortes possibilités qu'ils soient tués eux aussi.

Tu vas laisser des traces, tu vas laisser des traces.

Judith ne devait pas s'éterniser ici. Elle reviendrait. Il fallait qu'elle aille chez Jérôme et Élise. Elle devait savoir impérativement s'ils étaient pour quelque chose dans la mort de Lucas. On était en pleine semaine, il y avait des chances pour qu'ils soient absents. C'était sans doute une folie. Elle allait entrer chez eux à leur insu. Elle venait déjà de se rendre sur une scène de crime qui était normalement interdite d'accès. Cela ne lui fit ni chaud ni froid. Peu lui importait. Ces conséquences lui paraissaient des détails. Elle s'en préoccuperait plus tard.

Judith enjamba la bande jaune. Elle sortit dans le couloir. Elle ne trouvait rien ici. Un sentiment de frustration se promenait dans sa tête. Elle n'en avait pas fini ici. Elle le sentit au fond d'elle, son fils connaissait ceux qui avaient tué son meilleur ami. Une certitude, il lui fallait découvrir la preuve

tangible. Judith sortit de la maison. Elle reprit la voiture, après avoir fermé le portail. Maintenant, aller chez Jérôme et Élise. Elle sentit que ces deux-là étaient mêlés à tout ça.

Mais pourquoi ? Et surtout comment deux parents en venaient-ils à faire assassiner leur propre fils ? Ou alors... Une idée farfelue et ahurissante germait sous son crâne. Lucas n'était peut-être pas leur vrai fils. Elle restait là, assise devant le volant, la tête pleine. Elle se secoua. Il lui fallait se bouger. Elle enfonça la clé de contact et démarra après avoir mis sa ceinture. Pas le moment de risquer de se prendre une prune.

Il lui fallut juste quelques minutes pour arriver devant la maison de ses anciens amis. Judith avait gardé un double des clés ; elle savait que par expérience, il n'y avait personne. Elle entra. Elle traversa le jardin. Elle avait presque envie de marcher sur la pointe des pieds. Elle passa dans le sas d'entrée puis ouvrit la porte et pénétra à l'intérieur du pavillon. Aucun bruit ne lui parvenait. Elle s'aperçut qu'elle retenait son souffle et respira un grand coup. *Détends-toi, ma grande.*

Elle se rendit compte que la maison était différente quand ses habitants étaient absents.

Judith résista à l'envie de prendre ses jambes à son cou et de revenir dans l'habitacle réconfortant de sa voiture et de rouler sans se retourner jusque chez Letty.

Elle se gourmanda.

Pauvre trouillarde, ce n'est qu'un pavillon vide.

Une habitation vide qui détenait des secrets.

Judith n'osa pas montrer les escaliers.

Elle fit le tour de la maison. Elle ne pensait pas trouver quelque chose dans le salon. Et s'il y avait des documents qui auraient pu l'intéresser, ils devraient être numérisés. Elle se sentit comme une intruse. Elle regarda le secrétaire qui reposait près du mur au bout de la pièce. Elle s'en approcha. Judith commença l'inspection. Dans un premier tiroir, elle tomba sur des photos. Elle les contempla une par une. Une famille qui avait l'air heureuse. Des photos de vacances au bord de la mer. D'autres photos dans la vie de tous les jours. Une où ils étaient installés sur le canapé du salon. Facture, impôts, les trucs du quotidien. Un dossier attira son attention. Elle le prit. Judith faillit le lâcher. Elle se retint de pousser une exclamation.

Elle avait raison. Lucas avait bien été adopté par Élise et Jérôme. Elle reposa le dossier. Et alors,

où cela la mènerait-elle ? Cela ne prouvait absolument rien. Elle ne se souvenait pas en effet d'Élise lui ayant parlé de la naissance de Lucas. C'était pour cela qu'inconsciemment elle avait pensé qu'il était peut-être adopté. Mais en quoi cette découverte l'avancait-elle ? Elle regarda le dossier. Heureusement, elle portait toujours ses gants. Judith se massa les tempes. Elle digérait l'information. Direction la chambre de Lucas. Ses yeux se posèrent sur une photo qu'elle avait oubliée. Machinalement, elle la prit. Une photo où ils posaient dans le jardin Judith l'examina, encore et encore, quelque chose clochait sur cette image. Elle chercha la date, il n'y en avait pas. Elle scruta leurs trois visages. Les sourires sonnaient faux. Ses yeux regardèrent derrière eux.

Judith fronça les sourcils. Une porte. Une porte qui ne lui disait rien. Judith fourra la photo dans son sac. Elle sortit dans le jardin à la recherche de la fameuse porte. Elle n'avait pas la moindre idée d'où tout cela allait la mener. Comment se faisait-il qu'elle n'ait jamais vu cette porte ? La réponse lui sauta dessus. Parce qu'elle devait être cachée. Trois fois, elle fit le tour du jardin. Dépitée, Judith s'adossa contre le mur. Elle se rendit compte qu'elle entendait

de drôles de bruits. Des gémissements ou des pleurs. Judith contourna le mur. Et elle se trouva devant la fameuse porte. Judith s'aperçut qu'il n'y avait pas de poignée. Elle la poussa. À sa grande surprise, la porte s'ouvrit. Judith s'aperçut que des escaliers la menaient dans ce qui devait être une sorte de cave. Des gémissements lui parvinrent. Elle ne rêvait pas il y avait quelqu'un. Judith sentit son cœur se serrer. Des larmes embuèrent ses yeux. Un enfant, il y avait un enfant enfermé dans cette pièce où elle ne voyait que l'obscurité. Judith prit un grand souffle, réunit toutes ses forces et descendit les marches.

Chapitre 35

Les gémissements cessèrent d'un coup. Judith resta debout après avoir descendu très doucement toutes les marches. Elle attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Elle entr'apercevait une petite forme blottie par terre. Judith s'approcha. Son cœur faillit manquer un battement. Elle prit son Smartphone pour s'éclairer et surtout s'assurer qu'elle n'était pas entrée dans une espèce de cauchemar. Un enfant, une petite fille !

Que faisait-elle là dans le noir toute seule ? Judith essaya d'empêcher son cerveau de vagabonder vers les possibilités les plus horribles. Elle devait absolument garder la tête froide.

Elle s'approcha. Elle vit l'enfant bouger. Judith chercha des yeux un interrupteur. Évidemment, il était de l'autre côté de la pièce. La jeune femme réfléchit et se dit qu'elle pourrait faire de la lumière. Celle du dehors éclairait à peine.

— Qui est là ?

Judith sursauta. Son cœur faillit se briser. Elle n'entendait que la souffrance et l'épuisement dans ce filet de voix. Celle d'une enfant apeurée. Judith lutta contre la détresse qui lui broyait les entrailles.

Elle se pencha doucement. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Elle distinguait le visage et le corps frêle de la fillette.

Elle parla d'une voix pleine de douceur.

— Ne crains rien. Je ne te ferai pas de mal. Je suis une amie.

L'enfant ne dit rien. Judith tendit la main pour caresser son visage. Mais la petite, au son de la voix, elle avait deviné que c'était une fille, ne répondit pas à ce geste d'affection.

Judith se décida à allumer. Elle traversa la pièce et arriva jusqu'au mur. Elle se servait de son smartphone, pour trouver l'interrupteur. Elle appuya dessus. La lumière jaillit mollement. Judith se retourna et regretta de l'avoir fait. Ses yeux se posèrent sur une petite fille, lovée sur le sol poussiéreux.

Elle devait avoir six ans, à peu près. Judith n'aurait su le dire, elle avait l'air toute menue. Ses vêtements paraissaient propres, à part la poussière. Judith s'approcha d'elle doucement. Elle s'aperçut que l'enfant était attachée par une corde au mur. Judith se fit la réflexion idiote qu'il y avait trop de nœuds dans cette enquête. Elle se pencha de telle

manière à ce que son visage soit à la même hauteur que celui de l'enfant.

— Je ne te ferai pas de mal. Comment t'appelles-tu ?

L'enfant ne parut pas comprendre ce qu'elle disait. Judith pensa qu'elle ne parlait peut-être pas français. Elle réalisa qu'elle ne pouvait pas joindre la police ou les services sociaux puisqu'elle était entrée à l'insu des habitants dans la maison. Et elle ne pourrait pas non plus rester là éternellement. Mais il lui était interdit d'abandonner cette pauvre petite ici. Elle ne pourrait plus jamais se regarder dans une glace ou dormir paisiblement la nuit, si elle faisait cela ! Elle était une mère, et il n'était pas permis qu'elle laisse un enfant être traité de la sorte sans rien faire. Sans perdre une seconde, elle enleva la corde qui l'emprisonnait. Elle la souleva et la prit dans ses bras.

La pauvre petite était légère. Elle était sous-alimentée. Elle s'aperçut en effet que l'enfant flottait presque dans ses vêtements. Des habits pour un enfant de six ans, mais la petite en paraissait bien moins. Judith l'emmena jusqu'à sa voiture. Elle se moquait bien des conséquences. Elle posa l'enfant sur les sièges à l'arrière. Elle l'amenait avec elle et

tant pis pour ce qui arriverait. Elle trouva dans le coffre une couverture. Elle enroula l'enfant dedans. Elle démarra à tout berzingue essayant d'ignorer la colère qu'elle sentait monter en elle. À Plusieurs reprises, elle s'arrêta pour vérifier que l'enfant allait bien.

Chapitre 36

Judith arriva devant l'hôpital. Elle prit conscience qu'il lui faudrait expliquer où elle avait trouvé l'enfant. Elle ne pouvait pas leur dire la vérité. Elle évalua toutes les possibilités. Elle pouvait dire qu'elle l'avait découverte au cours d'une promenade. Pas dans un parc. Il y avait des parents ou d'autres enfants. On l'aurait aperçue. Peut-être dans un buisson ? Mais dans ce cas-là, la petite aurait de la terre ou des restes de feuillage sur elle. Peut-être pourrait-elle leur expliquer qu'elle l'avait trouvée dans un terrain vague ? Elle passait à côté et elle l'avait entendue pleurer. Elle était entrée et l'avait vue puis décidé de l'emmener.

Elle sortit de la voiture. Elle ouvrit une des portières arrière. La petite fille dormait. Elle paraissait faire un cauchemar. Judith sentit un élan d'amour l'envahir. Elle avait fait son choix. Elle prendrait soin de cette pauvre enfant. Une pensée la traversa.

Et sa mère. Tu ne peux pas lui prendre sa fille.

Sans doute, elle s'occuperait de la retrouver plus tard. Elle sortit l'enfant délicatement de la voiture. D'une main, elle referma la portière. Judith soupira. Elle ne se leurrerait pas, elle ne pourrait pas la

garder. Mais bon sang, elle aurait préféré se tirer une balle dans la tête que de la laisser chez ces deux monstres. Et dire qu'elle les avait considérés comme ses amis.

Elle entra dans l'hôpital la petite dans ses bras. Celle-ci dormait toujours à poings fermés. Judith la trouvait adorable. Qui n'aurait pas craqué sur ce petit ange ? Elle se rappela Ulrich au même âge. Son cœur se noua. Le chagrin revenait comme une tempête. Elle ne pouvait pas penser à son fils sans éprouver une violente envie de pleurer.

Cela passerait sans doute. Dans quelques mois ou plus peut-être, elle pourrait repenser à lui sans que les larmes montent. Elle se sentit très faible. L'enfant dormait toujours.

Elle soupira. Tant pis. Elle savait qu'ils feraient des recherches ensuite pour retrouver ses parents. Mais peut-être n'en avait-elle pas. Elle se souvenait de sa découverte sur Lucas. Avec la petite qu'elle avait décidé de sauver, Judith en avait oublié d'aller voir dans sa chambre.

La jeune femme s'aperçut soudain qu'elle était exténuée. Ses jambes étaient en coton. En réalité, elle se sentit tout d'un coup vidée, plus essorée qu'un torchon. Une bonne douche, un café. Mais

d'abord l'hôpital. La fillette remuait toujours. Et marmonnait dans son sommeil. Judith caressa son visage et ses cheveux. Elle se rendit compte qu'elle ne connaissait pas son vrai prénom.

Assise dans la salle d'attente de l'hôpital en attendant qu'on l'appelle, son esprit vagabondait.

Ils se débrouilleraient eux-mêmes avec la police. Ou peut-être qu'elle pouvait les contacter ensuite anonymement. Elle leur donnerait l'adresse de Jérôme et Élise. Non, non, il fallait qu'elle retournât chez eux. Elle devait savoir si l'un des deux était l'auteur des lettres qu'ils recevaient. Mais pourquoi ? Elle se souvenait que les missives s'étaient arrêtées après leur départ de la maison. Cela voulait dire qu'on les suivait. Cela prouvait aussi que la ou les personnes n'habitaient pas loin. C'était quelqu'un qui les connaissait. Judith en était sûre. Mais elle ne voyait pas le mobile. Qu'est-ce qu'elle ou Didier auraient fait pour que Jérôme se comporte ainsi avec eux ?

Est-ce que ce Justin C. était aussi de mèche ? Quel rôle jouait-il dans tout cela ? Était-ce lui qui avait tué Lucas ? Une sorte d'homme de main ? Ou ses copains ? Jérôme les avait-il poussés à harceler Ulrich au point que désespéré, il mette fin à sa vie ?

Tout était possible. Et un homme, qui retenait prisonnière une fillette qu'il affamait et maltraitait, était capable de tout, surtout du pire. Un scénario se formait dans sa tête. Elle commençait à comprendre et deviner pourquoi Jérôme aurait fait assassiner son propre fils. Et Élise ? Que faisait-elle ? Comment une mère pouvait-elle laisser faire de telles ignominies ?

Voilà pour ce qu'elle imaginait s'être passé. Lucas avait découvert la fillette. Son père l'avait menacé s'il disait quelque chose. Lucas avait fini par craquer. Il avait appris la vérité à Ulrich. D'une manière ou d'une autre, Jérôme l'avait peut-être su. Peut-être avait-il vu son fils emmener Ulrich dans la cave pour lui montrer la fillette ? Pourquoi est-ce qu'il n'avait rien révélé ? La réponse était simple. À ce moment-là, Élise et Jérôme représentaient pour elle et Didier, des personnes de confiance, des proches. Ulrich avait supposé que ses parents ne le croiraient pas. Qu'il faisait son intéressant, qu'il inventait des histoires. Judith réalisa avec horreur que s'il lui avait expliqué qu'il y avait une fillette enfermée dans la cave de la maison de ses amis, elle ne l'aurait pas cru. Elle se serait certainement fâchée en pensant qu'il racontait n'importe quoi.

Bon, mais qu'en était-il de ce Justin ? Comment Jérôme pourrait-il le connaître ou fréquenter un tel voyou ? Était-ce lui qui l'avait mis en relation avec Ulrich pour que Justin gagne la confiance de l'adolescent ? Pour quoi ? Pour ensuite l'emmener dans un piège et le tuer ? Mais c'était Lucas qui était mort. Et les lettres ? Judith décida qu'elle devait trouver un exemplaire, quelque chose dans la maison qui prouvait que c'était eux qui les envoyaient. Une idée folle lui montait à la tête. Aller voir l'inspecteur qui s'occupait de l'affaire et essayer, sans en avoir l'air, de lui tirer les vers du nez ? Pas facile. Il refuserait, arguant du secret professionnel.

Son cœur se serra. Judith se souvenait d'avoir accusé Lucas de calomnier son fils, celui que le garçon considérait comme son meilleur ami. Elle n'avait pas cru ce qu'il lui disait sur son fils. Et maintenant elle en payait le prix cher. Pourquoi ne l'avait-elle pas écouté ? Trop tard pour les regrets. La seule chose qu'elle pouvait faire à présent, c'était de s'arranger pour que Jérôme et Élise aient ce qu'ils méritaient.

Chapitre 37

Quelques heures plus tard, Judith revenait de l'hôpital. La petite était maintenant entre de bonnes mains. Mais la jeune femme aurait voulu rester auprès d'elle toute la journée, s'il le fallait. Le médecin qui s'occupait d'elle lui avait dit qu'elle s'en sortirait.

Mais Judith désirait qu'une autre perspective soit possible. Elle souhaiterait l'adopter. Des questions tournaient sans cesse dans son esprit. Qui était-elle ? Depuis combien de temps était-elle dans la cave ? D'où venait-elle ? Une pensée désagréable se présenta à elle. Jérôme l'avait peut-être enlevée. Judith s'aperçut qu'elle pensait trop. Elle réalisa qu'elle n'avait pas appelé Didier une seule fois. Elle regarda sur son Smartphone. Il avait essayé de la contacter puis lui avait envoyé quelques SMS. Elle lui en écrivit un en lui disant que tout allait bien pour elle et de ne pas s'inquiéter. La jeune femme comprit qu'elle devrait lui dire la vérité au sujet d'Élise et Jérôme. Mais pas tout de suite, il lui fallait plus d'éléments. Elle sursauta. Une voiture klaxonnait. Elle se gara. Elle devait mettre de l'ordre dans ses idées.

Son estomac gargouilla, lui rappelant un besoin matériel et primaire. Bon sang ! Elle n'avait rien avalé depuis ce matin. Son Smartphone lui indiquait qu'il était bientôt dix-huit heures. Elle avait juste bu un ou deux cafés au distributeur de l'hôpital. Judith chercha des yeux un endroit où se remplir le ventre. Une pause salutaire. Elle s'aperçut qu'elle était fatiguée par tous ses déplacements. Elle avait une fringale épouvantable. Elle coupa le moteur, prit la clef de contact et se débarrassa de sa ceinture. Elle y verrait plus clair après un bon repas. Elle vit un *Burger King* à quelques mètres. Judith fit la grimace. Ce n'était vraiment pas sa tasse de thé.

Mais au point où elle en était, elle aurait pu avaler n'importe quoi. Une fois qu'elle eut rechargé ses batteries, elle rentra chez Laëtitia. Demain, elle retournerait chez Jérôme et Élise. Elle irait voir dans la chambre de Lucas. Ensuite Judith avait planifié de revenir à l'hôpital. Elle espérait que la petite irait mieux. Elle se rendit compte qu'elle n'en avait même pas soufflé un mot à Didier. Demain, elle irait le voir et lui en parlerait.

La jeune femme pensait qu'il comprendrait. Laëtitia l'accueillit à bras ouverts.

— Alors ma chérie. Comment s'est passée ta journée ?

Elle l'entraîna dans la cuisine et lui proposa un café.

— Mon Dieu, tu as l'air épuisée !

— Oh, si tu savais.

Laëtitia s'installa en face d'elle et leur servit deux tasses pleines.

Et Judith raconta à son amie son périple. Cette dernière en fut estomaquée.

— Oh, pauvre enfant, quelle horreur ! Et quand je pense que tu étais amie avec ces deux monstres. Mais comment se peut-il qu'ils aient pu cacher cela si longtemps ?

— Je n'en sais rien, Letty.

— Et Lucas, le pauvre ! Quand je pense qu'il vivait avec eux. Est-ce que tu crois vraiment que c'est Jérôme qui l'a fait tuer ?

— J'en suis sûre.

— Tu vas continuer tes explorations ?

Judith but une gorgée de café.

— Je retourne chez eux, demain matin. Mais je dois d'abord repasser par notre ancienne maison. Je t'ai parlé de ces lettres de menace qu'on a reçues. Je veux vérifier quelque chose.

Laëtitia prit ses mains dans les siennes

— Je t'en prie, Judith. Fais attention ! Ce type a l'air dangereux. Imagine ce qui pourrait arriver s'il savait que tu es entrée chez lui.

— Ne t'inquiète pas, Letty. Je resterai prudente.

— Et cette pauvre gosse. C'est horrible.

— Elle est en sécurité, maintenant.

C'est ce que Judith se forçait à penser. En réalité, depuis qu'elle était rentrée, elle commençait à avoir un mauvais pressentiment. Sur le chemin du retour, elle avait eu l'impression d'être suivie. Peut-être se faisait-elle des idées. Elle était au bout du rouleau.

— Judith, je crois que tu devrais appeler la police.

— Non, Letty. Pas maintenant.

Son amie soupira.

— Écoute, je ne dis pas ça pour t'embêter, mais ce que tu fais est dangereux.

Judith termina de boire son café.

— Je suis entrée chez eux pendant leur absence sans leur avis. C'est moi qui me ferais arrêter.

— J'ai l'impression que tu t'es lancée dans une grande croisade pour venger Ulrich.

Judith blêmit. Elle aurait dû se douter que son amie s'en apercevrait.

— Je veux juste connaître la vérité. Mon fils a mis fin à ses jours alors qu'il avait toute la vie devant lui.

Judith essaya de se contenir. Mais elle sentait le chagrin et la colère l'emplir.

Laëtitia se leva et la prit dans ses bras.

— Ce n'était pas un reproche, ma chérie. C'est évident que tu veuilles te battre pour lui. Tu es sa mère.

Judith savait qu'elle allait se mettre à pleurer à chaudes larmes. Elle avait peur que si elle commençait, qu'elle ne puisse plus s'arrêter.

Essayant de prendre en vain un air stoïque, elle s'écarta.

— Je vais aller me doucher.

Elle sortit de la cuisine et monta l'escalier. Elle devait donner l'impression de fuir et c'était bien qu'elle était en train de faire. Judith n'était pas prête pour ce genre de conversation. Elle sentit le regard de son amie dans son dos.

Judith savait que cette dernière devait se faire du souci, après ce qu'elle lui avait raconté.

— Judith !

Elle se retourna.

— Appelle-moi, demain dans la journée. Je vais me faire un sang d'encre, sinon.

— Bien sûr, je te téléphonerai vers midi. Je te laisserai un message dès que je serai sortie de chez Jérôme. Ne t'en fais pas, Letty. Tout ira bien.

Mais cette nuit-là, elle eut du mal à trouver le repos. Elle repensait à cette petite qui restait toute seule à l'hôpital. Est-ce qu'une infirmière veillait sur elle ? Elle résista à l'envie de prendre son téléphone pour appeler. Et si elle faisait des cauchemars ? Elle se retourna plusieurs fois. Le sommeil mit du temps à venir.

Chapitre 38

Une bien mauvaise surprise attendait Judith. Elle avait pris les clés de la boîte aux lettres de leur maison. La jeune femme appréhendait de trouver une autre missive anonyme. Une enveloppe blanche gisait à l'intérieur. Judith la fixa, éberluée. Elle aspira un grand bol d'air et l'enleva délicatement. Une feuille pliée en quatre. Ce n'était pas juste une menace, c'était bien une lettre qui lui était personnellement destinée. La jeune femme posa ses yeux sur son prénom écrit tout en haut. La situation devenait sérieuse. Judith se demanda si elle n'aurait pas mieux fait d'écouter Laëtitia.

Puis elle repensa à la pauvre petite qu'elle avait trouvée dans la cave. Elle devait aller jusqu'au bout, peu importe ce qui lui en coûterait. Elle lut :

« Judith,

Je ne sais pas ce que tu es en train de faire. Je pense que tu perds la tête à cause de tout ce qui est arrivé à Ulrich. Et tu n'aurais jamais dû te permettre d'entrer chez nous. Je sais tout ce que tu fais. Un de mes amis t'a suivie hier toute la journée. Je sais que tu es entrée dans la cave et que tu l'as trouvée, elle. Eh bien, elle n'est pas la seule, figure-toi. Il y en a eu

d'autres avant elle. Nous l'avions pris chez nous il y a quelques semaines. Mais elle ne correspondait pas à nos attentes. Comme les autres. Tu dois te douter que ce n'est pas par charité que nous l'avions fait, mais pour l'argent.

Tu as découvert la vérité sur Lucas. Ce n'est pas son vrai prénom. Tu vas certainement revenir. Fais attention à toi. Élise et moi sommes en train de préparer ta tombe.

Tu as dû comprendre que c'est moi qui ai poussé Ulrich à mourir. Et oui, il avait découvert en partie la vérité à cause de Lucas. Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas. Je vais te donner un conseil.

Arrête-toi là ! Retourne vers Didier et partez tous les deux quelque part vers une nouvelle vie. Oublie tout ça. Tu ne sais pas ce que tu affrontes. Si tu ne veux pas qu'il arrive quelque chose à ton amie Laëtitia, fais ce que je te dis ! Sinon, tu finiras dans la tombe.

Peu importe ce que tu trouveras puisque de toute façon tu mourras et tu emporteras tout ce que tu auras appris avec toi. Je ne te souhaite rien. Je peux t'avouer que je ne t'ai jamais appréciée. J'ai

toujours su qu'un jour tu nous attirerais des ennuis.

Mais la fin arrive pour toi.

Jérôme. »

Judith sentit des larmes de rage embuer ses yeux. Elle replia la lettre, faisant son possible pour ignorer l'envie de la déchirer en mille morceaux. Pour qui ce sale type se prenait-il, à lui parler ainsi ? Il la croyait idiote ? Elle ne s'était donc pas trompée, il y avait quelqu'un qui la suivait.

Avec effroi, elle pensa à la pauvre petite. Et si quelqu'un lui faisait du mal ? Mais c'était peut-être ce que les autres s'attendaient à ce qu'elle fasse. Laëtitia ! Judith se dépêcha d'entrer. À l'intérieur, elle serait plus en sécurité. Plus la peine en tout cas, de se demander qui leur avait envoyé les lettres de menace. Il s'agissait bien de Jérôme. Mais pourquoi ? Pour les faire fuir ? Elle alla s'installer dans le salon. Judith prit son Smartphone et laissa un SMS à Laëtitia.

Celle-ci lui répondit dans les minutes qui suivirent.

« Je t'en prie, fais bien attention à toi !

Contacte-moi bientôt. Je t'appellerai vers midi. »

Judith poussa un immense soupir de soulagement. Elle se sentait toute tourneboulée. Elle se leva, tout de même. Elle avait du travail. La jeune femme décida de partir. Elle devait retourner chez Jérôme et Élise. Il fallait qu'elle se rende dans la chambre de Lucas.

Judith repensa à la lettre. Elle devait la porter au commissariat. Mais elle ne le pouvait pas. Elle devait aller jusqu'au bout. C'était entre elle et eux. Ce n'était pas raisonnable, mais elle s'en fichait. Elle les ferait tomber tous les deux elle-même, peu importe les conséquences et ce que cela lui vaudrait. Ils s'en étaient pris à son fils, sa propre chair. Elle ne le leur pardonnerait jamais. Non, qu'ils aillent en prison n'était pas suffisant.

Judith sortit de la maison, plus déterminée que jamais. Son cœur se noua. Elle n'était pas sûre d'y revenir un jour. La jeune femme monta dans sa voiture.

Chapitre 39

Judith entra dans l'habitable. Son portable sonna. Elle referma la portière. C'était Didier.

Il était inquiet.

Il avait essayé de la joindre plusieurs fois.

— Je suis à l'hôtel. Ce serait bien qu'on s'y retrouve.

— Bonne idée.

— Fais attention, j'ai vu des types bizarres rôder dans le coin.

Elle se retint de soupirer. Ainsi donc, on était sur leurs traces. Mais qui étaient ces gens qui en avaient après eux ?

— Judith, je t'aime. J'ai l'impression que tu t'éloignes de moi, mon amour, et que la mort d'Ulrich a créé un immense fossé entre nous.

Judith se rendit compte à quel point elle devait paraître égocentrique. Pas une fois, elle n'avait songé que Didier aussi devait souffrir de tout ce qui leur arrivait.

Elle s'était repliée sur elle-même.

— Je suis désolée, mon chéri. Je ne pensais qu'à Ulrich. Je sais que cela peut être fou,

mais je crois que des gens sont responsables de sa mort. Même si...

— Ma chérie, pas au téléphone, viens me rejoindre à l'hôtel.

Il lui donna l'adresse.

Elle s'y rendit grâce aux indications de son GPS, tout en regardant dans le rétroviseur si personne ne la suivait. Elle savait qu'ils étaient malins. Qui étaient-ils ? Elle réalisa soudain qu'elle risquait de tomber sur eux en allant à l'hôtel où vivait Didier. Elle ne vit personne lorsqu'elle arriva ou, en tout cas, rien qui ne lui parut suspect. Elle se gara où elle trouva une place disponible. Puis elle entra dans l'hôtel. Elle demanda la chambre de Didier et dit à l'accueil qu'elle était son épouse.

On lui indiqua le numéro. Judith prit l'ascenseur jusqu'au deuxième étage. Elle frappa à la porte. Des pas et la porte s'ouvrit.

Didier ! Il la tira à l'intérieur et la serra dans ses bras. Elle lui rendit son étreinte. Il lui proposa de boire un verre. Il sortit une bouteille et en remplit deux. Il en tendit un à Judith, puis l'invita à s'asseoir à la table.

— Tu les as vus, les types qui m'espionnent ?

Elle secoua la tête.

Didier prit sa main dans la sienne.

— Fais bien attention, Judith.

Elle eut l'impression qu'ils ressemblaient à deux conspirateurs.

Elle lui expliqua tout ce qu'elle avait découvert. Elle lui parla d'Annie. Didier la regarda, sidéré.

— Une petite fille ? Dans la cave de la maison de Jérôme et d'Élise ?

Il tapa du poing sur la table.

— Les salauds ! Ils se sont bien foutus de ma gueule.

Judith fut étonnée de sa réaction. Didier lui expliqua :

— Quand je suis allé les voir, un dimanche, j'étais dans le jardin. J'ai entendu des sanglots. Un enfant pleurait. Jérôme m'a dit que c'était sans doute celui du voisin. Quel salopard !

Judith soupira.

— Quand je pense que nous sommes allés souvent chez eux et que cette pauvre petite était là, enfermée toute seule dans la cave. Pourquoi ne l'avons-nous jamais entendue ?

Didier passa une main fébrile dans ses cheveux.

— Je n'en sais rien. Peut-être qu'ils la droguaient.

— Sans doute.

Ils s'agrippèrent mutuellement les mains.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Didier.

— Est-ce que tu souhaiterais l'adopter ? Que nous l'adoption ?

Il se reprit :

— Je veux dire plus tard, lorsque nous pourrions oublier la mort d'Ulrich.

Judith sentit son cœur se serrer.

— Oui, peut-être.

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Continuer d'essayer de trouver qui sont ceux qui ont forcé Ulrich à se suicider.

Didier eut l'air soudain très fatigué.

— Comme tu voudras. Moi, je n'ai pas la force.

Judith finit son verre.

— Je comprends, mon chéri. Moi, j'ai besoin de faire ça.

Elle se leva. Didier fit de même. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Didier soupira.

— Il me manque. Il me manque tellement.

— À moi aussi.

— Je te souhaite bonne chance, Judith.

Il la regarda.

— Je suis là. Je ne bouge pas d'ici. Tu peux passer quand tu veux. Fais très attention à toi et tiens-moi au courant.

Judith hocha la tête.

Ils s'embrassèrent. Elle le quitta à regret. Bientôt, peut-être ils se reverraient.

Elle se détourna et sortit de la chambre. Elle se demanda ce qu'ils avaient pu faire de mal pour se trouver dans une telle situation.

Chapitre 40

Il lui fallait savoir qui la suivait. Elle démarra. Judith fit un détour et alla jusqu'à une brasserie et commanda un café. Elle s'assit près de la fenêtre. Judith regarda dehors. Elle aperçut une voiture qui stationnait dans un coin. Deux types dans l'habitacle. Ils attendaient quelque chose. Elle, certainement.

Elle finit son café, paya et sortit. Il fallait qu'elle se débarrasse de ces deux gugusses.

Judith eut une idée. Elle fit un immense détour dans le quartier. Après un moment, elle réussit à les semer. Elle revint doucement vers chez elle, puis se rendit jusqu'à la maison de Jérôme et Élise. Elle lutta contre l'émotion qui la submergeait. C'était douloureux de se dire que cette amitié n'avait en fait jamais existé. Si Jérôme avait cherché à lui faire du mal à travers cette lettre, c'était gagné.

Judith se gara à quelques mètres. Elle sortit de la voiture et pénétra chez ses anciens amis. Elle n'eut cette fois aucun remords à le faire. La jeune femme monta à l'étage, là où se trouvait la chambre de Lucas. Elle se crispa. Ulrich était souvent venu ici. Elle tenta de se reprendre. Le moment ne se prêtait pas à l'émotion. Elle ne voulut surtout pas éclater en

larmes, alors qu'elle était dans le couloir. Elle-même y était déjà allée plusieurs fois. Quelle drôle et triste sensation d'y retourner en de telles circonstances !

Judith essaya d'ignorer les souvenirs qui l'assaillaient. Elle n'était pas là pour ça. Une fois qu'elle aurait quitté la maison, elle pourrait se mettre à pleurer tout son saoul. La jeune femme entra dans cette chambre abandonnée, qui avait été celle d'un enfant, puis d'un adolescent. Elle commença à fouiller dans les tiroirs. Sous le lit, dans les vêtements. En fait, l'armoire était vide. Il n'y avait plus rien. Judith réalisa qu'il y avait très peu de chance qu'elle trouve quelque chose. Jérôme et Élise avaient dû tout jeter et la police emporter le reste. Plus d'ordinateur, plus rien. Il n'y avait pas de posters sur les murs.

Judith jugea ce vide effrayant. Elle n'avait pas pu se débarrasser de ce qui appartenait à Ulrich. Pas tout de suite en tout cas. Elle l'avait laissé en l'état. C'était comme si Lucas n'avait jamais existé. Tout ce qui représentait ses goûts, sa vie, sa personnalité, tout ce qui faisait que c'était sa chambre et pas celle d'un autre avait été enlevé, balayé. Ce dénuement lui-même était une preuve. Judith ne croyait pas que des parents puissent se débarrasser si vite de tout

ce qui rappelait leur enfant. Ils garderaient quelque chose. Quelque chose clochait. Judith savait que les adolescents disposaient toujours d'un endroit où laisser leur jardin secret. Elle se souvenait qu'elle tenait un journal intime lorsqu'elle était plus jeune. Aujourd'hui les gens racontaient leur vie sur les réseaux sociaux. Lucas avait peut-être une page *Facebook*. Elle ne croyait pas qu'Ulrich en ait parlé. Évidemment ils se voyaient tout le temps, sauf ces derniers mois. Elle était persuadée qu'il devait posséder un journal.

Judith continua malgré tout de fouiller. Elle souleva le matelas. Rien ! Elle retourna vers l'armoire. La jeune femme se baissa et chercha pour vérifier si un objet aurait pu tomber.

Elle ne trouva rien. Il n'y avait rien qui pouvait l'intéresser. La jeune femme sortit. Elle traversa un couloir et descendit. Elle fouilla dans le salon, la salle à manger. Judith aperçut, encastrée derrière un fauteuil, une petite bibliothèque. Il se pouvait que le journal soit là. Elle soupira et s'attela à la tâche. Elle vérifia le dos de chaque livre. Rien, elle ne le trouva pas. Judith se redressa au bout d'un moment, un peu agacée. Mais où pouvait donc être ce foutu journal, s'il existait ? Elle alla dans la cuisine. Elle

fouilla dans les placards. Que des assiettes, des couverts des ustensiles. Pas de journal !

Cela devenait bien énervant. Il lui parut évident qu'il ne se trouvait pas là. Judith s'aperçut que le frigo n'était pas collé au mur. Elle regarda au cas où et ne vit rien qui ressembla à un journal. Judith essaya de réfléchir, où l'aurait-elle caché ? Dans un endroit où personne ne penserait le dénicher, mais qui resterait facile d'accès pour elle.

Judith remonta et s'arrêta dans le couloir. Elle aperçut sur sa droite une petite salle de bain et réalisa qu'elle n'y était pas allée. Elle regarda autour d'elle. Ce n'était pas une pièce idéale pour cacher un manuscrit. Ce lieu pouvait être humide.

Judith sentait qu'elle passait à côté de quelque chose. Elle retourna dans la chambre de Lucas. Il était forcément là. Mais où ?

Elle fouilla à nouveau dans son bureau. Il n'y avait que des affaires scolaires. Rien d'intéressant. Elle les avait regardées machinalement. Elle les prit une par une. Il y avait quelque chose sous la commode. Judith se baissa et regarda. Un objet était collé contre le support du meuble. Judith le détacha. Il finit par se décoller. Il était au fond. C'était pour cela qu'elle n'avait pas remarqué. C'était un cahier.

On aurait cru un vulgaire cahier scolaire. Judith le prit et le feuilleta. Un objet chuta. Elle regarda et vit ce qui ressemblait à un petit agenda. Il n'y avait pas de titre.

Sous l'effet de la surprise, elle faillit le lâcher. Le journal de Lucas. Judith hésita à l'ouvrir, se demandant sur quoi elle allait tomber. Le garçon révélait sans doute la vérité, ce qu'il ne ferait jamais sur Internet ou à qui que ce soit dans la réalité.

Judith se dit qu'elle ne devait pas rester là pour le lire. Elle sortit de la chambre et descendit les escaliers. Elle quitta la maison et se dépêcha de rejoindre sa voiture. La jeune femme espérait n'avoir laissé aucune trace. Elle s'arrêta dans un petit quartier tranquille. Judith ouvrit le journal de Lucas.

La jeune femme prit tout son courage à deux mains et plongea la tête la première.

Chapitre 41

Judith regarda la date et réalisa que l'adolescent l'avait commencé deux ans plus tôt. Elle oublia les dates, trop choquée par ce qu'elle lisait.

Journal de Lucas

« Ceci n'est pas vraiment un journal. J'avais juste le besoin de raconter certains événements qui ont cours dans ma vie.

5 janvier 2015

Cher journal

Il est sept heures, mon père, Jérôme, m'a dit qu'il avait une surprise pour moi et qu'il me la montrerait ce soir.

Je me sens un peu excité, toute la journée. Qu'est-ce que ça pourrait bien être ? Un cadeau, peut-être ? Mon anniversaire est dans une semaine. Ulrich a bien vu que j'avais l'air très content. Je lui ai raconté que mon père allait m'offrir un cadeau. Il m'a demandé si mes parents organisaient une fête, je lui ai répondu que je ne savais pas.

*Le soir arriva, j'étais nerveux et anxieux.
Qu'est-ce que mon père me préparait ?*

*Je n'aurais pas dû le dire à Ulrich. Papa sera
furieux. Maman aussi. Mais c'est mon meilleur ami.*

*Papa et Maman m'attendaient tous les deux.
Nous sommes montés à l'étage. J'ai pensé que nous
allions dans les chambres. Mais non, nous avons été
au fond du couloir. Il n'y a rien. C'est un placard.*

*Papa a ouvert la porte. J'ai cru que mon cœur
s'était arrêté de battre, j'ai eu envie de hurler. Une
petite fille. Pourquoi est-elle là ? Une autre ?*

*Maman s'est tournée vers moi avec un grand
sourire.*

— Lucas, voici ta nouvelle petite sœur.

11 janvier 2015

Cher journal

*Une semaine horrible. J'essaye de sauver les
apparences. C'est important. Maman et Papa me
l'ont répété. Je n'ose pas leur demander pourquoi ils
la traitent ainsi. La dernière fois que je l'ai fait, Papa
m'a enfermé dans ma chambre toute une journée
sans manger. Ulrich voit bien que ça ne va pas.
Ulrich, je l'adore. Je ne sais pas ce que je ferais sans
lui. Je voudrais que ce soit mon frère. Je l'envie.*

Judith et Didier sont des parents formidables. Je ne dois pas chialer. Maman et Papa m'ont dit que les grands garçons ne pleuraient pas. Je ne peux pas m'empêcher de penser à cette pauvre petite fille toute seule dans son placard, comme d'autres avant elle. J'essaye d'avoir l'air heureux et profite du temps avec Ulrich. Je suis bien les cours. Si mes notes chutaient, on s'inquiéterait. On croirait que quelque chose ne va pas. Sauver les apparences. Toujours.

Ce soir, après dîner, je suis allé apporter de la nourriture à la petite fille. J'ai tenté d'ignorer ses pleurs derrière la porte.

15 février 2015

Cher journal.

Mon anniversaire est passé. Nous sommes allés chez les parents d'Ulrich. Je me suis senti désolé pour eux. S'ils savaient qu'ils ne comptent pas pour Papa et Maman. J'ai passé un super moment. Judith et Didier m'ont couvert de cadeaux. J'ai joué à quelques jeux vidéo avec Ulrich.

Nous sommes restés à dîner avec eux, puis nous sommes repartis. J'ai emporté de la nourriture. Je l'offrirai à ma petite sœur.

Vers dix heures, j'ai ouvert le placard et la lui ai donnée. Elle m'a dit merci. J'ai parlé un peu avec elle, lui ai demandé d'où elle venait et où étaient ses parents. La petite s'est mise à pleurer. Elle a quatre ans. Je voudrais la prendre dans mes bras et l'emmener loin d'ici où elle serait heureuse. Elle m'a souhaité un bon anniversaire et m'a embrassé sur la joue. Elle s'appelle Annie. Je l'ai invitée dans ma chambre. Elle a dormi dans mon lit.

Cher journal

16 février 2015

Voici ce que je fais. Je me lève une heure avant mes parents. Je passe un moment à m'occuper d'Annie. Je lui ai demandé quand était son anniversaire. Je lui offrirai un cadeau. Tant pis si tout mon argent de poche y passe.

Peut-être que je pourrais trouver un travail bientôt, et subvenir à ses besoins. Je rêve, bien sûr. Je risque déjà ma tête à l'avoir sortie du placard. Je dois la ramener avant que les parents se réveillent. Je l'embrasse. Je me prépare pour le collège. Là, je fais comme si de rien n'était, comme si j'étais un garçon comme les autres.

Heureusement qu'il y a Ulrich pour me faire oublier ce qui m'attend à la maison. Je serais tombé en dépression, s'il n'était pas là. Il y a d'autres camarades que j'aime bien, mais Ulrich, c'est autre chose. Je m'en veux de ne pas pouvoir tout lui dire. Le soir je rentre vers cinq heures. Des fois il n'y a personne à la maison. À part Annie, la pauvre Annie dans son placard.

Je vais la voir et l'amène dans la cuisine. Nous mangeons. Elle rit parfois. Je me retiens de pleurer.

Je l'emmène prendre un bain. Puis nous allons dans ma chambre jusqu'à l'arrivée de Papa et Maman. J'ai honte de le dire, mais à certains moments, je les déteste.

28 mars 2015

Cher journal

Désolé de ne pas avoir écrit plus tôt, mais j'étais occupé. Et je n'en avais pas le cœur. C'est au sujet d'Annie. Papa et Maman lui font du mal. Je les ai entendus cette nuit. Trois semaines ont passé. J'ai pris l'habitude de la soigner, de vérifier ses blessures. Ils la soignent. Mais c'est pour sauver les apparences. Elle est effrayée. J'essaye de la faire

rire, mais c'est plus dur. Annie a peur. Hier soir elle m'a demandé :

— Est-ce que tu m'aimes, Lucas ? Tu seras là pour moi ?

Je lui ai dit oui. Je m'inquiète de son état. Je ne vais pas très bien, moi-même. Je voudrais qu'Ulrich la voit. Je me suis attaché à elle comme si elle était vraiment ma petite sœur. »

Judith lut encore quelques pages. Pauvre Lucas ! Et pauvre Annie. Est-ce que c'était elle la petite qu'elle avait sauvée, Annie ? Elle ne voulait pas imaginer ce qu'Élise et Jérôme lui faisaient. La jeune femme fut soulagée de savoir que Lucas avait essayé comme il le pouvait, de l'aider. Mais elle ne devait pas rester à le lire ici. Elle regarda sur son Smartphone. Misère, déjà onze heures trente. Elle n'avait pas vu le temps passé. Cette après-midi, elle irait rendre visite à Annie. Qu'était-il donc arrivé aux autres filles qui étaient chez Élise et Jérôme ? Judith craignit le pire.

Chapitre 42

Judith appela Laetitia et se sentit bien soulagée de l'entendre. Elle n'avait pas oublié la menace de Jérôme. Elle se sentit l'estomac dans les talons et s'arrêta dans une petite brasserie pour déjeuner. Didier la contacta vers quatorze heures. Il se faisait un sang d'encre pour elle.

— Judith, fais attention ! Des types sont venus à l'hôtel.

Il avait une drôle de voix. La jeune femme s'imagina le pire.

— Didier ? Tout va bien ?

— Ça va, mais ils m'ont un peu secoué.

Judith fut prise d'angoisse.

— Tu vas bien ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Ils m'ont tabassé, rien de grave. Deux jours et il n'y paraîtra plus.

Judith se demanda si c'était les mêmes qui l'avaient suivie. Ils se vengeaient de leur déconvenue sur son mari ?

— Où tu es ? À l'hôtel ?

— Non, à l'hôpital. Ils m'ont fait des points de suture. Je pourrai sortir demain.

Judith soupira.

— Prends soin de toi, Ju. Fais bien attention.
Visiblement, ces gars-là ne rigolent pas.

C'était bien l'impression de Judith. Mais elle ne comptait pas renoncer. Tout le monde lui disait d'être prudente, mais ce n'était pas elle qui avait des ennuis.

Elle passa à l'hôpital, voir Annie.

On lui indiqua que la petite se remettait doucement. Judith passa un peu de temps à côté d'elle et la regarda dormir. La jeune femme aurait voulu rester toute l'après-midi, mais elle devait aller voir Didier pour savoir s'il allait bien. Elle se pencha et embrassa Annie sur le front.

— Je vais revenir, ma petite chérie.

Puis elle partit voir Didier.

Judith s'aperçut qu'il était salement amoché. Son arcade sourcilière gauche avait pris un coup. Il avait aussi un bandage au front.

Mais elle avait hâte de se replonger dans le journal de Lucas. Judith décida de ne pas en parler tout de suite à Didier. Dès qu'elle l'aurait parcouru, elle en discuterait avec lui. Elle resta un peu avec lui puis retourna chez Laëtitia. Elle s'aperçut qu'il était bientôt cinq heures. Une fois rentrée, elle se prépara

un café. Elle lui laissa un SMS pour lui dire qu'elle se portait bien et qu'elle était chez elle.

La réponse arriva, quelques minutes plus tard.

« Ju, je suis contente que tout aille bien. Je me fais du souci pour toi. Je serai là dans une heure et demie. Tout va bien pour moi. Bye. »

Judith eut l'impression d'être une enfant et de se faire mater. Mais l'inquiétude de Laëtitia était légitime. Et elle était heureuse de savoir qu'elle rentrerait bientôt.

En attendant, la jeune femme se changea et se doucha.

Elle prit le journal de Lucas et se replongea dans sa lecture.

Chapitre 43

« 2 mai 2015

Cher journal,

Pendant plusieurs jours, nous continuons cette routine. Aujourd'hui cela fera quatre semaines que cela dure. Annie voudrait passer du temps avec moi le week-end. Elle me l'a dit hier soir avant de dormir. Mais c'est impossible. Surtout qu'elle sait que lundi, je ne serai pas là. Je dors chez Ulrich. Cela me brise le cœur de ne pas être avec elle. Mais pour rien au monde, je ne renoncerais à ce jour loin de la maison.

Cher journal,

Annie est tombée malade. Sans doute, le temps passé dans le placard. Pas le choix, je suis allé à la pharmacie acheter des médicaments. Si le pharmacien en informe mes parents, je dirai que je ne me sentais pas bien en cours.

Je suis rentré le plus vite possible.

5 mai 2015

Cher journal,

Annie va beaucoup mieux.

12 mai 2015

Cher journal,

J'ai commencé à faire des recherches sur Annie. J'ai décidé de regarder dans les papiers de mes parents. Je risque gros si jamais ils le découvrent, mais je m'en moque. Je ne me sens pas très bien ces derniers temps. J'ai peut-être chopé le virus d'Annie. Ma petite sœur a l'air d'aller bien. Enfin, aussi bien que possible au vu des circonstances.

16 mai 2015

Cher journal,

Ça y est. J'ai découvert la vérité sur ma petite sœur. Sa date de naissance, son âge et ses origines. Elle comprend et parle le français, parce qu'elle a suivi des cours lorsqu'elle avait deux ans. J'ai trouvé aussi des informations sur les autres petites filles avant elle. Ses parents sont morts. Elle a vagabondé de famille d'accueil en famille d'accueil. Pendant deux ans, elle a vécu dans une famille où elle était heureuse. Et puis plus rien. Elle semble avoir disparu de la surface de la Terre. J'ai trouvé des coupures de presse. Elles sont liées à un trafic d'enfants. Il

faudrait que je les amène à la police ou que je les montre à quelqu'un. Pendant longtemps je me suis demandé pourquoi mon père les gardait dans une pochette.

18 mai 2015

Cher journal,

Je suis puni. Maman et Papa ont découvert que j'avais fouillé dans les papiers. Je suis enfermé dans la chambre tout le week-end. Malgré cela, je suis allé voir Annie le soir.

2 juillet 2015

Cher journal,

Désolé de ne pas avoir écrit plus tôt. Cela fait bientôt six mois maintenant que dure cette situation. J'ai pris une grave décision. Je vais emmener Annie loin d'ici. Je ne sais pas encore comment. Mais cela ne peut plus continuer. Je sais que je devrais appeler la police, mais je suis mineur. Ils contacteront mes parents. Ils ne me pardonneront jamais de les avoir dénoncés. Je risque de me

retrouver dans un orphelinat si je suis séparé d'eux et d'être éloigné d'Annie. Elle a besoin de moi et j'ai besoin d'elle.

3 juillet 2015

Cher journal,

C'est le grand jour. J'ai emmené Annie. Nous sommes allés à la gare. Ma petite sœur paraissait heureuse d'être enfin dehors. Nous avons pris le RER A jusqu'à Nation. Annie regardait autour d'elle, émerveillée. Je voulais monter ensuite dans le métro de la ligne 6 pour Montparnasse. Je n'ai pas pu. Je l'ai serrée dans mes bras et lui ai demandé pardon. Heureusement, mes parents n'ont rien su de cette petite escapade puisqu'ils rentraient tous les deux tard, ce jour-là. J'ai quand même acheté des provisions pour Annie.

4 août 2015

Cher journal,

J'ai pris l'habitude s'il n'y a personne à la maison de faire sortir Annie pour qu'elle se promène. Je fais toujours attention de savoir si mes parents ne rentrent pas avant vingt heures. Annie paraît plus épanouie. Elle sourit plus souvent. Cela me rend

triste sans que je sache pourquoi. Ulrich m'a demandé hier pourquoi je semblais si pressé de partir.

10 septembre 2015

Cher journal,

Papa et Maman agissent de manière étrange ces derniers temps. Je n'ose pas leur demander ce qu'il y a. Ma mère m'a dit que la semaine prochaine, je pourrais passer le week-end chez les parents d'Ulrich. Je devrais être content, mais je sens que cela ne présage rien de bien.

6 octobre 2015

Cher journal,

Annie n'était pas dans le placard hier soir. Je l'ai cherché dans toute la maison. J'ai entendu des cris. Ils provenaient de la cave. J'ai su plus tard que papa était rentré tôt et qu'il avait traîné Annie hors du placard jusqu'à la cave. Lorsque je suis arrivé en bas, un spectacle horrible m'attendait. Elle était blessée. Qu'est-ce que mes parents lui avaient fait ? La pauvre était enchaînée au mur. Il y avait du sang.

24 décembre 2015

C'est le réveillon. On a fait un magnifique repas avec Ulrich et ses parents. Nous sommes restés chez eux l'après-midi. J'ai regardé le sapin de Noël. J'aurais aimé qu'Annie le voie. Je voudrais la sortir de la cave et le lui montrer. J'ai pris deux photos. Plus tard lorsque nous serons rentrés et qu'ils seront couchés à la maison, j'irai les montrer à Annie. J'ai photographié chaque plat. Avant de partir, Judith nous donne des choses à emporter, je les offrirai à Annie. Cela lui fera plaisir. Je me force à avoir de la joie. Pendant un moment, je me suis amusé avec Ulrich et j'ai oublié ce qui me tracassait. Je me suis pris à l'illusion. Tout le monde a échangé ses cadeaux. Ça a été un bon réveillon.

25 décembre 2015

Ce matin, Papa m'a annoncé que je pourrais donner un cadeau à ma petite sœur. Je me suis méfié. Qu'est-ce qu'il lui préparait ? Je lui ai dit que j'avais déjà quelque chose pour elle. Il a haussé les épaules.

— Comme tu voudras.

Je voyais bien qu'il était en colère. Il n'a pas parlé du cadeau pour moi. Vers midi, lui et Maman m'ont ordonné d'attendre dans la salle à manger.

Avec surprise, j'ai vu Annie marcher à leur côté. Elle a accouru vers moi et s'est précipitée dans mes bras. Je l'ai serrée contre moi. Je me suis aperçu qu'elle avait maigri.

— Elle déjeunera avec nous.

J'ai levé la tête, stupéfait.

— Va lui faire prendre un bain, Lucas. Ta petite sœur ne peut pas manger dans cet état.

J'ai emmené Annie, je lui ai fait couler un bon bain. Je l'ai aidée à se laver et à s'habiller. J'ai eu envie de pleurer quand elle m'a dit :

— Merci, grand frère.

Le repas était délicieux, mais Annie a grignoté du bout des dents, pas beaucoup. Plus tard, j'ai entendu un bruit, des cris et mes parents qui l'engueulaient. La porte était ouverte, mais je n'ai pas osé descendre.

Des bruits de pas. Mon père remontait. J'ai cru avoir une hallucination en voyant qu'il tenait un fouet dans sa main.

Je l'ai entendu marmonner. J'ai senti la colère monter. Je me suis précipité vers lui.

— Tu n'as pas le droit ! Annie n'a rien fait !

J'ai essayé de lui donner un coup de poing, mais il m'a attrapé le poignet.

— *Tu en veux, toi aussi ? Cette petite peste a eu ce qu'elle méritait.*

Il m'a lâché et je suis tombé. Je le hais !

Estomaquée, Judith continuait de lire. Elle n'arrivait pas à y croire. Comment Lucas avait fait pour vivre ainsi tout ce temps ? Elle se sentait dévorée par les regrets. Mais dans son cœur, elle savait qu'elle n'aurait rien pu voir. Cette violence avait lieu lorsque personne ne regardait. La rage la consumait.

Chapitre 44

Lorsqu'elle était rentrée chez Laëtitia, le journal de Lucas avec elle, Judith avait décidé de parler de tout ce qu'elle avait découvert. Elle n'avait pas réalisé tout de suite que Laëtitia aussi pouvait être en danger. Comment avait-elle pu ne pas s'en rendre compte ? Peut-être qu'elle devrait lui suggérer de déménager ? Ou devrait-elle, elle-même, faire comme Didier et aller dans un hôtel ? Si la situation devenait dangereuse, elle ne pouvait pas mettre Laëtitia en danger.

Judith prit le parti de tout lui raconter. Elle devait aussi en informer Didier. Elle l'appela. Il était sorti de l'hôpital. Il allait porter plainte pour coups et blessures. L'enquête sur la mort de Lucas serait relancée.

— Comment vas-tu, toi ?

— Bien, mais je dois te parler de quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pas au téléphone. Où peut-on se retrouver ?

— J'arrive tout de suite. Tu es chez Laetitia ?

— Oui, je t'attends.

Elle coupa la communication.

Didier vint, quelques minutes plus tard.

Judith ne fit pas de remarques sur ses ecchymoses. Il l'étreignit. Elle aussi. Ils s'assirent dans le salon.

— Tu aurais pu demander à un de tes copains de t'héberger, Luck ou Marc.

Il haussa les épaules.

— J'avais besoin d'être seul.

Judith se leva et prépara un peu de café. Elle apporta deux tasses.

— Qu'est-ce que tu voulais me montrer ?

Judith alla chercher le journal de Lucas. Elle le lui présenta. Didier le prit et l'ouvrit. Ses yeux s'agrandirent au fur et à mesure de sa lecture.

Il le referma.

— Il faut le porter à la police.

— Non, Didier. Je t'en prie.

— C'est une obstruction de preuves, Judith.

— Je sais, mais j'ai besoin de ce journal.

Didier soupira.

— Tu n'es pas raisonnable, Judith.

Elle allait répondre, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. Laëtitia arrivait.

— Tiens, Didier. Je ne savais pas que tu devais venir.

— Une simple visite.

Il se leva.

— Je crois que Judith a des choses à te dire.

Je vais vous laisser.

Didier l'embrassa et prit congé.

Laëtitia enleva son manteau et vint la rejoindre dans le salon.

— Alors qu'as-tu à me dire ?

Judith lui raconta tout ce qui lui était arrivé et ce qu'elle avait découvert.

Laëtitia parut songeuse.

— Cela veut dire que nous sommes sans doute en danger tous les trois.

Judith soupira

— Je suis désolée de t'avoir mise dans cette situation.

Laëtitia l'embrassa.

— Ce n'est pas de ta faute, ma chérie.

— Viens, nous devons réfléchir à ce que nous allons faire, mais nous devrions nous changer d'abord les idées.

Judith fut un peu étonnée. Mais elle ne dit rien.

Après tout, ils ne l'avaient pas agressée et personne ne s'en était pris à son amie dans le but de l'intimider.

Judith se changea, se prépara et suivit Laëtitia.
Elle emporta le journal avec elle. Elles sortirent.

Chapitre 45

Les deux amies se rendirent au restaurant. Elles y allèrent à pied, elles étaient à quelques mètres du centre-ville. Judith se rendit compte que Laëtitia essayait de lui faire oublier ses préoccupations et de l'aider à se détendre. Elle lui en fut reconnaissante. Elle était stressée par toute cette histoire. Elle n'arrivait pas à se concentrer sur autre chose. Judith pensait surtout à Annie et se demandait si elle pourrait l'adopter et si elle ne ferait pas mieux d'être auprès d'elle. Elle souhaitait s'en occuper. Elle se disait que la petite serait remise aux services sociaux et que c'est eux qui décideraient de son sort. Et s'ils contactaient la police, Jérôme et Élise risquaient de se faire la malle. Et cela, elle n'y tenait pas.

— Judith, Judith !

La jeune femme sortit de ses sombres pensées. Laëtitia la regardait.

— Excuse-moi, j'étais ailleurs.

Laëtitia lui sourit.

— Avec ce qui arrive, je comprends que tu sois perturbée.

Finalement, Judith finit par oublier, du moins pendant quelques heures, ses tourments. Elles passèrent un agréable moment. Lorsqu'elles sortirent du restaurant, Judith s'aperçut qu'elle se sentait beaucoup mieux.

Il commençait à faire nuit. Les réverbères étaient allumés. Judith resserra les pans de son manteau. L'air se rafraîchissait.

Au bout de quelques minutes, Laetitia lui dit :

— Nous sommes suivies.

Judith ne put s'empêcher de se retourner. Deux hommes, à quelques mètres sur le trottoir, paraissaient discuter. La jeune femme se détourna. Elle se força à ne pas les regarder.

Peut-être qu'elle se trompait. L'un d'eux consulta son Smartphone. Judith sentit une désagréable sensation. Il se passait quelque chose de bizarre. Elle s'aperçut qu'il n'y avait pas grand monde dans les parages. Une voiture arriva en trombe juste à côté d'elle. Laëtitia était occupée à fixer l'écran de son téléphone. Du coin de l'œil, Judith vit surgir une moto. Elle eut l'impression de connaître le visage du type.

Elle ne sut pas ce qui la prit. Elle poussa Laëtitia sur le côté. Elle sentit une douleur fulgurante.

Puis elle et la sensation d'être propulsée violemment en arrière. Elle tomba sur le dos et perdit tout contact avec la réalité.

Péniblement, elle ouvrit les yeux. Un visage flou se penchait au-dessus d'elle. Elle entendait d'étranges borborygmes. Judith lutta contre la peur qui lui nouait les tripes. Était-elle en train de mourir ? Elle focalisa son attention sur la bouche de la personne. Les sons et les mots franchirent la barrière de la léthargie dans laquelle elle vagissait. Son cerveau partit au galop. S'était-elle retrouvée dans le coma ?

— Judith !

Elle essaya de tourner la tête et une crampe dans son cou l'en empêcha. Il valait mieux qu'elle reste immobile. La jeune femme sentit une vive douleur dans son côté droit. Pourvu qu'elle n'ait pas de côte cassée. Elle reconnut Didier et Laëtitia.

Elle se sentit empoignée dans une affectueuse étreinte.

— Oh, ma chérie, tu m'as fait tellement peur !

Laetitia s'écarta. Judith s'aperçut qu'elle avait des larmes dans les yeux. Didier se pencha et l'embrassa.

— Oh, bon sang, tu m’as fichu une de ces frousses ! Le médecin m’a dit ce qui s’est passé.

La jeune femme était heureuse de les voir, mais elle se sentait fatiguée.

Les écouter lui coûtait un grand effort.

Elle s’alarma en croyant avoir peut-être été gravement touchée à la tête. Non, elle se souvenait être tombée sur le dos.

Didier lui apprit que le motard qui l’avait percuté avait été appréhendé par la police.

— C’est ce Justin. Visiblement, il s’était évadé de prison.

Judith en fut heureuse. Un problème de moins et un allié en moins pour Jérôme et Élise.

Laëtitia et Didier restèrent quelques minutes de plus, puis une infirmière vint leur dire que la patiente devait se reposer. Judith ne se sentait pas si « patiente » que ça. Elle avait hâte de sortir de l’hôpital et de reprendre son enquête. Elle ferma les yeux, essayant de s’endormir.

Elle se réveilla encore. Des types en uniformes étaient là. Évidemment, ils avaient dû contacter la police. Ils lui demandèrent de leur détailler ce qui lui était arrivé. Judith s’exécuta, tant bien que mal. L’inspecteur la remercia.

— Nous allons laisser un agent devant votre porte. Vous n'avez rien à craindre, Madame Gastrier.

Il lui serra la main, puis les flics partirent. Judith se rendormit.

Il lui sembla entendre des voix qui l'appelaient. Judith pensa qu'elle rêvait sans doute. Ses voix lui étaient familières, mais ceux à qui elles appartenaient ne pouvaient se trouver là. Un rire d'une joie cruelle l'emplit de frayeur. Elle devait se réveiller, mais elle n'y arrivait pas.

Quelque chose d'étrange se passait. Judith avait l'impression de flotter, flotter. Elle semblait lourde, tellement lourde. On avait dû lui donner de quoi calmer la douleur, de la morphine sans doute. Pourquoi ne parvenait-elle pas à se réveiller ? Elle sentait qu'elle n'était plus dans le lit. Les voix, toujours, qui résonnaient. Impossible, ce ne pouvaient pas être eux. Judith sentit l'angoisse l'envahir. Elle était dans le pétrin. Pourquoi Didier et Laëtitia ne venaient-ils pas ? Que faisaient l'infirmière et le médecin ? La jeune femme bascula dans l'inconscience la plus profonde.

Chapitre 46

Où était-elle ? Judith se réveilla, comateuse et ankylosée. Elle sentait que sa bouche était pâteuse. Elle avait soif, affreusement soif. Pourquoi n'arrivait-elle pas à bouger ? Et cette horrible impression d'avoir le crâne empli de coton. Qu'est-ce qu'on lui avait fait ?

Elle n'était plus à l'hôpital. Que s'était-il passé ? Elle baissa les yeux sur son corps. Avec effroi, Judith s'aperçut qu'elle était attachée sur un lit.

— Je constate que tu es réveillée.

Judith vit une silhouette de femme. Elle reconnut Élise. Terrifiée, elle comprit qu'elle était tombée dans l'antre du Diable.

Elle se força à prendre un air bravache.

— Vous ne vous en sortirez pas comme ça. Justin a été arrêté. Didier appellera la police dès qu'il saura...

Élise éclata de rire.

— Je crains, Judith, que cela ne soit pas possible.

Judith essaya de redresser la tête et de voir ce que faisait Élise, mais cet effort l'épuisa.

La femme se tourna vers elle.

— Ton cher mari doit être mort à l'heure qu'il est. Et ton amie, Laëtitia aussi.

Judith ne sentit rien. Elle devait être complètement désinhibée par les drogues qu'ils lui avaient données.

— Tu... mens !

Qu'est-ce qu'ils allaient lui faire ? La tuer ?

— Tu ne le sais pas, Judith, mais cela fait un moment que tu es ici.

Elle ne devait pas se laisser faire.

Allez, réfléchis, tu dois trouver une solution

Mais c'était impossible pour l'instant. Elle se sentait au bord de l'évanouissement.

— Tu nous en auras causé des problèmes, Judith. Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils de Jérôme ?

Judith essaya de se souvenir. Quels conseils ? De quoi cette folle parlait-elle ?

— Où... ?

Sa tête vacilla. Une gifle.

— Tu parles trop, Judith.

Celle-ci tenta de lutter contre les larmes. Elle savait qu'elle était en face d'une des deux personnes qui avaient amené Ulrich, son fils, à mourir et voilà le visage qu'elle lui montrait !

Ils allaient la tuer et elle n'aurait même pas la force de les affronter.

Qu'est-ce qu'Élise était en train de faire ? Depuis combien de temps était-elle là ?

Aïe, une piqûre. Judith ferma les yeux. Elle se sentit partir. Elle devait demeurer lucide et lutter. Elle n'en avait plus la force. Tout ça pour en arriver là. Est-ce qu'elle rejoindrait son fils sans avoir pu venger sa mort ? Ses dernières pensées. Elle tomba à nouveau dans l'inconscience.

Lorsqu'elle se réveilla, Judith était dans l'obscurité. Combien de temps était-elle restée inconsciente ? Elle se sentait groggy.

— Ah, tu es réveillée.

Une silhouette floue. Un homme.

— Viens, Judith ! Puisque tu tenais tant à découvrir la vérité, je vais te la montrer.

Il la traîna par le bras. Judith lutta mollement. Il lui plongea la tête dans l'eau. Elle s'étouffa. Essayait-il de la noyer ?

— Approche donc pour voir, tu emporteras tout ça dans ta tombe. Personne n'en entendra parler.

Que racontait ce malade ? Où l'avait-il amenée ?

— Viens voir ! Ils sont tous là !

Il la traîna dans un hangar rempli d'outils de fermes plus ou moins tranchants.

Qu'est-ce qui se tramait ? Judith craignit le pire. Elle le savait, au fond d'elle, elle le savait.

D'abord, elle ne distingua rien. La lumière l'éblouit. Jérôme la força à avancer.

Elle entendit sa voix dans son oreille.

— Personne ne vient par ici. Ils peuvent pleurer et crier, personne ne les entend.

Judith ferma les yeux. Des sanglots, des appels à l'aide. Son cœur se brisa. La jeune femme avait envie de hurler. Et elle les vit. Des enfants, enfermés dans des cages. De filles, des garçons. Combien étaient-ils ?

— Parfois, on en prend une avec nous. On les a récupérés dans des orphelinats.

Jérôme l'empoigna par les bras. Il la secoua.

— Tu parles de nous, Judith ! Et ceux qui se débarrassent d'eux ! Leurs parents ? Tu ne dis rien, hein ? Ils ne posent pas de questions, ils ferment les yeux ! Et eux, les blâmes-tu aussi ?

Elle ne savait pas quoi répondre.

Les yeux de Jérôme étaient injectés de sang. Ses cris se mêlaient aux pleurs et aux gémissements des enfants. Judith sentait qu'elle allait craquer. Il la

lâcha finalement. La jeune femme se détourna. Elle avait la nausée. Elle voulut courir dehors, mais tituba et s'écroula. Elle tremblait. Un ricanement parvint jusqu'à ses oreilles. Il se moquait d'elle ! Ce salaud se moquait d'elle ! Judith se releva. Il fallait qu'elle mette un terme à tout ça. Il ne s'agissait plus juste d'Ulrich.

Judith n'osa pas demander à Jérôme si Lucas était aussi un de ces enfants, comme Annie.

Finalement, elle s'obligea à le faire.

— À ton avis, ma belle ? Bien sûr.

Judith commença à comprendre.

— Mais où trouvez-vous l'argent ?

— Mais c'est Lui qui nous le donne.

— Lui ?

— Cela, je ne peux pas te le dire. Il ne faut pas exagérer. Mais Il nous paye et c'est tout ce qui compte.

Judith était écoeurée.

Jérôme l'empoigna par le bras.

— Et ceux qui m'ont suivie, ces hommes de main ?

— Ils sont à Lui, bien sûr.

Au fond d'elle, Judith jubilait. Jérôme pouvait croire ce qu'il voulait en réalité, il était prisonnier de cet homme riche dont il parlait.

Chapitre 47

Judith réalisait que la situation était inextricable. Elle se trouvait à la merci de Jérôme et Élise. Peu de temps devait lui rester avant qu'ils ne décident de la tuer. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle ressentait. Ce que les gens étaient prêts à faire pour du pognon ! Jérôme l'emmena. Judith se débattit, elle lui écrasa le pied. Il la lâcha en poussant un cri de douleur. Judith se traîna péniblement pour s'éloigner. Elle se sentit attrapée par le pied. Elle envoya un coup et retomba lourdement. L'effort l'avait épuisée. Une arme, il lui fallait une arme, un moyen de se défendre. Elle avait affreusement mal au crâne.

Sa main se referma sur quelque chose un couteau. Elle empoigna le manche. Haletante, Judith se retourna. Elle s'exhorta à se mettre debout. Sa vue restait un peu trouble. Un gémissement attira son attention. Elle avait touché Jérôme au visage avec sa chaussure. Le sang coulait de son nez. La jeune femme détourna la tête pour ne pas en recevoir dans l'œil. Judith lui enfonça le couteau dans la main. Il hurla. Du sang gicla.

Par un intense effort qui fit remonter une nausée, Judith réussit à se lever. Puis elle s'enfuit,

en zigzagant, priant ne pas s'évanouir. Sa migraine devenait atroce. Des points noirs dansaient devant ses yeux.

Avec effroi, elle perçut du bruit derrière elle. Jérôme s'était relevé lui aussi. Judith se promet que, la prochaine fois, elle lui enfoncerait la pointe du couteau dans l'œil.

Elle l'entendit pousser un juron, puis se mettre tant bien que mal à sa poursuite. Il fallait qu'elle trouve quelqu'un et qu'elle puisse appeler la police. Quelle idiote, elle aurait dû le faire plus tôt ! La voilà maintenant dans de sales draps. Ce n'était pas le moment pour les regrets, elle devait se reprendre. Elle entendait la voix de Jérôme.

— Judith, où penses-tu aller comme ça ?

Il n'y avait personne à des kilomètres.

Une voiture, il lui fallait une voiture. Ô joie ! Elle aperçut un parking. Une voiture. Mais que ferait-elle ensuite ? Judith n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait. Elle n'était peut-être même plus en France. Elle en vit une garée à quelques mètres, elle se précipita vers elle. Mais la portière restait fermée et Judith regarda à l'intérieur, pas de clé de contact. Elle sentait aussi une drôle d'odeur. Quelque chose de suspect. La jeune femme recula. Elle entendit

Jérôme arriver derrière elle. Elle n'aurait pas le temps de fuir avant qu'il ne l'attrape. Elle se remit à courir.

Bordel ! L'article sur le trafic de mineurs qu'elle avait trouvé dans leur salon, elle aurait dû mieux le lire.

Quelle drôle d'idée venait parfois. À quoi ça lui servait de s'en souvenir maintenant ?

Et comment ces deux-là étaient-ils entrés dans l'hôpital ? Comment avaient-ils su qu'elle y était ? Évidemment, ils suivaient tous ses faits et gestes. Elle s'arrêta, les jambes coupées. La jeune femme n'avait plus de force. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Un contrecoup émotionnel ? Elle se sentit empoignée, puis traînée.

— Alors Judith, tu pensais vraiment m'échapper ?

Judith sentit des larmes de frustration et de colère couler sur ses joues

— Attends !

Jérôme s'arrêta.

Judith sentait son cœur battre à lui faire mal.

— Attends, Jérôme.

Il se tourna vers elle

— Qu'est-ce que tu as ? Tu me fais perdre mon temps.

— Didier et Laëtitia. Je...

Elle s'humecta les lèvres.

— Laisse-moi leur rendre hommage.

Jérôme haussa les épaules. Judith l'aurait giflé, si elle en avait eu la force. Bordel ! Il s'agissait de son mari et sa meilleure amie !

Elle vit un étrange sourire sur le visage de Jérôme.

Il l'empoigna par le bras et la ramena dans le hangar.

— D'accord, ma Belle. On va aller les voir. Je te dirai ensuite comment je les ai tués.

Judith sentit une rage folle la gagner. Elle se jeta sur Jérôme.

— Salaud ! Salaud ! Tu m'as déjà pris mon fils ! Maintenant mon mari et ma meilleure amie ! Espèce de sale...

Judith saisit la première chose qui lui tomba sous la main : une hache. Elle se rua sur lui avec fureur. Elle brandit la hache, dans le but de lui administrer un bon coup. Elle le rata. Judith essaya encore, et cette fois, atteignit son but. Elle le frappa encore. Jérôme s'effondra.

La rage décuplait ses forces. Qu'il crève ce...

Comment ce taré pouvait-il être là à se pavaner devant elle ? Tous ces pauvres innocents qui avaient souffert à cause de lui. Judith s'acharna sur lui. Pour son fils, pour Didier et pour Laëtitia.

— Tu ne mérites pas de vivre, Jérôme.

Des bruits de pas, derrière elle, attirèrent son attention.

Sans se retourner, elle s'écarta prestement. Elle évita de justesse une pelle qui lui aurait fracassé le crâne. Élise, elle l'avait oubliée, celle-là. Et cette garce était déterminée à avoir sa peau. Judith lui fit un croche-pied. Surprise, Élise perdit l'équilibre. Judith en profita pour s'emparer de la pelle. Elles basculèrent toutes les deux par terre. Judith réussit à prendre le dessus. La colère et l'adrénaline lui donnèrent assez d'énergie pour lutter. Elle s'écarta et balança un bon coup à Élise. Elle s'acharna sur les deux jusqu'à ce que la pelle soit couverte de sang. Elle récupéra le portable d'Élise, les clés de voiture de Jérôme. Puis elle s'éloigna.

Judith vacillait, le regard brouillé par les larmes de rage. Un intense soulagement l'envahissait après ce déferlement de violence, lui donnant envie de hurler et de vider son corps de tout ce poids qui

l'accablait. Ses vêtements couverts de poussière, les avant-bras enduits de sang, elle laissa la hache tomber de ses mains, marchant au hasard, la tête vide, prête à s'effondrer à chaque pas. Ses jambes tremblaient. Sa poitrine la brûlait. Elle avançait, elle ne savait vers où. Elle avait l'impression de revenir de l'enfer.

La jeune femme retourna vers la voiture. Elle réussit à l'ouvrir et se barricada dans l'habitacle. Des gens arrivèrent vers elle, de toutes les directions. Elle démarra à tout berzingue, après avoir vérifié qu'on ne la suivait pas. Elle vit un camion survenir. Judith fonça à toute vitesse, sans se préoccuper de l'endroit où elle allait. Elle appuya sur le champignon. La jeune femme devinait les intentions du conducteur, soit l'envoyer dans le décor, soit la réduire à l'état d'une crêpe.

Chapitre 48

Judith essaya de son mieux de se concentrer sur la route. Elle entendait le camion. Elle regarda dans le rétroviseur. Bon sang, un deuxième suivait. Elle ne donnait pas chère de sa peau. Judith appuya sur le champignon. Ils la talonnaient. Elle dépassa une voiture juste devant elle. Un coup de klaxon retentit.

Judith tourna la tête. La voiture fut envoyée dans le décor par un des camions. Ces types-là ne rigolaient pas. Il fallait qu'elle quitte la route. Elle aperçut un virage. À quelques mètres, la route était très étroite, il y avait peu de chance que les camions puissent passer. Judith donna un coup de volant et tourna. Ils ne pourraient pas la rejoindre.

Mais ils étaient obstinés. Judith sentit la voiture brinquebaler. La jeune femme pria pour qu'elle tienne. Elle s'aperçut que son cœur battait vite. La sueur coulait sur son front. Ses mains étaient moites. Elle se rendit compte qu'elle serrait le volant au point de se faire blanchir les phalanges.

Elle sursauta.

Un bruit de cliquetis. Bon sang, ils lui tiraient dessus. Elle déglutit.

— *Ne panique pas. Reste concentrée.*

Elle devait garder ses yeux sur la route. Une voiture vint se glisser à côté d'elle. Judith sentit un choc. Le conducteur cherchait à lui faire quitter la route. Et elle qui croyait que ce genre de chose n'arrivait qu'à la télévision. La situation s'envenimait salement. Elle accéléra encore. Le compteur allait exploser si elle continuait. Elle jeta un œil sur le côté. Le chauffard revenait à la charge. Derrière, le camion se rapprochait dangereusement.

Judith décida qu'il était temps de sortir les griffes. Elle tourna le volant et envoya un coup dans l'autre voiture. Le conducteur ne devait pas s'attendre à une telle réaction, car il sortit de la route. Judith ne se préoccupa pas de ce qui lui arrivait. Elle devait se débarrasser des autres derrière elle. Judith eut une idée. Elle ralentit pour se retrouver à leur hauteur. Elle vit des personnes dedans brandir des revolvers.

Au moment où elles allaient tirer, elle accéléra. Un cri retentit derrière elle. Victoire ! Un de ses poursuivants était touché. Judith recommença. Ils continuaient de tirer. Un moment, l'un des camions fit une vrille et alla se cogner contre l'autre. Un des conducteurs était blessé. Parfois, cela lui laissait au moins un peu de répit. Mais l'autre camion la suivait

encore. Deux voitures l'accompagnaient. Bon sang, mais combien étaient-ils ?

Ils recommençaient à tirer. Elle força la voiture à aller plus vite. Son adrénaline atteignait le niveau maximal. Elle décida de quitter la route après quelques mètres, Judith s'arrêta. Elle s'enfuit et se jeta dans les hautes herbes. Elle se déplaça lentement. Des bruits devant attirèrent tout à coup son attention. Précautionneusement, elle leva la tête. Elle aperçut un homme avec un fusil entre les mains. Judith chercha le meilleur moyen d'attirer l'attention sans que les autres la découvrent. Des coups de feu éclatèrent. Judith se plaqua par terre, les mains sur les oreilles.

Elle sentit qu'on lui tapait sur la tête. Elle leva les yeux. L'homme se tenait devant elle. Judith voulut se lever pour s'enfuir, mais elle bascula sur le côté. Elle éprouva une douleur à son épaule et perdit connaissance.

Lorsqu'elle se réveilla, Judith se trouvait dans un lit.

Elle se demanda où elle était. Tournant la tête elle vit celui qui l'avait sauvée. Il lui tendit un verre d'eau qu'elle prit et but d'un trait. Elle s'aperçut qu'elle portait un bandage au niveau de l'épaule.

L'homme lui dit qu'elle avait dormi deux jours. Elle se sentait bien, mais un peu engourdie. Elle alla prendre une douche. Judith se demanda qui pouvait être cet homme solitaire qui paraissait avoir quelques connaissances en médecine. Elle mit de nouveaux vêtements. Il vivait seul dans cette maison, loin de tout. Elle aurait voulu lui poser des questions, lui demander ce qu'il savait sur le trafic d'enfants. Son estomac gargouilla, lui rappelant que son dernier repas était bien loin. Elle se souvint que Didier et Laëtitia étaient morts et faillit fondre en larmes.

L'homme lui prépara un déjeuner qu'elle dévora de bon appétit et l'en remercia. Il la regarda manger et ne lui posa aucune question. Tant mieux, elle n'avait pas envie de se confier. Elle se leva.

— Je vous remercie infiniment de votre aide. Je vais m'en aller.

— Comme vous voudrez. Mais je vais vous accompagner. Je connais la région mieux que vous.

Il l'invita à monter dans sa voiture. Après une demi-heure environ, il s'arrêta et descendit.

— Le village le plus proche est à environ un kilomètre à pied en continuant tout droit. Vous ne pouvez pas vous perdre.

Judith lui serra la main. Elle le remercia une dernière fois, le salua et prit congé.

Après une bonne marche, la jeune femme finit par apercevoir un village. Elle en fut contente. Elle avait besoin de se reposer et de réfléchir à son prochain mouvement.

Chapitre 49

Judith décida de contacter la police. Mais elle voulait d'abord trouver un coin tranquille. La jeune femme essayait de ne pas se rappeler que Didier et Laëtitia étaient morts. Mais elle les avait vengés. Ulrich aussi. Elle se sentait vidée et n'aspirait qu'à se reposer. Elle était accablée. Combien de temps s'était-il écoulé depuis que Didier et Laëtitia étaient venus à l'hôpital ? Heureusement qu'elle n'avait pas son Smartphone, elle aurait fondu en pleurs en voyant leurs noms dans ses contacts.

Judith aperçut une gendarmerie. Elle leur demanda de contacter la police criminelle. Elle exposa à un officier la situation. Puis elle quitta le poste de gendarmerie. Judith remarqua une brasserie. Elle refoula tant bien que mal ses larmes, en se rappelant être allée au restaurant avec Laëtitia. Elle essaya de se détendre. Elle demanda où trouver un hôtel. Elle était épuisée et avait impérativement besoin de dormir.

Elle arriva rapidement au petit hôtel qu'on lui avait indiqué. Quelques minutes plus tard, elle s'endormit et perdit toute conscience des événements extérieurs.

À travers la brume de son sommeil, Judith entendit qu'on cognait à la porte. À contrecœur, elle ouvrit les yeux. Elle s'aperçut qu'elle s'était endormie tout habillée. Ses vêtements étaient fripés. Elle s'en moqua. La jeune femme alla ouvrir. Deux hommes se trouvaient sur le seuil. Ils brandirent leur carte. Judith avait besoin d'un café et d'une douche. Elle retint l'envie de leur claquer la porte au nez. Elle les laissa entrer.

La seule chose qu'elle comprit, c'était qu'ils allaient la placer en garde à vue et qu'ils venaient l'arrêter pour coups et blessures. Elle se sentait bien trop fatiguée pour s'expliquer.

L'un des deux grogna, mais sans trop de hargne :

— Vous leur avez presque fracassé le crâne.

— Comment savez-vous que c'est moi ?

Elle posa la question mollement.

Ils l'emmenèrent. Mais elle n'avait pas affaire à des policiers stupides. Ils lui offrirent un café. Dès qu'elle eut les idées plus claires, Judith leur expliqua une deuxième fois la situation. Ils comprirent qu'elle avait agi en légitime défense.

— Ils m'ont enlevée de l'hôpital, ils m'ont bourrée de drogues. Ils ont tué mon mari et ma meilleure amie.

Elle ne lui parla pas d'Ulrich ni de la croisade qu'elle avait menée pour le venger.

Le policier qui l'interrogea, finit par la relâcher. Mais pas sans cette injonction :

— Maintenant, vous allez vous tenir tranquille ! Vous en avez assez fait comme ça !

Il prit une voix plus douce.

— La seule chose qu'il vous reste à faire, c'est de vous reposer. Nous nous occupons de la suite.

Ainsi, elle sortit libre. L'officier avait raison. Elle en avait terminé.

Pour l'avenir, elle avait un projet. C'était Annie. Judith quitta le village, accompagnée de deux policiers. Ils l'emmenèrent chez ses parents, puisque c'était son dernier habitat. Elle versa beaucoup de larmes. Deux jours plus tard, on lui annonça qu'on avait retrouvé les corps. Judith assista à leur enterrement. Elle se sentait dans une espèce de brouillard. Son cerveau était détaché de tout. En sortant du cimetière, elle crut s'évanouir. Ses parents l'accompagnèrent. Pendant les jours qui suivirent, elle éclatait en larmes à n'importe quel moment. Elle

n'avait plus d'énergie, plus d'espoir. Plus rien. Ceux qui avaient tué Ulrich, Laëtitia et Didier allaient croupir en prison. Mais à quoi bon ? Judith dut bien se résoudre à retourner chez Laëtitia récupérer ses affaires.

Elle le fit le cœur lourd. Toutes les secondes, elle craignait de pleurer à chaudes larmes. Elle avait tellement cru que Jérôme bluffait lorsqu'il lui avait annoncé leur mort. Qu'il avait cherché à la faire souffrir, un acte de pur sadisme ! Mais hélas il lui avait dit la vérité.

Une tâche plus lourde l'attendait. Elle devait retourner dans leur ancienne maison. Ses parents proposèrent de l'aider, mais elle refusa. Judith se rendit compte que pas une seule fois elle n'avait songé à les appeler. Ils avaient dû se faire un sang d'encre pour elle. Ils ne lui en faisaient aucun reproche, comme s'ils avaient compris qu'elle avait eu besoin de faire ce qu'elle avait accompli. Ils ne lui posèrent aucune question. Elle voyait bien qu'ils étaient affligés. Ils s'en voulaient de ce qui était arrivé à Ulrich, même si ce n'était pas de leur faute.

À aucun moment, ni l'un ni l'autre ne la pressèrent de partir ou de faire des projets pour le futur. Ils savaient qu'elle était sous le choc de ces

morts, même si elle se sentit soulagée que les coupables aient payé, ainsi que pour la mort de Lucas. Un mardi, soit presque dix jours qu'elle vivait chez ses parents, l'inspecteur en charge de l'enquête lui apprit qu'on avait trouvé de l'Adn appartenant à Jérôme et prouvant qu'il était responsable des marques de coups découvertes sur le corps de Lucas. Il avait eu un appel du commissaire qui s'occupait du trafic des mineurs. Jérôme et Élise avaient avoué avoir tué le garçon. Ils avaient aussi révélé avoir engagé Justin d'autres pour pousser Ulrich à se suicider.

Judith en pleura de soulagement. Il lui sembla que c'était les mots qu'elle rêvait d'entendre depuis une éternité. Il lui demanda si elle souhaitait témoigner. Judith accepta.

Élise et Jérôme furent mis en garde à vue. Une perquisition eut lieu à leur domicile. On décela les articles sur le trafic de mineurs, les faux papiers sur l'adoption de Lucas. Ils examinèrent la cave et le placard où Annie avait été séquestrée. Judith en tant que témoin fut autorisée à y assister. Ils dénichèrent dans le bureau de Jérôme les fiches de plusieurs fillettes, ainsi qu'un journal, que ce dernier tenait. Ils

mirent la main sur les envois d'argent et le nom de la personne qui faisait ces virements.

Ils allèrent à la cave. Judith les suivait, un peu déboussolée. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à une autre époque qui lui parut être une autre vie où elle passait de bons moments dans cette maison. Elle s'éloigna et se rendit jusqu'au salon. Elle voyait quatre personnes, deux hommes et deux femmes en train de rire, de discuter et de manger. Deux enfants, des petits garçons arrivèrent en s'amusant. Ils vinrent s'installer près des adultes. Ils levèrent leurs verres et trinquèrent :

« À nous tous ! À nos jours heureux ! »

Judith sentit des larmes couler sur ses joues. Elle ne pourrait jamais oublier ces mots. C'était comme un rituel. À chaque fois qu'ils trinquaient ensemble, ils disaient cette phrase. Il lui était maintenant impossible de les prononcer ou de les entendre. Judith s'effondra sur le seuil du salon et pleura toutes les larmes de son corps. Des pas derrière elles. Les policiers revenaient. Judith se releva comme elle le pouvait. Elle se ressaisit. L'inspecteur lui dit qu'ils en avaient terminé.

Ils sortirent de la maison. Judith les suivit. Elle murmura quelques paroles d'adieu et quitta avec eux

cette maison maintenant abandonnée et qui avait été, en réalité, un lieu de malheur et de désolation.

Quand l'enquête sur la mort de Lucas fut close et l'affaire en attente de procès, Judith tria les affaires de Didier et Ulrich et se décida à les jeter. Elle ne pensait pas pleurer encore. Elle aurait souhaité en garder quelques-unes, mais elle préférait ne rien conserver. Une fois que cela fut fait, elle retourna chez ses parents. Un mois passa avant qu'elle envisage de déménager. Elle trouva un studio en banlieue parisienne et y emménagea de manière temporaire. Ses parents l'aidèrent pour le déménagement. Elle se rendit pour la dernière fois à ce qui était leur ancienne maison.

Dans la foulée, l'hôpital la contacta pour l'informer qu'Annie allait beaucoup mieux. Elle pourrait bientôt sortir. Judith réalisa qu'elle n'était pas prête encore à élever un autre enfant. Elle se rendait compte peu à peu du traumatisme que cet événement représentait vraiment. La mort d'Ulrich l'avait trop ébranlée. Elle se retrouvait toute seule et devait reconstruire sa vie. Judith avait besoin de temps à elle. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle voulait faire. La jeune femme prit des vacances,

histoire de se vider la tête. Lorsqu'elle rentra, elle décida de repartir de zéro.

Elle devait sans doute trouver un nouveau travail. Mais lorsqu'elle serait prête, peut-être que Annie aurait une place dans sa vie. Judith prenait des nouvelles régulièrement de la fillette. Elle finit par obtenir un emploi. Elle prit rendez-vous avec un psychologue qu'elle vit une fois par semaine. Tout n'était pas parfait, mais c'était un commencement.

Épilogue

Annie était assise dans le lit d'hôpital. Elle s'ennuyait un peu. Elle avait hâte de sortir. Elle bâilla. Elle avait mal dormi cette nuit. La petite fille faisait souvent des cauchemars. Elle se revoyait dans le placard ou dans la cave. Annie se força à ne plus y penser. Elle préférait se souvenir de Lucas. Il lui manquait beaucoup. Il avait été gentil et avait pris soin d'elle. Annie ne lui en voulait pas de ne pas avoir eu le courage de l'emmener loin de ses tourmenteurs.

La petite fille savait qu'il lui était arrivé quelque chose d'horrible. Elle se souvenait souvent de cette nuit où des gens étaient venus et l'avait traîné dehors. Elle les avait entendus. Ils l'avaient tué. Elle aurait souhaité dormir alors et n'avoir rien perçu de ce qui se passait. Lucas, pauvre Lucas qui avait été si bon pour elle ! Elle avait entendu le bruit d'une voiture. C'était fini. Il ne serait plus là pour la sauver. La petite fille avait pleuré toute la nuit.

Annie sécha une larme qui coulait de son œil. Elle se sentit soudain très fatiguée. Elle posa la tête sur l'oreiller et s'endormit. Lorsqu'elle se réveilla,

Annie s'aperçut qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la chambre.

— Judith !

La gentille dame qui l'avait sauvée était revenue. Elle était contente de la voir. Celle-ci la serra dans ses bras. Elle souriait, mais Annie comprit qu'elle était triste. Elle ne voulait pas que Judith soit triste.

Pendant un moment, elles discutèrent. Judith parlait de tout et de rien. Annie voyait bien qu'elle se forçait à être joyeuse. Elle voulait lui parler de Lucas et du garçon qui était venu un jour dans la cave avec lui. Mais pas maintenant.

Elle s'en souvenait comme si c'était hier.

Lucas s'était approché.

— Bonjour, Annie. Je te présente Ulrich. C'est mon meilleur ami.

La lampe était allumée. Elle avait nettement distingué le garçon qui était avec son grand frère. Alors que Judith papotait, la petite fille réalisa que le garçon lui ressemblait. Il faudrait qu'elle lui dise, un jour, qu'elle avait rencontré son fils.

